

**DAG
SOLSTAD**



NOTAB/LIA



**ONZIÈME ROMAN,
LIVRE DIX-HUIT**

Dag Solstad

Onzième roman,
livre dix-huit

roman

Traduit du norvégien par
JEAN-BAPTISTE COURSAUD

Préface d'HARUKI MURAKAMI

Traduite du japonais par
JEAN-BAPTISTE FLAMIN

NOTAB/LIA

OceanofPDF.com

Bjørn Hansen vient d'avoir cinquante ans et est affligé de constater que c'est le hasard qui a conduit sa vie. Dix-huit ans plus tôt, il a délaissé sa femme et son fils de deux ans pour sa maîtresse, persuadé de donner un nouveau sens à son existence. Mais le temps a passé, les désillusions se sont enchaînées, et il se met en danger en planifiant une suite périlleuse à sa vie.

Texte magistral sur la crise existentielle, Onzième roman, livre dix-huit dessine le portrait d'une société médiocre où les valeurs marchandes finissent toujours par prendre le pas sur les idéaux.

« Le plan serait réalisé. Il était désormais on ne peut plus concret. Il ne manquait que le lieu du délit, qui se révélerait de lui-même à la première occasion venue. »

« Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais plus retrouvé à ce point happé par un roman. » Haruki Murakami.

« Dag Solstad est un écrivain des profondeurs... Il a du souffle. » Peter Handke.

« Sa langue scintille d'une élégance old-fashioned, et irradie un souffle unique, inimitable et plein d'élan. » Karl Ove Knausgård.

Dag Solstad est né en 1941 à Sandefjord en Norvège. Il s'inscrit dans ce courant d'écrivains norvégiens et scandinaves qui ont repris le stream of consciouness et excelle pour sa capacité à analyser la conscience moderne. Son écriture, faite de lancinantes ritournelles, est souvent comparée à celle de Thomas Bernhard. Auteur d'une trentaine de livres, il est le seul auteur norvégien à avoir obtenu trois fois le Prix de la Critique littéraire

Norvégienne. Il est également récipiendaire du Prix de littérature du Conseil Nordique en 1989 pour Roman 1987 et en 2017, pour l'ensemble de son œuvre, du prix nordique de l'Académie suédoise, considéré comme le « petit Nobel ». Onzième roman, livre dix-huit a été traduit dans vingt-trois langues. Son seul autre roman traduit à ce jour en français, Honte et dignité, (Les Allusifs, 2008) avait été nommé à sa sortie au prix Femina.

OceanofPDF.com

Cet ouvrage a été publié
avec le soutien financier de



OceanofPDF.com

Durant tout le mois d'août 2010, j'ai séjourné dans la ville d'Oslo, à l'invitation de la Maison de la littérature, un organisme culturel norvégien. « Vous donnerez une séance de lecture publique lors d'une soirée, puis vous pourrez rester en ville aussi longtemps que vous le souhaiterez. Il y a tout ce qu'il faut à la Maison de la littérature pour votre séjour », m'avait-on déclaré. Prenant cette invitation au pied de la lettre, j'ai demandé, à tout hasard : – Dans ce cas, puis-je rester un mois ? – Oui, bien sûr, ne vous gênez pas. Voilà comment mon épouse et moi nous sommes retrouvés à abuser longuement de l'hospitalité de nos hôtes. Imaginez un appartement grosso modo aussi excessivement vaste qu'une salle de classe, attenant à la bibliothèque, et pourvu d'une kitchenette où nous avons pu cuisiner nous-mêmes. Il était situé à deux pas d'une salle de billard fort plaisante comportant un restaurant avec terrasse, où nous avons souvent pris nos repas. À côté de la Maison de la littérature se trouvait un café un peu chic, et en face, il y avait le parc du Palais royal, immense et ravissant, où je faisais mon jogging. La princesse héritière m'a fait l'honneur de sortir du palais et de traverser la rue incognito pour assister à ma lecture. La famille royale norvégienne est très accessible, et comme personne dans le public ne s'est particulièrement ému de voir Son Altesse, je ne me suis même pas rendu compte de sa présence. Je n'ai su que plus tard, à ma grande surprise, qu'elle avait compté parmi les auditeurs.

La Maison de la littérature accueille des écrivains et écrivaines du monde entier, le temps d'une conférence ou d'une lecture, mais tous y restent quelques jours au grand maximum, ce qui explique que mon séjour prolongé ait alimenté les conversations après mon départ. Récemment, à New York, j'ai en effet eu l'occasion de rencontrer l'écrivaine Donna Tartt,

fraîchement revenue de la Maison de la littérature où elle avait été invitée à son tour. Elle m'a fait savoir, un sourire aux lèvres : « On m'a dit que vous aviez séjourné là-bas un mois, alors j'ai aussitôt demandé à ce qu'on me montre votre chambre. » Je ne vous raconte pas le malaise...

Oslo est une ville magnifique, de taille idéale pour se balader et desservie par un réseau de tramways rapide et efficace ; j'y suis resté un mois sans m'ennuyer un seul instant. Bien que capitale et plus grande ville de Norvège, Oslo n'est pas si peuplée que ça. Les rues sont propres et sûres, et même en août, les températures demeurent agréables – c'est à peine si les nuits sont fraîches. Cependant, au bout de trente et un jours, j'avais naturellement fini tous les livres que j'avais apportés : j'en ai donc cherché de nouveaux, en anglais, à l'occasion d'un court voyage en Suède, dans une librairie de l'aéroport d'Oslo. C'est là que je suis tombé par hasard sur ce *Onzième roman, livre dix-huit*, de Dag Solstad, une œuvre au titre réellement intrigant (le titre original, *Elleve roman, bok atten*, s'explique parce qu'il s'agit littéralement du onzième roman et du dix-huitième livre de l'auteur. Difficile de faire plus objectif). À ce moment-là, je n'avais encore jamais entendu parler de Solstad, mais cette traduction anglaise d'un écrivain norvégien a éveillé mon intérêt et je l'ai achetée, curieux de découvrir à quoi elle ressemblait. Bien sûr, j'avais été séduit par le titre. Assis dans l'avion, j'ai commencé à feuilleter les premières pages, et me suis trouvé incapable d'arrêter – au moindre moment de libre durant mon séjour, je me replongeais dans cette lecture avec enthousiasme. Cela faisait bien longtemps que je ne m'étais plus vu à ce point happé par un roman.

Honnêtement, une fois le livre refermé, ma première impression fut que j'étais tombé sur un ouvrage bien étrange. Son contenu s'était révélé aussi singulier que son titre. C'en était même déconcertant, et pourtant fascinant. Je l'avais lu, tenu en haleine jusqu'à la toute dernière page, désireux de connaître l'évolution de l'intrigue. On ne rencontre pas souvent de telles histoires.

L'étrangeté, dans ce roman, provient d'abord du style. Novateur ou ancien ? Impossible de trancher. Style et intrigue sont assez traditionnels en apparence, mais dégagent pourtant quelque chose d'avant-gardiste. Chaque fois que l'on me demandait de décrire ce roman, je répondais, faute de

mieux et hésitant, que l'on pouvait le voir comme une œuvre postmoderne habillée à la mode conservatrice... Je n'ai toujours pas trouvé de tournure plus appropriée. Mon aperçu des autres œuvres de Solstad m'incite à penser que ce style romanesque est propre à cet écrivain. Du point de vue technique, nous sommes face à un réalisme consommé, mais un réalisme qui, d'une certaine façon, dévie peu à peu du réel, de manière insaisissable... Il semblerait en tout cas que cet auteur soit du genre à cultiver à fond son style personnel, sans considération pour les courants de l'époque, les tendances ou les canons littéraires. Sa voix ne rappelle celle d'aucun autre écrivain contemporain de ma connaissance. Elle est d'une grande originalité. Et cette originalité inébranlable est sans doute aussi la raison pour laquelle ce livre m'a entraîné avec lui de façon irrésistible.

Dag Solstad est un écrivain norvégien emblématique, qui en près d'un demi-siècle a publié de nombreux romans, recueils de nouvelles, pièces de théâtre et essais, et dans la même période a remporté à trois reprises – fait unique – le prix de la Critique littéraire norvégienne. Ses ouvrages ont été traduits à ce jour en trente langues. Né en 1941 à Sandefjord en Norvège, il commence sa carrière en 1965. Jeune auteur ambitieux dans les années 1960, il réalise des œuvres à forte coloration politique qui suscitent le débat, mais son style finira par prendre un tour plus « existentiel » ; et dans les années 1990, grâce à sa plume unique, empreinte de cynisme froid, et à un sens de l'humour quelque peu insolite, il conquiert un large lectorat, non seulement en Norvège mais également à travers le monde. Toutefois, pour autant que je sache, aucune de ses œuvres n'avait encore été publiée au Japon. C'est donc un honneur pour moi d'être devenu, bien que par hasard, le premier traducteur à présenter cet écrivain à l'archipel. *Onzième roman*, livre dix-huit parut en Norvège en 1992 et fut traduit en anglais en 2001. Le passage des œuvres de Solstad dans la sphère anglophone est lui aussi relativement récent.

L'envie de traduire cette œuvre m'a saisi dès sa lecture achevée, mais ne parlant hélas pas le norvégien, il fallait me résoudre à effectuer une traduction-relais depuis l'anglais ; or les scrupules me firent hésiter. Ma ligne de conduite en tant que traducteur, mais aussi en tant qu'auteur, est en effet d'éviter autant que possible les traductions-relais. Cependant, après de longues tergiversations, la volonté de traduire cette œuvre moi-même, depuis l'anglais et non le norvégien – seulement, bien sûr, si l'auteur y

consentait –, l'emporta. À cela deux raisons : la première était que l'on pouvait attendre longtemps avant que quelqu'un propose une traduction japonaise depuis le norvégien ; et la seconde, que ce texte de Solstad est d'une logique à toute épreuve, qui écarte le moindre sentimentalisme, et comporte extrêmement peu de descriptions de paysages : en ce sens, la « perte » inhérente à toute traduction-relais me semblait devoir être minimale.

Le style de Solstad, très particulier, est traversé du début à la fin par une logique implacable. Presque toujours, Solstad publie tantôt un texte très court, tantôt un texte long. Ses textes courts sont simples et secs, comme du Raymond Carver, tandis que les longs sont bourrés de raisonnements logiques qui font l'effet de nœuds très serrés, noués les uns sur les autres, comme une boîte dans une boîte dans une boîte. Démêler ces nœuds un par un pour en faire un texte japonais s'est révélé très ardu. Traduit tel quel, le texte n'aurait rien rendu d'intelligible (la langue japonaise n'étant pas construite de manière aussi logique) ; il m'a donc fallu débrouiller le tout pour le disséquer soigneusement, le réduire en morceaux plus aisément compréhensibles, puis le recomposer. Par ailleurs, dans le manuscrit de Solstad, l'écriture se déroule sans interruption, presque sans retour à la ligne, ce qui, imprimé tel quel, donne des pages entièrement noires. Une telle densité de signes ne produit pas le même effet en langue européenne et en langue japonaise ; c'est pourquoi, par égard pour le confort de lecture, j'ai été forcé d'introduire quelques retours à la ligne, absents du texte original. J'en appelle à votre indulgence.

Ensuite, sachez qu'il y a très peu d'analyses psychologiques chez cet auteur. Je n'irai bien sûr pas jusqu'à dire qu'il n'y en a aucune, mais les descriptions sont totalement gratuites, et en tant que telles, elles s'interrompent brutalement, sans compter que les développements qui nous permettraient de comprendre leur utilité sont maigres à l'excès. La psychologie est certes présente, mais anecdotique, on ne sait pas précisément d'où elle vient ni où elle nous mène. Ce qui est certain, c'est qu'elle ne sert pas du tout à clarifier les choses. Elle laisse plutôt au lecteur une sorte de « sentiment d'abandon » surréaliste. C'est une sensation bien curieuse, me suis-je dit après la lecture, qui m'a poussé à relire pour la première fois depuis longtemps *Le Canard sauvage* d'Ibsen, une pièce qui joue d'ailleurs un rôle important dans ce roman, pour découvrir avec

surprise que ces deux œuvres présentent fondamentalement de sérieuses similitudes quant à l'atmosphère. L'ambiance qui se dégage du roman de Solstad rappelle beaucoup celle de la pièce d'Ibsen. Les personnages du *Canard sauvage* ont chacun leur toile de fond, poursuivent chacun un but différent dans la vie, mais à nos yeux de lecteurs d'aujourd'hui (ainsi que, j'imagine, à ceux des lecteurs de l'époque), ils apparaissent tous légèrement étranges. Si leur psychologie et leurs intentions, sommairement explicitées, nous sont compréhensibles, il nous est en revanche quasiment impossible de nous sentir proches d'eux. En effet, bien que la psychologie et les intentions obéissent à une logique propre à chacun, cette logique ne fusionne jamais complètement avec celle des autres. Elles ne font que se croiser sans se rencontrer, ou se heurtent avant de perdre leur cap dans la collision. Ces personnages nous semblent ainsi plus ou moins excentriques. C'est bien à cause de ce comportement, d'ailleurs, qu'une terrible tragédie s'abattra finalement sur eux. Les façons dont ces gens se croisent et se heurtent dans la pièce d'Ibsen et le roman de Solstad se répondent avec brio. On pourrait presque avancer que dans ces deux œuvres, les personnages semblent éviter intentionnellement de se comprendre les uns les autres.

J'ignore si un tel « style » est caractéristique de la littérature norvégienne ou s'il s'agit de quelque chose que partagent seulement Ibsen et Solstad. Toutefois, dans ces deux œuvres, l'âpreté du climat, l'étroitesse qui enserre le cœur des personnages et, à cause (ou en dépit) de cela, la morale qu'il leur est nécessaire de poursuivre, finissent par pénétrer le lecteur jusqu'aux os. Le sens de l'humour particulier et inné (véritablement distillé au compte-gouttes) ainsi que l'art du récit discret mais néanmoins ingénieux des deux auteurs réussissent fort habilement à atténuer l'intensité qui traverse leurs pages. On atteint là un équilibre à mes yeux tout à fait admirable.

Je ne broserai pas ici l'intrigue ni ne rentrerai dans les détails de cette histoire. Les lecteurs qui jettent un œil à la postface [1](#) avant de lire le roman sont plus nombreux qu'on ne le croit, et même si dévoiler une intrigue si imprévisible et insensée ne serait pas totalement la gâcher, cela reviendrait à rogner une bonne partie du plaisir de la lecture. Quoi qu'il en soit, j'espère que vous saurez apprécier les rebondissements atypiques de ce récit en tous points mystérieux, de ce livre que l'on referme bouche bée.

La présente traduction se fonde sur celle de Sverre Lyngstad en anglais (parue aux éditions Harvill Secker). À ma connaissance, les autres ouvrages de Solstad traduits en anglais sont les romans *Shyness and Dignity* (*Genanse og verdighet*, 1994) et *Professor Andersen's Night* (*Professor Andersens natt*, 1996), deux bijoux ardue acclamés par la critique.

La suite du présent ouvrage a paru en 2009 en Norvège sous le titre *Syttende roman* (Dix-septième roman), mais comme elle n'est pas encore traduite en anglais, je n'ai malheureusement pas pu la lire. Je suis impatient de découvrir un jour la façon dont l'histoire a évolué.

Pour la transcription des noms propres, notamment, j'ai bénéficié de l'expertise de Mme Ika Kaminka, la traductrice de mes livres en norvégien, et de celle de l'équipe de l'ambassade de Norvège à Tokyo. Cette traduction a été relue par Mme Tomone Yokuta des éditions Chûôkôron Shinsha, et par Mme Naoko Doi, relectrice. Recevez toutes et tous mes plus profonds remerciements.

HARUKI MURAKAMI,
mars 2015

¹. Dans la présente édition, ce texte a été déplacé en début d'ouvrage.

Au moment où commence ce récit, Bjørn Hansen vient juste de franchir la barre des cinquante ans et se tient à la gare ferroviaire de Kongsberg où il attend quelqu'un. Voilà quatre ans qu'il s'est séparé de Turid Lammers avec qui il a vécu pendant quatorze ans, dès l'instant où il a mis les pieds à Kongsberg, une ville ayant pour lui à peine d'existence sur une carte géographique avant cette période. Il vit désormais au centre-ville, dans un appartement moderne situé à un jet de pierre de la gare ferroviaire. Lorsqu'il est arrivé à Kongsberg, dix-huit ans plus tôt, il ne possédait guère que quelques effets personnels, tels des vêtements et des chaussures, sans oublier des cartons et des cartons de livres. Lorsqu'il a quitté la villa lammersienne, il n'a emporté que quelques effets personnels, tels des vêtements et des chaussures, sans oublier des cartons et des cartons de livres. Ainsi se composait son bagage. Dostoïevski. Pouchkine. Thomas Mann. Céline. Borges. Tom Kristensen. García Márquez. Proust. Singer. Heinrich Heine. Malraux, Kafka, Kundera, Freud, Kierkegaard, Sartre, Camus, Butor.

Sitôt que, durant les quatre années écoulées depuis leur rupture, il repensait à Turid Lammers, c'était avec un sentiment de soulagement à l'idée que la relation appartînt au passé. Force lui était simultanément de constater, avec une stupeur frôlant la douleur, qu'il n'était plus en mesure ni de comprendre ni de revivre les raisons pour lesquelles il s'était à ce point enflammé pour elle. Qu'il l'eût été ne faisait néanmoins pas l'ombre d'un doute. Pourquoi sinon aurait-il mis un terme à son mariage avec Tina Korpi, les quittant, elle et leur fils âgé à l'époque de deux ans, afin de suivre Turid Lammers à Kongsberg, dans l'espoir secret que cette dernière voulût bien de lui, Bjørn Hansen ? C'était la faute de Turid Lammers s'il avait échoué à

Kongsberg. Sans elle, et sans cette sensation aujourd'hui oubliée d'enflammement pour elle, jamais il n'aurait échoué ici. Jamais. Tout dans sa vie aurait pris un tour tout différent. Jamais il n'aurait eu l'idée de postuler à un emploi de percepteur à Kongsberg ; oui, jamais il n'aurait ne fût-ce que rêvé de postuler à un quelconque emploi de percepteur, il aurait vraisemblablement poursuivi au sein du ministère, y aurait accompli une carrière convenable, serait aujourd'hui administrateur général, vraisemblablement, ou bien aurait changé de poste pour monter dans la hiérarchie et évoluer au sein des télécommunications norvégiennes ou des chemins de fer tout aussi norvégiens, ou une entreprise publique de ce genre. Mais percepteur, jamais. Et Kongsberg, jamais.

Cela le tourmentait de ne pas être en mesure de revivre son enflammement pour Turid Lammers, le jour où il avait fait sa connaissance. Une femme frêle, nerveuse – voilà le souvenir qu'il conservait d'elle. Lorsqu'il l'avait rencontrée, elle venait de rentrer de France après y avoir passé sept ans, laissant derrière elle un mariage transformé en naufrage. Elle retournait donc en Norvège et, sitôt fixée à Oslo, elle prit un amant. Cet amant n'était nul autre que lui-même. S'agissait-il d'un enflammement du genre de celui provoqué sur leur entourage par les nerfs des femmes qui l'avait vu, lui, Bjørn Hansen, s'éprendre de Turid Lammers et se prendre dans ses filets ? S'agissait-il de ces oscillations fébriles qui secouent l'esprit ? Six mois plus tard, le père de Turid Lammers décédait. À la suite de quoi elle revint vivre définitivement dans la ville de province d'où elle était originaire : Kongsberg. Elle se domicilia dans une vieille villa, reprit avec sa sœur aînée la direction d'une boutique de fleurs et décrocha un emploi de professeur au Lycée municipal de Kongsberg où elle enseignait le français, l'anglais et l'art dramatique.

Le père mourut en septembre. Elle regagna sa ville natale, rentra assister à l'enterrement et s'occuper de la succession, puis retourna à Oslo une semaine plus tard. Elle poursuivit sa vie d'avant, un mois durant. Or, du jour au lendemain, elle décida de revenir vivre définitivement dans sa ville natale de Kongsberg. Un mercredi soir elle révélait la nouvelle à son amant, le dimanche elle disparaissait. Quand elle lui annonça son déménagement, il éprouva d'abord un sentiment de soulagement. Enfin il allait pouvoir rétablir un ordre normal dans son existence. Il était marié à Tina Korpi, ils avaient ensemble un fils âgé de deux ans. Il n'avait pas parlé de Turid à

Tina, c'était une idylle secrète de conte de fées qu'il s'accordait. Au fond, cela tombait bien qu'elle s'en aille, qu'elle parte à Kongsberg et s'éclipse de sa vie, sans rien laisser dans sa conscience sinon le souvenir d'un semblant de bonheur subtilisé.

Seulement voilà, il s'imagina qu'il ne pouvait se comporter en traître. Il devait aller à Kongsberg, la rejoindre, à défaut de quoi il se lancerait dans une entreprise qu'il regretterait pour le restant de ses jours. Oui, lui semblait-il, cette franche certitude qu'il serait rongé par le remords l'empêchait fondamentalement de revenir auprès de Tina et de leur fils pour certes continuer comme avant, mais sans maîtresse secrète. Aussi choisit-il de tout avouer à son épouse et de mettre un terme à ce mariage.

Car au soulagement d'abord éprouvé en apprenant que Turid revenait vivre dans sa ville natale s'ajoutait la conscience claire que le conte de fées entourant leur idylle ne durerait pas : déjà à l'époque il avait clairement vu les raisons qui le pousseraient, quatorze ans plus tard, à la quitter. Il ne se berçait pas d'illusions sur le fait qu'elle lui prodiguerait du bonheur. Mais, quand il se rendit compte qu'elle était bel et bien partie, elle lui manqua si atrocement qu'il fut saisi par une nécessité purement et simplement morale d'être à proximité de cette femme qui, sans relâche, envoyait des signaux nerveux à son entourage, ne trouvait jamais le calme, débordait de lubies, sans relâche, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit.

Il est possible que Bjørn Hansen ait dit à Tina qu'il avait rencontré l'amour et ne pouvait le trahir. C'est très probablement ce qu'il a dit. Mais cela le minait de constater qu'il ne gardait de la Turid Lammers d'alors aucun souvenir permettant de justifier ces grands mots. Hormis quelques anecdotes insignifiantes à l'instar de celle-ci : ils marchent bras dessus bras dessous, elle et lui, quand soudain elle aperçoit une peau de banane, là, juste devant elle, sur un trottoir ; elle se penche alors, sans lâcher son bras, la ramasse, puis la jette sur la chaussée en disant d'un ton jovial : « Si seulement les voitures pouvaient glisser dessus. » Mon Dieu ! pensa-t-il dans l'instant (ou plus tard), c'est donc sa façon de régler les problèmes. Il était alors employé dans un ministère, il l'était depuis qu'il avait obtenu six ans plus tôt ce diplôme en sciences économiques qui lui avait ouvert les portes de la fonction publique ; oui, il avait même été propulsé au poste de chef de service, à trente-deux ans seulement. Sa maîtresse était elle aussi âgée de trente-deux ans, et par ailleurs professeur. Et voilà donc qu'elle

ramassait sur le trottoir une peau de banane et la balançait ensuite un peu plus loin. Pour les voitures. Un geste complètement farfelu. Il devait être sous l'effet d'une fascination. Mais en tout cas en proie aux tracasseries, surtout en pensant à une éventuelle vie commune avec elle (quoique cette pensée avait dû surgir plus tard). Était-ce ce genre d'anecdotes qui l'avait incité à dire à Tina qu'il avait rencontré l'amour et ne pouvait le trahir ? L'autre option aurait consisté à lui dire qu'il vivait une idylle de conte de fées et ne pouvait y renoncer. Mais il n'avait décemment pu tenir de tels propos, bien qu'ils représentent l'exacte affirmation expliquant pourquoi Bjørn Hansen, un gosse de basse classe issu d'une ville côtière norvégienne, ce jeune fonctionnaire ayant brillamment réussi dans l'un de nos ministères, quittait femme et enfant pour rejoindre Kongsberg et un avenir incertain. C'était non l'amour pour Turid Lammers dont il était possédé, et qui l'avait absorbé avec une telle intensité qu'il parvenait à peine à respirer, mais l'idylle. La séduction qu'elle renfermait. Au plus profond de lui-même, Bjørn Hansen savait que le bonheur éphémère est le plus désirable sur cette terre, et il lui était à présent donné de le vivre en rendant à Turid Lammers des visites clandestines dans son petit appartement du quartier de Sankt Hanshaugen à Oslo. Il n'avait encore jamais vécu avec une telle intensité parce qu'il savait se trouver dans une pièce où il ne séjournerait pas longtemps. Il s'agissait d'un pari risqué. D'un bonheur subtilisé. Et dans la mesure où l'objet de tout ce bonheur subtilisé n'était nulle autre que Turid Lammers, Bjørn Hansen se disait, de fil en aiguille, en son for intérieur, que c'était nul autre que cet amour pour elle qu'il ne pouvait trahir. Or pas du tout. Turid Lammers n'était rien au-delà de l'idylle, des circonstances entourant leur relation. Ses mimiques, ses œillades, ses mouvements de la main d'une grâce si belle et si française (ces poignets délicats !) qu'il se sentait parcouru de frissons, sa façon de marcher – tout tirait sa splendeur des circonstances entourant leur relation. Tout cela, il le savait fort bien. En vérité, il en avait pleinement conscience. Délibérément, il avait fait ce pari risqué et cultivé ces instants volés. Il aurait dû dire à son épouse : Je ne peux en aucun cas savoir si c'est de l'amour, puisque je connais à peine cette femme, puisque je ne la connais que dans des situations où elle est l'objet de ma fascination ; mais ces situations assouvissent tant et tant de mes désirs les plus profonds, oui, tant et tant de mes attentes par rapport à la

vie que, dès l'instant où elle trahit comme maintenant ces situations en s'en échappant, je dois partir pour la suivre et tenter de la retrouver.

Et si dans cette rupture il éprouvait un regret, un seul, c'était de ne pas avoir informé son épouse, du moins pas franchement, de l'état des choses. Mais au-delà de ça, il acceptait qu'elles aient pris cette tournure. Et il considérait toujours, dix-huit ans après, qu'il avait été juste de sa part de quitter une femme qui ne se doutait de rien et leur petit enfant qui dormait dans une chambre à côté. Pour en définitive se présenter chez celle qui à ses yeux représentait l'idylle, bien qu'il sache que le conte de fées entourant cette idylle était déjà terminé, précisément parce qu'il mettait un terme à son mariage et partait retrouver Turid Lammers. Il ne nourrissait pas l'espoir de ressusciter ce qui avait été, mais il souhaitait en conserver les réminiscences, c'est-à-dire la garder, elle, Turid Lammers, c'est-à-dire respirer dans la même pièce qu'elle. Il ne pouvait se comporter en traître. Il avait trouvé dans ce cocufiage conscient une intensité et une tension qu'il avait pu observer jusque-là, avec fascination mais sans la capacité de les comprendre tout à fait, uniquement dans l'art et dans la littérature.

Et donc il était parti. Après avoir raconté à Tina Korpi qu'il était captif de l'amour dont il devait par conséquent suivre la voix. Tina Korpi paraissait en état de choc. Elle restait collée à sa chaise, sidérée, sans le quitter des yeux, sans cesser de répéter : « C'est donc pour ça, j'aurais dû m'en douter. » Il avait peur que n'éclatent des scènes de déchirement et, dans le paroxysme de la discussion, qu'ils en viennent à se hurler à la figure et ainsi à réveiller leur fils qui dormait à côté, au point de devoir y entrer pour le consoler et peut-être même, lui, Bjørn Hansen, de le prendre dans ses bras. Or il n'en fut rien. Bjørn Hansen rassembla quelques effets personnels qu'il emporta tour à tour dans la voiture tandis que, chaque fois qu'il revenait, une Tina Korpi toujours sidérée et collée à sa chaise répétait son plaintif : « J'aurais dû m'en douter. » Ses affaires chargées, il était fin prêt, et il était parti.

Il roula sous les halos orangés des réverbères plantés le long de la route européenne 18, jusqu'à Drammen qu'il traversa avant de bifurquer à une patte-d'oie pour suivre la rivière Drammenselva sur sa rive orientale et ainsi monter vers Hokksund, sans cesser de suivre la rivière Drammenselva sur sa rive orientale. À l'approche de Hokksund, la route décrivait une nouvelle patte-d'oie, dont un embranchement enjambait le cours d'eau et descendait

vers les villes de Kongsberg et de Notodden, puis vers la vallée du Numedal et la région du haut Telemark – c’est ce chemin-là qu’il devait emprunter. Mais juste avant d’accéder à Hokksund, il s’arrêta à l’Eikerstua, un relais routier situé peu avant la patte-d’oie, et y entra. Malgré l’heure tardive, l’établissement accueillait encore des clients qui mangeaient un smørrebrød surmonté d’un bifteck haché et buvaient un café. C’étaient des automobilistes comme lui, ou des chauffeurs poids lourd dont les camions respectifs trônaient devant le relais routier, garés sur le parking. Bjørn Hansen fila illico à la cabine téléphonique et composa le numéro de Turid Lammers. Il était très nerveux, il le sentait lui-même, au moment d’introduire les pièces de monnaie dans l’appareil et de composer le numéro, car il n’avait pas prévenu Turid Lammers qu’il faisait route vers elle. (« Je ne veux pas être la maîtresse d’un homme marié », lui avait-elle dit juste avant de revenir vivre à Kongsberg, sur un ton tout à fait neutre qui ne lui avait nullement laissé croire qu’elle désirait qu’il contribue à ce qu’elle ne le fût pas.) Il entendit le son de sa voix à elle, ainsi que celui des pièces d’une couronne qui dégringolaient dans le réceptacle de l’appareil, de sorte qu’il pouvait parler en ayant la certitude qu’elle l’entendait. Il lui raconta ce qui s’était passé et qu’il se trouvait dans un restaurant routier situé à une vingtaine de kilomètres à l’ouest de Drammen, juste avant la patte-d’oie dont un embranchement descendait sur Kongsberg. Il lui demanda s’il pouvait venir, elle répondit que oui.

Il se remit au volant et prit la direction de Kongsberg. D’un seul coup, il était plongé loin dans les terres, au cœur de cette Norvège inhospitalière, sylvestre, éloignée et (hormis pour ceux qui y habitent) reculée, même s’il ne se trouvait qu’à soixante-dix kilomètres de la capitale du pays. On était en plein hiver, de gros flocons virevoltaient. La chaussée, bien qu’il s’agisse d’une route nationale, était étroite, glissante, sinueuse. De part et d’autre, de hautes congères d’une neige compacte et froide. Des champs, plats et enterrés dans un crépuscule blanc. Des précipices et des renforcements. Des fermes disséminées. Des forêts de sapins. Une lampe solitaire dans la nuit, fichée au mur d’un pavillon moderne de plain-pied, lui-même fiché dans le paysage comme sous l’effet du hasard, autour duquel la neige tourbillonnait blanc. Des lacs gelés. Des rivières figées. Des sapins dépenaillés. Des stalactites éclairées par les phares de la voiture de Bjørn Hansen et suspendues aux corniches des parois rocheuses qui tombaient à

pic sur la chaussée. Le trajet dura nettement plus longtemps qu'estimé parce qu'il devait maintenir une vitesse réduite au creux de ce paysage hivernal dans lequel, en longeant la route glissante et sinueuse, il s'enfonçait de plus en plus en profondeur, jusqu'à ce qu'il comprenne brusquement, à la faveur d'une pente raide, qu'il se trouvait en périphérie d'une agglomération ; et d'ailleurs il ne tarda pas à quitter la route principale pour entrer dans la ville éclairée de Kongsberg.

Malgré l'heure tardive, un nombre étonnamment important de gens étaient encore dehors, ce qui s'expliquait par la dernière séance au cinéma qui venait à l'instant de se terminer alors qu'il était vingt-trois heures passées de dix minutes. Il roula un peu à l'aveuglette, en quête d'une station de taxis. La trouvant juste devant la gare ferroviaire, il immobilisa sa voiture. Il s'approcha d'un chauffeur de taxi installé au volant, qui attendait son prochain client. Il lui lut l'adresse de Turid Lammers qu'il avait notée sur un bout de papier, et l'autre lui fournit une explication minutieuse de la route qu'il devait suivre. Cinq minutes plus tard, il se rangea devant une villa grande mais quelque peu décatie qui, à en croire l'adresse, correspondait au lieu où Turid Lammers était domiciliée.

Elle ne se tenait pas sur le seuil de la porte. Il sonna ; il fallut un certain temps, estima-t-il, avant qu'elle n'ouvre. Mais à ce moment-là elle sembla contente de le voir. Elle avait allumé un feu dans la cheminée. Elle l'attendait avec un repas et une boisson. Elle paraissait calme, détendue, nettement plus détendue qu'il n'escomptait la trouver, dans cette grande villa pleine de courants d'air dont elle avait hérité.

Quatorze années durant, il allait vivre dans cette vieille villa. En tant que concubin de Turid Lammers. Sans cesser d'habiter à Kongsberg. Les premiers temps il faisait la navette entre la ville de province et la capitale, entre Kongsberg et son poste au ministère. Qui était Turid Lammers ? À Oslo, elle avait été une femme attirante dans la cohue urbaine, qu'il avait rencontrée fortuitement et pour qui il s'était enflammé. Désormais elle était revenue vivre dans sa ville natale, emménageant de surcroît dans sa maison natale, évoluant dans un élément qui jusque-là n'existait chez elle que sous la forme de singularités sporadiques (et ô combien charmantes). En tant qu'amant à Oslo, il avait surtout été absorbé par la part française de son passé, ces sept années dans l'Hexagone qui l'avaient rendue plus pénétrante (supposait-il) et avaient simultanément conféré à ses gestes cette grâce tout

étudiée dont il ne pouvait (à cause de l'idylle adultérine dont ils tiraient leur splendeur) se priver. Tout particulièrement ses mouvements de la main. Cette manière pseudo-méditerranéenne d'utiliser ses mains tels des accessoires esthétiques reflétant ce que la bouche manifestait l'avait fasciné, sur un mode un peu puéril qui l'empêchait presque d'écouter ce qu'elle disait – c'est dire à quel point il était absorbé par sa façon de s'exprimer. Ainsi, il n'avait profité qu'incidemment de la part provinciale de Turid Lammers qui, dès lors, ne surgissait que dans l'élément de son expression exotique et méditerranéenne. Cette femme française qui parlait de sa sœur impossible à Kongsberg. Or tout cela était devenu la réalité qui abritait la vie de Turid Lammers, et par conséquent la sienne à lui. La famille Lammers avait à une époque possédé la moitié de Kongsberg et de ses environs. Des bois et des forêts, des terres et des parcelles, des commerces et des boutiques, des menuiseries et des charpenteries, etc. Mais à la mort du père, il ne restait guère qu'une boutique de fleurs et une station-service, en sus de la villa lammersienne. La sœur obtint la très lucrative station-service que son mari dirigeait, et Turid obtint pour sa part la villa, mais seulement après moult atermoiements ; la boutique de fleurs étant reprise en partage par les deux sœurs. Tout cela conduisit à des escarmouches qui n'étaient toujours pas terminées lorsque, quatorze ans plus tard, Bjørn Hansen déménagea enfin de la villa lammersienne et prit un logement individuel. En fait, la question était de savoir qui des deux représentait leur héritage, le nom des Lammers, avec le plus de justesse.

De prime abord, Turid Lammers semblait au-dessus de tout ça ; et longtemps, très longtemps, son amant, Bjørn Hansen, le crut. Elle était antibourgeoise de tout son être, méprisait les jérémiades sur l'argent et la manière qu'avait sa sœur de « mettre le grappin sur les choses », dit Turid, et elle était très sérieuse en affirmant cela. Aussi, lors d'une réception qu'ils donnaient dans la villa lammersienne, si une saucière bicentenaire avait le malheur de lui échapper des mains et de se briser sur le plancher tandis que la sauce dégoulinait au milieu des morceaux cassés, elle riait, et ses yeux brillaient littéralement quand elle s'écriait : « C'est un moment historique ! Deux siècles viennent de me tomber des mains et d'être réduits à néant ! » Et ce, sous les applaudissements émerveillés des invités. Or Bjørn Hansen savait que la vision de la saucière cassée la meurtrissait. Car

le jour où eut lieu cet incident, il vivait avec elle depuis deux ans, en tant que son mari pour ainsi dire.

Ce qu'il n'était pas encore lorsqu'un soir il revint d'Oslo et du ministère et qu'elle, pendant l'un de leurs dîners tardifs, penchée avec négligence sur l'édition du jour du *Laagendalsposten*, le quotidien local, désigna une petite annonce. Bjørn Hansen se considérait comme un individu flegmatique, introverti et peu spontané. La petite annonce en question était en fait une proposition d'emploi : le poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg était vacant pour les candidats qualifiés. Bjørn Hansen lut la petite annonce en question puis interrogea Turid Lammers du regard. Certains termes choisis dans la rédaction de cette proposition d'emploi éveillaient-ils, chez Turid Lammers, son sens antibureaucratique de l'humour ? Or celle-ci désigna derechef la petite annonce et déclara : « *For you, my dear.* » Percepteur, ça devrait être un truc pour toi. Bjørn Hansen la regarda de nouveau et répondit en riant : « Oui, pourquoi pas ? »

Oui, pourquoi pas ? Pourquoi ne pas se présenter au poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg étant donné qu'il vivait dorénavant dans cette ville ? Aussitôt dit, aussitôt fait. Bjørn Hansen envoya solennellement sa candidature pour le poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg et devenir ainsi percepteur.

Qu'est-ce qu'un percepteur ? Cela consiste à être receveur des impôts. Le percepteur a pour responsabilité de veiller à ce que les taxes et impôts légitimement dus, communaux comme nationaux, soient recouvrés et payés en temps voulu, et à ce que les mesures nécessaires soient prises et mises en œuvre en cas de non-règlement. À l'origine, la fonction de collecteur d'impôts était un poste très élevé au sein de l'administration, une tâche qu'assurait autrefois le bailli ou le sénéchal, autrement dit la main droite du roi. Vint ensuite le receveur général, puis le percepteur, autrement dit un agent dépositaire de l'autorité publique, respecté et digne de confiance, qui occupait une fonction dont les prérogatives provenaient de la société urbaine. Le fait que le métier de collecteur d'impôts voie le percepteur se substituer au bailli peut être considéré comme l'expression d'une transformation de la Nation, qui changeait ainsi de caractère en passant d'un État bureaucratique à un État établissant ses assises sur une démocratie locale élargie. Dans la Norvège du ^{xx}e siècle, le trésorier-payeur général d'une petite ville n'était plus forcément un fonctionnaire d'État : il était

recruté dans le cadre des procédures quotidiennes de l'agglomération où il exerçait ses activités, il était titulaire d'un diplôme sanctionné par une école de commerce et avait gravi les échelons au sein de la hiérarchie du Trésor public.

Que Bjørn Hansen dépose sa candidature n'était pas un acte bienveillant envers le personnel du Trésor public. Avec son diplôme en sciences économiques et sa pratique ministérielle, il était en fait non seulement surqualifié pour le poste de percepteur, mais il brûlait ainsi la politesse à deux autres collaborateurs des impôts ayant de nombreuses années d'expérience au sein de ce service et qui ces derniers temps se regardaient en chiens de faïence parce qu'ils s'estimaient tous deux compétents pour atteindre le sommet. Bjørn Hansen raflait le titre à leur nez et à leur barbe. Aussi s'unirent-ils instantanément contre lui, le survenant qui vivait avec Turid Lammers dans la villa lammersienne, un snob de trente-deux ans bardé de diplômes, un profiteur des trente glorieuses, dès le jour où pour la première fois il inventoria son bureau et ses collègues.

Il avait emménagé à Kongsberg. Et non content d'avoir envoyé, sur un coup de tête, sa candidature pour le poste de trésorier-payeur général, il était devenu percepteur général. Alors qu'en fait le titre ne lui arrachait guère qu'un haussement d'épaules. À quoi bon être percepteur ? Et pourquoi justement percepteur ? Pour un coup de tête, c'en était un, pensa-t-il, interloqué. Cela n'empêchait nullement Turid Lammers d'arpenter les pièces de la villa lammersienne en fredonnant : « Mon mari est percepteur. Mon mari est percepteur. Je vis avec Monsieur le Percepteur. Je vis avec Monsieur le Percepteur. » Bjørn Hansen la regarda, admiratif. Il ne put s'empêcher de rire.

Il y avait dans la gaieté de Turid Lammers une hardiesse qui le fascinait. Stimulé par cette gaieté, et avec un haussement d'épaules, Bjørn Hansen partait à son labeur journalier. Pensait-il que ce travail était, pour employer un euphémisme, une impasse du point de vue de sa carrière ? Eh bien, il en avait conscience ; mais, donc, il se fendait d'un haussement d'épaules. Il était plus important à ses yeux d'avoir trouvé un emploi à Kongsberg plutôt que de finir par se lasser de faire la navette entre la ville de province et la capitale (des déplacements qui, à la longue, corrodaient leur relation). Il n'aurait pas été opposé à poursuivre au sein du ministère, mais pas lorsqu'il vivait à Kongsberg. Or il vivait à Kongsberg, c'était un fait établi.

Bjørn Hansen avait grandi dans une ville en bordure du fjord d'Oslo, en tant que fils de parents nécessiteux. Il était un gosse de basse classe. Il lui parut toutefois naturel de continuer sa scolarité au lycée, lui qui avait une tête bien pleine. Il décrocha son baccalauréat à dix-neuf ans et, après avoir accompli son service militaire de seize mois, il dut décider de ce qu'il ferait de sa vie. Bjørn Hansen décida alors de monter à Oslo pour suivre des études universitaires. En réalité, il manifestait un intérêt marqué pour l'art et la littérature, la philosophie et le sens de la vie ; néanmoins, il choisit d'étudier l'économie. Cela parce qu'il avait toujours été doué en calcul et en mathématiques, mais aussi parce qu'une sensation diffuse lui soufflait qu'il devait s'élever dans cette vie s'il ne voulait pas échouer dans la même pauvreté que ses parents ; il voulait en tout cas échapper à ce calvaire quotidien. Et si à ses yeux l'art et la littérature, la philosophie et le sens de la vie, ne représentaient pas un calvaire quotidien, ils n'en demeuraient pas moins, purement et simplement, des symboles de luxe. Pour lui, l'art et la littérature n'étaient pas des études mais des centres d'intérêt que l'on pouvait cultiver pendant son temps libre, ce n'étaient pas des tremplins pour obtenir un emploi, ainsi que, avec son bon sens populaire, il se figurait l'utilité d'études universitaires. D'où l'économie. Il y avait deux moyens d'étudier l'économie : on pouvait étudier l'économie commerciale (à Bergen) ou on pouvait étudier l'économie sociale (à Oslo). Pour Bjørn Hansen, ce serait l'économie sociale. Les études d'économie commerciale menaient droit au secteur économique privé, à la jungle à coup sûr passionnante qui y régnait, mais celle-ci se situait tellement aux antipodes des conceptions fondamentales de Bjørn Hansen, de sa morale, de son intelligence sociale, etc., qu'elle était d'emblée exclue. Animé par une forme de conscience sociale, il choisit donc l'économie sociale et, par conséquent, un emploi à vie au sein de la fonction publique. Il choisit ce faisant de devenir un serviteur de l'État, cela à défaut d'autres options.

Lorsqu'il fit la connaissance de Turid Lammers, Bjørn Hansen était employé au ministère depuis six ans. Pendant les dix-huit années qui s'étaient écoulées depuis son arrivée à Kongsberg, il disait toujours : « J'ai été employé au ministère », sans jamais préciser lequel ; et si quelqu'un le lui demandait, il répondait : « Euh, un ministère, je ne me rappelle plus très bien », et impossible de lui faire entendre raison, même si tout un chacun savait pertinemment qu'il mentait sans vergogne et avait été sur le point de

monter en grade. Il n'aurait eu rien contre : il considérerait cette promotion comme un phénomène tout naturel, il se serait bien vu administrateur général ou carrément directeur général, il se plaisait au ministère, il trouvait passionnant d'élaborer les estimations budgétaires, d'autant qu'il n'était pas sans croire que ces estimations budgétaires, que les employés du ministère calculaient selon différentes variantes, auraient une signification pratique pour la vie quotidienne de centaines de milliers de Norvégiens – une pensée qui au demeurant ne contribue en rien à ce que l'on perde tout intérêt pour son travail. Car c'était un travail pertinent qu'effectuait Bjørn Hansen, et il se serait volontiers imaginé le poursuivre. Or, quand Turid Lammers, à moitié en plaisantant, lui avait suggéré de se présenter au poste de trésorier-payeur général du Trésor public de Kongsberg, il n'avait pas éprouvé la moindre difficulté à faire ses adieux à sa carrière ministérielle qui ne lui avait jamais manqué depuis, pendant les dix-huit années qui s'étaient écoulées.

Devint-il percepteur pour les beaux yeux de Turid Lammers ? Dans tous les cas, il ne serait jamais devenu percepteur sans sa stimulation. Sans sa gaieté à l'idée que son concubin devienne le percepteur de la ville. C'était allègrement loufoque. Les beaux yeux de Turid scintillaient, et il pensa : Je le fais ! Putain, oui, et comment que je vais le faire ! Et il sentit aussitôt une satisfaction folâtre en pensant qu'il allait effectivement le faire. Il s'agissait là d'une rupture définitive avec tout ce qui avait été. Cela le liait enfin à Turid Lammers. À cette ville de Kongsberg. À leur relation dans la grande et décatie villa lammersienne. À l'idylle déjà marquée par tant de traits absurdes, mais par laquelle il n'en restait pas moins toujours aussi fasciné.

Quoi qu'il en soit, à la surprise de Turid Lammers (et d'ailleurs à la sienne), dès le premier instant il se lança dans son travail avec un grand sérieux, oui, presque avec ardeur. En partie parce que dès le premier instant il sentit également la résistance au sein du Trésor public le frapper en pleine face, venant des deux candidats auxquels il avait été préféré. À la vérité, il trouvait qu'il avait eu à leur égard un comportement un peu ignoble. Ce travail était en fait le leur, ils auraient dû entrer en concurrence réciproque pour l'obtenir ; le malheureux recalé aurait nourri envers son collègue une rancune inexpiable, lui aurait mis sans cesse des bâtons dans les roues, en silence et avec virulence, en usant de tous les coups bas possibles, au lieu, comme maintenant, de se coaliser avec lui, son ancien rival, comme des

amis, oui, de plus en plus comme des amis à tu et à toi, pour mieux se liguer contre lui, le nouveau percepteur, avec une cruauté extrême. Et il eut bien du fil à retordre, lui qui n'avait eu qu'à lever le petit doigt pour décrocher ce poste de direction (il avait seize subalternes sous ses ordres). C'étaient intrigues et vacheries à tous les étages. La quantité de vacheries que peut inventer un homme de cinquante ans, qui s'estime victime d'un canular en ne montant pas au pinacle du Trésor public auquel il se croyait pourtant naturellement promis pour devenir le percepteur de la ville, est totalement indescriptible. Et quand en l'occurrence les deux compères étaient du même tonneau, de la même farine, comme on dit, l'ambiance au Trésor public pouvait à certains moments être plus que tendue. La poussière ne s'accumulait pas dans les coins, contrairement à l'idée que les gens se font volontiers des bureaux où les personnes dépositaires de l'autorité publique, sèches et grinçantes, ont leur demeure quotidienne ; non, dans les coins sévissaient l'infection et les envies. Nonobstant, cette atmosphère délétère l'endurcit, oui, le mûrit, et si ce ne fut en tant qu'homme, en tout cas en tant que percepteur, et c'était en l'occurrence ce qui comptait.

Une autre raison expliquant pourquoi Bjørn Hansen remplit dès le premier jour sa fonction de percepteur au Trésor public de Kongsberg, avec un sérieux proche de l'ardeur, était que cette profession constituait son travail. Il avait déposé sa candidature à un poste, qu'il avait obtenu. Celui-ci ne représentait pas le but de son existence, une vocation, mais n'en demeurait pas moins son travail. À ses yeux, le travail était un mal nécessaire. Ainsi que nous l'avons déjà évoqué, il avait choisi ses études en fonction du mal nécessaire dans lequel il souhaitait se qualifier. Quand ce travail était terminé, on pouvait s'adonner à loisir au contenu réel de l'existence qui, dans le cas de Bjørn Hansen, se constituait d'une femme et de la vie commune avec cette femme : Turid Lammers. Mais d'abord, on avait le devoir de participer à ce grand ouvrage collectif d'intérêt général qu'est le travail, afin que les roues puissent tourner, afin que la société puisse tout bonnement fonctionner, de sorte qu'il y ait du bifteck chez le boucher, des écoles pour les enfants et les adolescents, des vêtements à enfiler sur le corps, des interrupteurs dans le hall, de l'eau courante au robinet, une radio dont certains assuraient l'animation et dont d'autres assuraient la fabrication quand d'autres encore se rendaient à l'épicerie dont certaines personnes assuraient la gestion, et, si jamais la radio tombait en

panne, de sorte que d'autres personnes en assumant la réparation, voilà comment les roues pouvaient tourner ; et, sitôt que la neige tombait sur Kongsberg, les chasse-neige se tenaient prêts à engloutir les congères compactes de sorte que la neige fraîche puisse être emmagasinée sur les bas-côtés de la route, pour former de nouvelles congères, de sorte que les roues puissent tourner. Au milieu de tout cela, Bjørn Hansen assumait quant à lui la direction du bureau censé recouvrer les prélèvements obligatoires au bénéfice tant de la collectivité locale que de l'État. Il était devenu l'impitoyable receveur du Trésor public de cette ville de province ; le strict serviteur de l'État.

Kongsberg se situe loin dans les terres. Au cœur de la Norvège. Près du fleuve Lågen qui arrose la ville en décrivant une belle boucle et sépare le vieux Kongsberg du nouveau Kongsberg. Un auguste pont reliait les deux anciens quartiers, tous deux ornements de sculptures réalistes qui louaient le travail, qu'il s'agisse de l'industrie minière ou du flottage du bois. Le centre moderne était à l'image des autres villes norvégiennes, avec ses rues principales flanquées de commerces où l'on pouvait acheter, à foison, ce que la civilisation moderne avait à offrir, depuis les aiguilles à tricoter jusqu'aux ordinateurs à la pointe du progrès. C'est là que l'on trouvait l'affairement. Le vieux centre ne renfermait que la plupart des bâtiments administratifs, entourés de maisons en bois anémiques datant du temps jadis – nous sommes à cette époque au début des années 1970. Une superbe église sur une colline. Un noble commissariat dans une ancienne villa patricienne. Une sinistre prison. Tous ces édifices situés autour de la place de l'église. Sinon, une caserne de pompiers, sans oublier bien sûr un hôtel de ville, avec ses diverses fonctions.

L'agglomération fut construite autour des mines d'argent. Les seules à exister au sein du royaume de Danemark-Norvège se trouvant ici, le roi Christian IV décida par conséquent au ^{xvi}^e siècle d'y implanter une ville. Des milliers d'ouvriers et d'experts miniers allemands, ainsi que des hauts fonctionnaires danois, vécurent ici. La ville se situait dans un lieu magnifique, entourée de collines vertes du printemps à l'automne et blanches, de neige, en hiver. Le fleuve était bleu du printemps à l'automne et blanc, de glace, en hiver. Il y avait également ici la Fabrique d'armes légères de Kongsberg, ainsi que la Monnaie royale qui produisait d'ailleurs toujours la monnaie norvégienne. Il y avait ici une autre industrie, il y avait

ici des magasins, il y avait ici des négociants, des dentistes, des avocats, des médecins, des fonctionnaires, des vendeuses, des secrétaires, des professeurs, des employés communaux – et des ouvriers. Et tous devaient payer des impôts.

Bjørn Hansen se fondit dans le décor de cette ville à une vitesse étonnante. Et tout autant dans sa fonction de percepteur. Il réussit en un rien de temps à entretenir un commerce avec une pléiade de personnes qu'il saluait d'un signe de tête dès qu'il les croisait dans la rue au cours de son trajet entre la villa lammersienne et l'Hôtel de Ville qui hébergeait le Trésor public. Il empruntait cette route deux fois par jour, d'abord le matin, en allant au bureau, puis l'après-midi, en partant du bureau. Il passait dans son bureau la majeure partie de sa journée de travail, tout juste interrompue par des réunions avec l'adjoint au maire en charge du budget, à qui il exposait des rapports financiers sur les rentrées fiscales jusqu'à la période actuelle et leur adéquation avec les prévisions budgétaires. La vie était agréable et la fonction imposait de grandes responsabilités, sans pour autant qu'il eût besoin de s'acharner au travail. Les tâches étaient grosso modo routinières et, dès lors qu'on les connaissait, elles s'effectuaient plus ou moins d'elles-mêmes. Il ne lui arrivait jamais de rapporter du travail à la maison. Il trouvait qu'il était accueilli partout avec sympathie. Peu semblaient penser qu'il incarnait l'effrayante autorité de l'État, qui frappait d'une main de fer sur les arriérés d'impôts en souffrance et sur le non-recouvrement total de la taxe à la valeur ajoutée. Peu semblaient penser que, quand il écrivait son nom, sa signature, au bas d'un courrier officiel, cela signifiait alors que l'État exigeait son dû, et ce sans la moindre argumentation. Avec sur une feuille le nom de Bjørn Hansen, percepteur des impôts, ses employés se déployaient, sonnaient à des domiciles privés, pénétraient poliment à l'intérieur et saisissaient téléviseurs, meubles, peintures, en guise de gage des impayés dus à l'État. Il poursuivait même les magasins et les entreprises, avec les conséquences que ces poursuites induisaient non seulement pour leurs propriétaires malheureux mais tout autant, s'avérait-il, pour celles et ceux qui travaillaient à la sueur de leur front dans ces magasins et ces entreprises. Mais quand il marchait dans les rues les gens le saluaient avec sympathie, un salut qu'il ne manquait pas de retourner. En dépit des rumeurs qui circulaient à propos des controverses internes au sein du Trésor public où lui, l'impétrant venu d'ailleurs, s'opposait à deux

loyaux et valeureux bûcheurs originaires d'ici, de Kongsberg, ils n'étaient pas peu à saluer le perceuteur d'un signe de tête. Cela s'expliquait en partie par le fait qu'à travers sa profession il entraînait en contact avec de très nombreux habitants de la ville, pas seulement les commerçants ou les personnes exerçant une fonction publique ; mais cela, la raison principale pour laquelle la plupart des gens le saluaient, s'expliquait surtout par le fait qu'ils étaient membres de la même association que lui, à savoir l'Association théâtrale de Kongsberg.

Car il était devenu membre de l'Association théâtrale de Kongsberg, un membre très actif même. Turid Lammers l'y draina dans son sillage. Elle avait joué au sein de la troupe amateur dans sa prime jeunesse et, quitte à revenir vivre définitivement dans sa ville natale, autant adhérer à l'Association théâtrale de Kongsberg à laquelle participaient toujours nombre de ses amis d'enfance, ce qu'elle fit sans attendre. Turid Lammers avait en outre évolué au cours de ses années d'absence. Elle avait étudié le théâtre tant en Norvège qu'en France et enseignait désormais l'art dramatique au Lycée municipal de Kongsberg, en plus de matières plus ordinaires telles que l'anglais et le français. Non contente d'être pour eux une source d'inspiration, elle fut accueillie à bras ouverts et ne tarda pas à convaincre Bjørn Hansen de la suivre. Il refusa, arguant qu'il n'était pas acteur, ce à quoi elle répondit qu'il y avait tant et tant d'autres choses dont il pourrait s'occuper, le plus important étant l'environnement au sein duquel il évoluerait. Mais Bjørn Hansen estimait que, dans la mesure où il n'était pas acteur, il serait alors au sein de cet environnement une espèce de second couteau, ce qu'il ne voulait pas être. Turid Lammers protesta fermement et se dit certaine qu'il ferait un bon acteur, il n'avait jamais essayé, voilà tout. Et puis tout le monde était sur un pied d'égalité à l'Association théâtrale de Kongsberg, c'était un principe, les rôles principaux allaient tantôt à l'un, tantôt à l'autre, chacun était impliqué vu qu'il y avait tant et tant de paramètres à prendre en compte pour réussir un spectacle d'une soirée entière. Et donc Bjørn Hansen l'accompagna, il suivit sa concubine aux répétitions, il prit sa carte de membre, et voilà, il était dedans.

L'Association théâtrale de Kongsberg mettait en scène un spectacle par an, un seul, c'était l'événement de l'année. Ils en donnaient six représentations dans le cinéma de Kongsberg, le Kongsberg Kino, à la fin de l'automne, après l'avoir programmé dès les fêtes de Noël de l'année

précédente. Pour ce tout premier spectacle auquel il prit part, Bjørn Hansen fut une sorte de factotum et de machiniste. Il fit les commissions, remplit les demandes de subvention, aida à organiser la vente des billets, officia en tant que guichetier, donna un coup de pouce pour établir un budget, chanta les louanges du spectacle tant au Trésor public qu'à l'Hôtel de Ville ; et, quand le jour dudit spectacle fut enfin venu, on le trouva dans les coulisses où il s'affairait côté cour pour déplacer les décors et transformer l'espace scénique d'acte en acte pendant le baisser de rideau, et dès lors le public au grand complet entendait le frottement de meubles lourds poussés sur le plateau, le cognement d'un fauteuil posé sur ce même plateau, dans les deux cas par un Bjørn Hansen en nage, puis la seconde d'après on le retrouvait dans les coulisses, cette fois côté jardin, alors que le rideau se rouvrait, impatient de voir comment la séquence suivante allait se présenter, si la salle serait conquise, si le dentiste chantant, Herman Busk, se surpasserait ce soir tandis qu'il s'apprêtait à rejoindre les feux de la rampe et effectuait ses derniers pas, nerveux, quittant un Bjørn Hansen qui ne manquait pas de lui chuchoter un « Et merde, hein » à peine audible par d'autres que lui-même.

Oui, impliqué, il le fut lui aussi. Il aimait l'environnement qui concourait à la création du théâtre amateur. Il faisait la connaissance des gens. Turid Lammers et lui s'étaient trouvé un violon d'Ingres commun qui occupait leur temps libre, qui devint pratiquement une passion. Et Turid Lammers, elle, de devenir une force motrice au sein de l'Association théâtrale de Kongsberg ; forcément, puisqu'elle était pour ainsi dire une professionnelle, elle qui de surcroît enseignait l'art dramatique. Elle adorait jouer la comédie au théâtre, elle savait comment attirer le public dans ses filets de comédienne, et Bjørn Hansen, retransché dans les coulisses, sentait que la population de Kongsberg était littéralement sous le charme de sa concubine, cette femme à cause de laquelle il se trouvait ici ; il éprouvait une grande fierté. Il l'observait quand elle sortait de scène, tremblant de tout son corps, avec sur le visage une expression rêveuse, introvertie. « Sensationnel », murmurait-il et elle de sursauter, avant de regagner la loge d'un pas pressé pour préparer sa prochaine entrée. Oui, décidément, le retour définitif de Turid Lammers dans sa ville natale de Kongsberg avait été un bienfait pour l'Association théâtrale de Kongsberg. Elle en devint la figure centrale. Elle savait tout faire, tant sur le devant de la scène que dans le fond de la scène.

Mais elle n'était pas une prima donna pour autant. Pour preuve, elle n'endossait jamais le rôle principal, elle le laissait aux autres. Elle choisissait de briller dans les seconds rôles, certes de premier plan, mais qui n'en demeuraient pas moins des seconds rôles. Les autres insistaient pour qu'elle tienne le rôle principal. Elle refusait. Ce ne serait pas juste, disait-elle. Dans le fond de la scène, là elle endossait le rôle principal. Ses idées pour les costumes remportaient toujours la mise, le choix des tissus correspondait en dernière instance à son choix. Si le metteur en scène pressenti ne plaisait pas à Turid Lammers, au bout du compte il n'était pas nommé metteur en scène. La villa lammersienne devint pour l'Association théâtrale de Kongsberg le centre naturel des préparatifs du spectacle. C'est ici que se fabriquaient les costumes, que se concrétisaient les idées, que se tenaient les festivités. C'est ici qu'allaient et venaient comme bon leur semblait, à toute heure du jour et de la nuit, les amis de l'Association théâtrale de Kongsberg. C'est ici que venait Jan Grotmol, un apollon et par ailleurs un employé des chemins de fer. C'est ici que venait Brian Smith, un ingénieur à la Fabrique d'armes légères de Kongsberg et par ailleurs un succès assuré grâce à sa basse profonde et à son norvégien approximatif. C'est ici que venait Mrs Smith, qui ne parlait qu'anglais mais détenait un diplôme reconnu de professeur de travail manuel (spécialité : la dentelle aux fuseaux). C'est ici que venaient le Dr Schiøtz, de l'Hôpital municipal de Kongsberg, et Sandsbråten, le vieux directeur des Postes. C'est ici que venaient les jolies femmes, éternellement reconnaissantes, auxquelles Turid Lammers laissait les rôles principaux. C'est ici que venait le dentiste Herman Busk, qui deviendrait le meilleur ami de Bjørn Hansen. C'est ici que venaient les anciennes vendeuses de magasin, les jeunes étudiants, les jardiniers, les soudeurs, et surtout la ribambelle de professeurs, de tous âges et des deux sexes, employés dans les différents établissements du secteur scolaire de Kongsberg, ainsi que des représentants divers et variés du système de santé. Sans oublier deux ouvriers.

L'environnement débordait d'enthousiasme, bien qu'il ait aussi une tendance marquée à l'orgueil. Ses membres se voyaient comme des personnes dynamiques et considéraient leur hobby comme une vocation, parce que tous les êtres humains renferment une force vivifiante souvent muselée, domptée, qui chez eux pouvait cependant s'épanouir en liberté dans le théâtre, dans la comédie, dans le jeu. L'homme joueur, ou l'*Homo*

ludens (eux préféraient parler d'*Homo ludenas*), incarnait leur idéal, dont Bjørn Hansen devint à son tour un représentant, puisque tel fut son sort dans cette vie. Il en était déjà partie prenante, certes en sa qualité de concubin de Turid Lammers, mais aussi parce qu'il partageait totalement leur fascination de se tenir avant le début du spectacle derrière le rideau et à travers un interstice ménagé dans ce dernier, et d'embrasser la salle du regard pour voir les spectateurs impatients affluer à leurs fauteuils dans cette salle de cinéma éclairée, juste avant le lever dudit rideau. Ils jouaient soit des farces, soit des opérettes. Chaque année la question litigieuse divisait l'Association théâtrale de Kongsberg de savoir s'ils devaient ou bien se contenter d'une farce, très immédiate, ou plutôt monter un vaudeville, au succès assuré, ou alors oser carrément une opérette, plus universelle ; et en règle générale c'était l'opérette, ou la comédie musicale, qui remportait la mise. *My Fair Lady. Oklahoma !. Été au Tyrol. Bør Børson*. On était en plein dans les années 1970. Bjørn Hansen fit ses débuts au théâtre dans *Oklahoma !* en tant que figurant. Il campait le rôle d'un cowboy qui chantait dans le chœur et qui dansait sur la scène en tenue de cowboy ; il avait appris pour l'occasion quelques pas de danse simplissimes et chantait avec la voix qu'il avait. Il s'en sortit bien. Il participa ensuite chaque année et put la main sur le cœur affirmer que peu de Norvégiens avaient chanté publiquement autant de refrains d'opérette que lui. Bien qu'il n'eût jamais mis les pieds sur une scène, il s'en sortait bien. Il en était presque médusé. Mais Turid Lammers lui répondit que cela ne la surprenait pas ; elle ajouta même que, si ce n'avait été parce qu'ils vivaient ensemble pour ainsi dire comme mari et femme, elle lui aurait proposé un rôle plus consistant l'année suivante.

Voilà ce qu'était devenue l'existence de Bjørn Hansen. Voilà ce que devenait la vie. À Kongsberg. Avec Turid Lammers. Cette femme avec qui il devait vivre au risque de redouter de tout regretter. Turid Lammers était le point central à l'intérieur d'un cercle. Sa beauté et son raffinement éblouissaient tout le monde. Pourquoi ne se mariaient-ils pas ? Parce que Bjørn Hansen supposait que Turid Lammers considérerait une telle question, sortant de sa bouche, comme étant en dessous de sa dignité. N'avait-il pas tout quitté à Oslo, n'était-il pas venu à Kongsberg, pour elle, pour vivre avec elle sans garanties ? Aux yeux des autres à l'intérieur du cercle, la présence de Bjørn Hansen dans la villa lammersienne était on ne

peut plus naturelle. Il était un homme qui avait eu la chance de pouvoir tout quitter, et ce, pour vivre avec Turid Lammers. Quand Bjørn Hansen voyait Turid Lammers s'épanouir à l'intérieur du cercle qui entourait l'Association théâtrale de Kongsberg, il pensait pareil. Mais il avait aussi aperçu autre chose chez elle, à savoir qu'elle se référait en permanence à ce qui était passé et révolu, qui n'existait plus. Turid Lammers n'allait nulle part, il n'y avait dans sa vie aucune direction, sinon celle d'être ce qu'elle était, et de scintiller. Tout cet enthousiasme, tous ces projets, toute cette énergie, qui trouvaient leur exutoire dans chaque heure de la journée, au Lycée municipal, dans la boutique de fleurs, à l'Association théâtrale de Kongsberg, dans la vie commune avec Bjørn Hansen, tout ça n'avait pour objectif que son propre instant.

Cela était-il un pari risqué ? Quoi qu'il en fût, Bjørn Hansen se réveilla une nuit et Turid Lammers n'était pas à côté de lui. Cela dut se produire environ un an après son arrivée à Kongsberg. Il s'était habitué à sa nouvelle vie. Et il vit qu'elle n'était pas là. Il regarda le réveil. Quatre heures. Elle était partie dans le courant de la soirée, à une répétition. Il ne trouva pas le sommeil, il se tournait et se retournait dans le lit. Il était cinq heures et demie quand elle revint. Où était-elle passée ? Où elle était passée ? Elle n'était pas un être humain libre de ses mouvements, peut-être ? Bjørn Hansen n'avait ni l'envie ni le courage d'engager la discussion sur la liberté de mouvements de l'être humain, pas sur ces bases-là ; il se rendormit. Lorsqu'il se leva deux heures plus tard, elle avait pris place à la table du petit déjeuner, comme d'ordinaire. Elle lui raconta qu'elle avait passé la nuit à discuter avec Jan Grotmol, chez lui, dans son studio. Bjørn Hansen opina. Jan Grotmol était le fameux cheminot d'une beauté sculpturale qui tenait le rôle de Sigismund dans *Été au Tyrol* qu'ils répétaient actuellement, il avait une scène avec Turid Lammers. « Bon, d'accord. » « Bon d'accord, bon d'accord ! C'est une raison pour être jaloux ? » « Je ne suis pas jaloux ! » « Tu n'es pas jaloux ? » Turid Lammers s'esclaffa. Un rire puissant, méprisant. Elle n'en démordit pas, jusqu'à ce que Bjørn Hansen avoue qu'il avait été jaloux et que, parmi toutes les pensées qu'il avait échafaudées, celle d'une liaison éventuelle entre Jan Grotmol et Turid Lammers l'avait tourmenté.

C'était vrai. Il avait été jaloux, effectivement. Il savait que Jan Grotmol participerait à la même répétition qu'elle et, lorsqu'il s'était réveillé à quatre heures du matin et qu'elle ne dormait pas à côté de lui, il avait pensé qu'elle dormait peut-être ailleurs, avec un certain apollon des chemins de fer, cet *Homo ludens*, qui avait soudain éveillé en elle son désir le plus profond. Il s'était senti abandonné, il avait eu tellement peur de la perdre. Turid Lammers fut satisfaite de cet aveu. Elle lui assura qu'être jaloux était en dessous de sa valeur, qu'il s'agissait en fait d'une offense envers elle. Il ne s'était rien passé entre eux, il aurait dû le savoir. Elle avait été plongée dans une discussion avec Jan Grotmol, les heures avaient filé, car il lui avait parlé de ses attentes dans la vie. Et elle, elle avait écouté. Elle avait écouté un jeune homme qui croyait toujours que la vie devait être vécue dans de tout autres lieux qu'ici, à Kongsberg, des lieux qu'il souhaitait connaître ; et elle s'était tellement éprise de la soudaine franchise de cet homme, qui à n'en pas douter était d'une grande beauté, qui fantasmait plus qu'il ne rêvait, qu'elle avait complètement oublié l'heure. Si elle avait su qu'il était si tard, que Bjørn Hansen s'était réveillé, qu'il était tourmenté par ces pensées, elle serait rentrée depuis longtemps. Pour une raison qu'il ignorait lui-même, Bjørn Hansen la croyait, il la croyait lorsqu'elle lui assurait qu'il ne s'était rien passé d'autre.

Car il arrivait à Turid Lammers de rentrer au petit matin pour des raisons équivalentes, après une répétition à laquelle elle, mais pas lui, avait participé ; de même qu'il lui arrivait d'interrompre de très mauvaise grâce une répétition, ou une fête comme il en existait tant à l'intérieur du cercle qui entourait l'Association théâtrale de Kongsberg, auxquelles ils avaient tous deux participé, pour le raccompagner à la villa lammersienne, parce qu'il en avait assez et voulait rentrer, mais pas elle, parce qu'elle scintillait devant un homme, un vrai *Homo ludens* digne de ce nom et sûr de lui, en costume de théâtre, et qui en cet instant, inspiré par la présence de Turid Lammers, jouait un répertoire où il se poussait lui-même jusque dans ses ultimes retranchements, à l'aide d'un texte de son cru composé pour l'occasion et qui tombait complètement à plat parce qu'elle devait se lever et suivre son concubin pour le raccompagner à la villa lammersienne, sous prétexte que le Trésor public ouvrait ses portes à neuf heures le lendemain matin et cesserait pour une raison incompréhensible de fonctionner si d'aventure le percepteur n'avait pas son compte d'heures suffisantes de

sommeil, un compte établi par ledit perceuteur, buté. Incompréhensible. Le Lycée municipal de Kongsberg ne tremblait pas sur ses fondations sous prétexte que la professeur Lammers se présentait à ses cours en sortant directement d'une fête donnée à l'Association théâtrale de Kongsberg, les notes aux examens qu'obtiendraient les élèves de la professeur Lammers en apporteraient la preuve irréfutable. Oui, même la boutique de fleurs des sœurs Lammers ouvrait à neuf heures précises, et les vendeuses seraient à leur poste, et les clients ne manqueraient pas de venir, quand bien même la cadette des sœurs Lammers s'était autorisée à danser toute la nuit jusqu'aux aurores, au lieu d'être interrompue puis rapatriée à la maison par un concubin jaloux. Dans de tels cas, Bjørn Hansen marchait à côté d'elle en filant droit. Mais il croyait à l'assurance qu'elle lui donnait et se disait que sa peur de la perdre était totalement infondée.

Alors pourquoi était-il soudain jaloux ? Pourquoi marchait-il à côté d'elle en filant droit ? Pourquoi lui arrivait-il de trembler d'une rage contenue, après que les invités de la joyeuse Association théâtrale de Kongsberg avaient quitté la villa lammersienne à l'issue d'une fête organisée chez eux, et de lui crier son message proprement dit : la sensation qu'il venait à l'instant de la perdre, à jamais ? La situation se répétait invariablement. Turid Lammers dans le rôle du point central éblouissant. Autour d'elle, le cercle en admiration. Parmi eux, son concubin, Bjørn Hansen. Qu'elle soit le point central naturel du cercle ne signifiait pas pour autant que Turid Lammers se trouvait au centre, bien au contraire, sa grâce se doublait d'une grande modestie, car non seulement elle laissait les autres endosser les rôles principaux, mais elle les laissait aussi incarner le point central géométrique du cercle. Elle se plaisait davantage en périphérie, à de petites tables où elle s'entourait d'abord de femmes et d'hommes, puis de deux ou éventuellement de trois hommes, et enfin d'un seul, un homme soudain lancé dans la déclamation de sa saynète apprise par cœur, qu'il interprétait pour la première fois, un professeur diplômé de l'École normale d'Eik qui dans ce texte brillant racontait combien il était conquis par Kongsberg, lui qui se tenait enfin devant le public que chaque acteur amateur rêve d'avoir pour accoucher de son monologue en éternelle attente d'enfantement : deux yeux d'étoile, une bouche dans l'expectative, une femme ayant des mouvements de la main si français, inaccessible et si proche tout en même temps – et il ne se rendait pas compte que son monologue secret, censé être

joué dans le cadre d'une représentation privée, rien que pour elle, autour d'une table discrète, s'était transformé en numéro de masse dans lequel, en tant que figurant unique, il les incarnait tous, à genoux devant l'objet de l'admiration générale qu'était Turid Lammers. Jetaient-ils vers Bjørn Hansen un regard en coulisse ? Non. Seuls ceux qui au fil des ans intégraient le cercle, les nouveaux, lui lançaient au début un regard coulissant. Mais par la suite, plus du tout. Car ils apprenaient tôt ou tard que Turid Lammers était fidèle à son Bjørn, ce qui n'atténuait pas l'admiration dont elle était l'objet, tandis qu'elle se laissait sans vergogne admirer mais aussi apprivoiser par un heureux élu subjugué devant elle, assis à sa table, même s'il savait qu'à la fin il se lèverait et rentrerait chez lui, seul. (Ou si l'inverse se produisait, il savait en tout cas qu'il dormirait seul, car Turid Lammers quittait toujours la maison ou l'appartement ou le studio de l'heureux élu sans se laisser embrasser passionnément, à l'extrême limite doucement et tendrement, oui, cela arrivait, et elle s'en ouvrait sans détour à Bjørn Hansen, même si toute une nuit pouvait s'écouler avant qu'elle n'y consente.) Tout cela, Bjørn Hansen le savait. Aussi restait-il de marbre. Mais, sitôt que l'Association théâtrale de Kongsberg avait débarrassé le plancher de la villa lammersienne, il explosait, il donnait libre cours à sa jalousie. Croyait-elle, Turid Lammers. En vérité, c'était venant de lui une totale pantalonnade. À laquelle il s'adonnait à cause d'elle, Turid Lammers.

Car il n'osait formuler jusqu'au bout la pensée selon laquelle Turid Lammers déploierait tous ses charmes féminins devant l'heureux élu de la soirée sans, en conséquence, que la jalousie mette son concubin hors de lui. Il ne supportait pas la pensée de lui faire tant de mal. Car que se passerait-il alors ? Eh bien, après avoir courtsié Turid Lammers trois heures durant, Jan Grotmol se lèverait et partirait, avec les autres membres de l'Association théâtrale de Kongsberg ; elle se retrouverait seule ; son concubin occupé à lire un roman dans la pièce d'à côté la rejoindrait et lui demanderait : « Tu veux que je te fasse un thé ? » Si c'était ça, autant ranger ses quelques effets personnels, plier bagage et s'en aller. Quitter la villa lammersienne. Partir de Kongsberg. Tout ce qui les avait liés serait alors perdu à jamais.

Donc il guettait la femme qu'il aimait. Vert de jalousie, il la guettait tandis qu'elle était plongée dans une conversation avec l'assesseur Stabenfeldt ou le féru de théâtre Per Brønnum, un vrai ouvrier, à qui elle faisait du rentre-dedans depuis un moment, avec qui elle faisait sa coquette

et passait de nombreuses heures de la nuit dans l'appartement inhabitable de ce dernier, situé au cœur du vieux Kongsberg. Au fond il s'en fichait. Il ne pensait pas que Turid Lammers le trompait, il ne pouvait se l'imaginer même dans ses fantasmes les plus fous, elle s'en serait ouverte à lui sans détour.

En tout état de cause il succombait aux crises de jalousie, il lui en montrait les signes classiques. Et il ne jouait pas la comédie : il sentait en lui poindre la jalousie et son dédale de corridors obscurs, il sentait l'insondable abandon et la colère noire, la répugnance et la répudiation ; tout était opaque, abyssal et tremblant. Il n'empêche, ce n'était qu'une pantalonnade. Renfoncé dans son fauteuil, il ne cessait avec froideur de s'observer, se voyant arpenter le plancher de long en large et, de désespoir, déverser les pires accusations sur elle qui, émue, les essuyait les unes après les autres. Voilà comment il la reconfortait. Voilà comment il la dorlotait.

Et donc il savait. Il savait très bien ce qu'il faisait. Il avait décidé de vivre chez Turid Lammers. À Kongsberg. En étant percepteur à Kongsberg. En faisant dans son temps libre du théâtre amateur avec elle. Son amour pour elle était si grand qu'il pouvait devenir fou de jalousie. N'avait-il pas tout quitté pour pouvoir cultiver la séduction dans toute son intensité ? Car, sans cette intensité, que restait-il ? Or il savait donc. Il savait ce qu'il faisait. Il avait pleinement conscience que, après avoir passé sept ans avec elle, sa plus importante contribution à la conservation de leur relation reposait dans une succession de crises de jalousie, une jalousie feinte. Il avait vu clair dans le jeu de Turid Lammers. Il ne se faisait plus aucune illusion sur elle.

La vie. Il avait passé sept ans avec Turid Lammers, il aurait bientôt quarante ans, il serait un homme entre deux âges. Mais la vie, qu'en avait-il eu ? Il était percepteur à Kongsberg, c'était déjà quelque chose. Il s'était peu à peu convaincu de ses talents d'acteur amateur, six soirs par semaine chaque automne il montait sur les planches, comme on dit, sur la scène du Kongsberg Kino, et en éprouvait de la joie. Oui, il éprouvait de la joie à monter sur les planches. Une joie étrange et intérieure. Après avoir passé sept ans de sa vie en tant que concubin de Turid Lammers dans la villa lammersienne, il savait tout de la joie de jouer en compagnie de deux professeurs et du Dr Schiøtz de l'Hôpital municipal de Kongsberg, tout de la joie d'entonner le même couplet à exactement la même seconde avec exactement le même ton, tandis qu'ils appuyaient tous les quatre le talon

gauche avec exactement la même pression à exactement la même seconde sur la scène du Kongsberg Kino, dans son atmosphère surchauffée, dans la lumière forte des projecteurs, sous les feux de la rampe, comme on dit, devant un public compact pour sa part plongé dans le noir, en face, en bas. Le corps parcouru de frissons, la volupté de la minutie. Devant le noir, en face, en bas, devant les mille bouches et les deux mille yeux cachés dans le noir et qui les regardaient, qui regardaient également les quatre figurants s'épanouir tout autant sur les planches. Oui, il aimait vraiment ça, se donner en spectacle de cette manière, en plus d'être partie prenante à l'exécution d'un spectacle d'une soirée entière, de faire partie intégrante d'une fraternité et d'une sororité – mais était-ce vraiment ça, la vie ? Voilà les questions que se posait Bjørn Hansen tout en cherchant chaque jour davantage refuge dans ses livres où il pouvait respirer, et gamberger. Qui était Turid Lammers ? Elle voyait que Bjørn Hansen se posait des questions, qu'il lisait jusque tard dans la nuit, elle voulait partager ses lectures, mais elle remarquait qu'il n'en avait pas très envie. Elle avait beau s'approcher elle aussi de la quarantaine, elle était toujours en mesure de mener un homme par le bout du nez, comme on dit.

Il la regardait. Sans cesser de la guetter et d'alimenter sa jalousie, il la considérait. Elle, ce point central naturel de l'Association théâtrale de Kongsberg, elle-même un regroupement d'enthousiastes qui remplissaient leur vie en montant et en montrant péniblement les opérettes les plus populaires de notre époque dans le cadre de six représentations annuelles. En public. Sur scène. Sous les feux de la rampe. Bjørn Hansen avait passé sept ans de sa vie à être l'un de ces enthousiastes. Percepteur le jour, enthousiaste le soir. Cela suffisait-il ? Ne pouvait-il y avoir autre chose ? Bjørn Hansen s'approchait de la quarantaine et réclamait à cor et à cri autre chose. Il avait émis la suggestion de passer à un niveau supérieur, de s'élever. Tout cet enthousiasme, toute cette joie à faire preuve de minutie et à s'épanouir sur les planches, ne pouvaient-ils pas les mettre à profit dans l'interprétation d'autre chose que des opérettes qui, bien qu'elles déclenchent l'alacrité dans l'esprit des acteurs comme, surtout, des spectateurs, avaient quand même le don de décourager, oui, de carrément lasser certains, avec leur infinie vacuité intellectuelle, à bien y réfléchir, lorsque les lumières se rallumaient dans la salle, que les spectateurs étaient rentrés chez eux, que les acteurs avaient regagné la loge pour ôter leur

maquillage ? Et s'ils s'élevaient à ce niveau où la vie souffle ses rafales froides ? Et s'ils s'essayaient à Ibsen ?

Depuis deux ans, il suggérait qu'ils s'essaient à Ibsen. Cela suscita peu d'écho. Notamment sa tentative d'éveiller leur enthousiasme, en insistant sur cette sensation de vide face à la vacuité intellectuelle inhérente aux opérettes, qui surgissait une fois la représentation terminée, passa mal. C'était une attaque contre tout ce qu'ils défendaient et, qui plus est, une bêtise de sa part d'insister comme ça, même s'ils avaient senti ce découragement, du moins certains d'entre eux. Il obtint toutefois le soutien de deux membres de l'Association théâtrale de Kongsberg, et non des moindres. Parmi eux se trouvait le dentiste chantant, Herman Busk.

Herman Busk possédait un baryton d'une extraordinaire beauté que d'aucuns estimaient prédisposé à retentir sur des scènes plus illustres que celle du cinéma Kongsberg Kino six fois dans l'année. Non content d'appartenir aux forces motrices de l'Association théâtrale de Kongsberg, il interprétait, sinon le rôle principal, en tout cas le second rôle masculin. Mais c'était lors des répétitions qu'il impressionnait le plus, et ce, volontiers quand elles étaient terminées. Que de fois, alors qu'ils avaient tout rangé et s'apprêtaient à partir, Herman Busk avait-il entonné la mélodie qu'ils l'avaient entendu chanter toute la soirée. C'était d'une justesse totale. Les répétitions méticuleuses produisaient d'un coup leurs résultats ; tout le monde écoutait, estomaqué, et chacun pensait : ça va faire un effet bœuf sur scène. Et si l'effet était au rendez-vous, il n'était pas aussi phénoménal qu'ils l'auraient cru, leurs attentes étaient sans doute trop grandes. Car Herman Busk, une fois sur scène, ne flirtait jamais avec les hauteurs vraiment grandes qu'il était censé atteindre : il était bon, certes, assez bon pour défendre son sobriquet de « dentiste chantant », qui plus est avec bravoure, mais pas assez bon pour satisfaire les espoirs fondés sur lui dans les salles étriquées de répétition, la main sur la porte, prêt à sortir dans le soir obscur et les rues désertes. Quoi qu'il en soit, Herman Busk manifestait à son tour un vif intérêt à voir l'Association théâtrale de Kongsberg mettre en scène Ibsen. Dès lors, la suggestion de Bjørn Hansen ne pouvait plus être balayée d'un revers de main. Grâce à ce point de vue surprenant, Herman Busk et Bjørn Hansen apprirent d'ailleurs à mieux se connaître : ils pouvaient rester des heures ensemble à discuter et, chemin faisant, ils

devinrent des amis intimes ; oui, Bjørn Hansen se mit à considérer Herman Busk comme son meilleur ami.

La seconde personne à lui accorder son soutien n'était autre que Turid Lammers. Et cela ne manquait pas d'étonner Bjørn Hansen car elle ne se sentait pas d'affinités particulières avec Ibsen. Elle parlait de lui en termes courtois et le considérait comme un classique, cela va de soi, mais elle ne faisait guère de cas de ses pièces. Il était d'autant mieux placé pour le savoir qu'ils avaient assisté au Nationaltheatret, dans la capitale, à plusieurs mises en scène d'Ibsen où elle s'était ennuyée à cent sous de l'heure. Donc, qu'elle plaide au sein de sa très chère Association théâtrale de Kongsberg pour que le cercle accepte de monter *Le Canard sauvage*, pas un instant Bjørn Hansen ne l'aurait cru. En réalité, quand elle siégeait dans le public, elle ne faisait guère de cas non plus des opérettes, somme toute trop banales pour elle. Certes, elle jubilait à l'idée d'un voyage à Oslo dès que Det norske teatret programmait sa comédie musicale annuelle, mais elle y assistait uniquement pour subtiliser çà et là quelques astuces de mise en scène. En définitive, le genre de l'opérette lui était le plus proche. Bjørn Hansen, à l'origine, c'est-à-dire lorsqu'il était son amant marié à Oslo, avait cru que le théâtre d'avant-garde était selon elle le théâtre par excellence ; or, quand elle était revenue vivre dans sa ville natale et retournée à son Association théâtrale de Kongsberg, elle n'avait plus jamais reparlé du théâtre d'avant-garde, elle n'en avait plus que pour les opérettes. Même si, dans un sens, le théâtre d'avant-garde et les opérettes avaient pour elle ceci en commun que le contenu ne signifiait rien, mais que la mascarade signifiait tout. C'étaient les masques dans le théâtre d'avant-garde qui la transportaient, rien d'autre.

Ils n'eurent pas d'enfant ensemble. Turid Lammers ne fut pas mère, il lui arrivait même de minauder en rappelant qu'elle n'avait pas d'enfant, en qualifiant de tragédie de sa vie cette absence d'enfant. Alors qu'en réalité elle n'avait pas le moindre désir d'enfant, elle n'y était pas encline, pas maintenant. Si elle avait eu un enfant, elle aurait dû l'avoir avec son premier mari, en France, dans les années 1960 ; d'une certaine manière Bjørn Hansen pouvait s'imaginer qu'elle avait quitté la France à la sauvette avec son petit enfant dans les bras, à la gare du Nord, en attendant que le train de nuit qui l'emmènerait directement à Copenhague (puis, après un changement, à Oslo) soit mis en place. Turid Lammers était sans enfant,

elle voulait être sans enfant, au plus profond d'elle-même elle voulait être la dernière.

Les opérettes constituaient le prétexte parfait pour réaliser ce qui était selon elle le théâtre par excellence : les costumes, les masques, les perruques, les changements rapides, le tempo, le tempo, le tempo. Or elle soutenait à présent, et ce, très activement, la suggestion de son concubin de voir l'Association théâtrale de Kongsberg mettre en scène *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen. Était-ce pour montrer sa loyauté ? À lui, Bjørn Hansen ? Aux autres ? Désirait-elle apparaître comme la concubine loyale de Bjørn Hansen, prête à se battre afin qu'il réalise ce projet pour lequel il brûlait tant, et pour lequel elle aussi brûlait à présent, puisque c'était son idée, à lui ? Et tant pis si tout le monde comprenait qu'en réalité elle s'en foutait éperdument, qu'elle y consentait pour la simple et unique raison que son concubin brûlait de voir l'Association théâtrale de Kongsberg mettre en scène autre chose, qui leur permettrait à tous de s'élever à un niveau supérieur : *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen.

Le soutien de Turid Lammers était donc beau, c'était une marque de faveur venant du point central du cercle envers son homme pour le moins anonyme, au moment où pour une fois il en avait besoin. Et si le respect à l'égard de Turid Lammers allait croissant, l'argument en tant que tel de mettre en scène *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen était totalement contre-productif. Il y avait des limites à tout. Sous prétexte que son concubin s'était mis en tête qu'ils devaient s'élever à un niveau supérieur, ils allaient devoir jouer une pièce pour laquelle ils n'avaient aucune qualification. Voilà ce qui se grommelait dans les coins. Mais puisque des forces motrices telles que Herman Busk y étaient disposées, ainsi que d'autres membres qui à leur tour se reconnaissaient dans la sensation de vide que la représentation réussie d'une opérette pouvait faire surgir dans l'esprit après le baisser de rideau et qui à leur tour ne rechignaient pas, pour une fois, à essayer de tendre vers l'impossible, il fut officiellement décidé que la prochaine représentation de l'Association théâtrale de Kongsberg verrait la mise en scène du *Canard sauvage* de Henrik Ibsen.

Et, lorsque Turid Lammers proposa le nom de Bjørn Hansen pour jouer Hjalmar Ekdal, nul n'exprima sa protestation. Hormis Bjørn Hansen lui-même. Il n'avait pas pensé se réserver le rôle principal, ce n'était pas pour cette raison qu'il avait émis la suggestion de mettre en scène *Le Canard*

sauvage, ce n'était pas dans ses pensées. Mais ses protestations à lui, un peu pâles en définitive, furent toutes balayées : et comment, que Bjørn Hansen devait jouer Hjalmar Ekdal. Un nombre non négligeable de personnes au sein de l'Association théâtrale de Kongsberg y étaient elles aussi disposées, désireuses que son nom soit justement figé à jamais au fiasco à venir, qu'il le sente dans son corps, sur scène, pendant tout le temps où se déploierait ce fiasco. Ce que lui-même comprenait, raison de plus pour qu'il s'attelle à la tâche. Le grand rôle de Gregers Werle devait en principe échoir à Herman Busk, or le dentiste chantant refusa de l'endosser. Un rôle trop grand pour lui, estimait-il. Le vieil Ekdal, en revanche, il acceptait de le jouer, pour peu qu'ils ne trouvent quelqu'un de plus qualifié. Aussi fut-il décidé que Brian Smith endosserait le rôle de Gregers Werle. Avec son norvégien approximatif, l'ingénieur anglais officiant à la Fabrique d'armes légères de Kongsberg insufflerait une dimension nouvelle au fils intransigeant du négociant tout droit sorti de l'univers mental ibsénien. Le Dr Schiøtz était censé jouer le Dr Relling. Là encore, une proposition de Turid Lammers, et par ailleurs une tentative évidente d'aguicher le public : un médecin de l'Hôpital municipal de Kongsberg jouant un médecin dans une pièce de théâtre, qui plus est de Henrik Ibsen. Le Dr Schiøtz campant le Dr Relling, un médecin imbibé mais fort clairvoyant. Seulement voilà, lui non plus ne voulait pas. Turid Lammers eut beau user de son charme pour le convaincre, le Dr Schiøtz ne voulait pas. Qui était le Dr Schiøtz ? Nul ne le savait. Il appartenait aux plus sérieux et aux plus inaccessibles de ce regroupement d'*Homo ludens* qui constituaient l'Association théâtrale de Kongsberg. Un homme en blouse blanche, mince et grand, avec des doigts sensibles. Un pianiste ? Pas autant qu'ils sachent. Mais un fondiste. Ça, ils le savaient. Tôt le matin, pendant le semestre d'hiver, on pouvait l'apercevoir sur les collines entourant la ville, à toute vitesse sur les hauts plateaux, juché sur ses skis de fond. Au théâtre, il endossait toujours le rôle d'un figurant : il échangeait ses gardes à l'Hôpital municipal de Kongsberg pour jouer dans le fond de la scène du Kongsberg Kino, pour être un Mr Nobody dans toutes ces opérettes. Mais le Dr Relling, il ne voulait pas l'être. Celle qui fut choisie pour endosser le rôle de Hedvig, en revanche, ne dit pas non. Il s'agissait d'une élève infirmière de vingt et un ans, qui se distinguait du lot notamment à cause de son visage adorable et juvénile.

Turid Lammers fit elle aussi partie de la distribution. Elle jouerait l'épouse de Hjalmar Ekdal et la mère de Hedvig : Gina Ekdal.

Le metteur en scène venait de la capitale. Il était usuel de solliciter des metteurs en scène extérieurs qui, de cette manière, arpentaient le pays afin de diriger pour le compte de théâtres amateurs des opérettes et des farces. Mais trouver un tel metteur en scène itinérant, spécialiste d'Ibsen, fut une autre paire de manches. Ils finirent tout de même par en dénicher un, au chômage donc disponible, résidant à Oslo. Il vint, assista aux répétitions, biberonna sec, et ne put guère avoir conservé de souvenirs de sa contribution à Kongsberg. À l'inverse de Hjalmar Ekdal, alias Bjørn Hansen.

En un mot comme en cent : ce fut un fiasco total. Ce fut un spectacle minable, à tel point que les six représentations initialement prévues furent réduites à quatre, laquelle quatrième et dernière ne compta que dix-huit spectateurs payants dans la salle. Certes ils avaient écopé d'un metteur en scène alcoolique et déconsidéré, mais Bjørn Hansen savait qu'ils ne pouvaient lui faire porter l'entière responsabilité du fiasco, il n'était en fait qu'une illustration involontaire de la situation telle qu'elle était en réalité et telle qu'elle avait été tout du long. Ils avaient raté, voilà. Bjørn Hansen, non sans souligner certaines phrases, avait pourtant méticuleusement étudié le texte d'Ibsen et estimé l'avoir compris tellement à fond qu'il sentait en lui la douleur de vivre qu'éprouvait Hjalmar Ekdal. Ses efforts étaient vains. Il savait comment faire pour la restituer, mais quand il le faisait ça ne correspondait pas à ce qu'il avait eu en tête, ça devenait tout autre chose. Ça devenait pataud. Oh, cette naïveté chez Hjalmar Ekdal, que Bjørn Hansen sentait en lui et considérait s'être appropriée, il la défendrait et l'interpréterait comme elle n'avait jamais été interprétée à ce jour parce qu'elle se fondait sur une si grande douleur que voir la vérité en face était désormais insupportable à Hjalmar Ekdal ; sa petitesse se fondait sur sa position dans une grande tragédie qui l'avait touché de plein fouet, injustement. Or rien de cela ne sortit de Bjørn Hansen. Rien de cela ne se trouvait dans son corps, sur scène. Ça ne marchait pas. Ça ne devenait que du bavardage. Il n'était qu'un corps sinistre et fastidieux sur une scène. Il avait beau se démenier et gesticuler, ses efforts étaient vains. Lui comme les autres. Comme Gregers Werle, comme le vieil Ekdal, comme Hedvig, la petite Hedvig que Hjalmar Ekdal aimait tant que sa vue lui était

insupportable. Bjørn Hansen se donnait en spectacle et, ce faisant, de son propre avis, offrait un spectacle bien bête de lui-même. Les gens dans le public ne riaient pas de lui, non, loin de là, ils s'efforçaient même de l'encourager en manifestant leur intérêt, en ne bâillant pas, oui, en applaudissant mollement. Mais ça n'avait pas suffi.

Ils n'en étaient pas capables. Ils n'avaient aucune qualification pour y arriver et cela crevait les yeux. Bjørn Hansen n'avait pas suffisamment de charisme pour interpréter les gesticulations douloureuses de Hjalmar Ekdal. Il n'avait pas suffisamment de technique théâtrale et donc aucun charisme non plus. Sentir en soi ne suffit pas. Ils en eurent la démonstration à ce moment-là, au cinéma Kongsberg Kino, à quatre reprises en cette fin d'automne 1983 (c'était bien cette année-là ?).

Et il l'avait su tout du long. Il savait que c'était une impossibilité, nul ne pouvait prétendre le contraire. Il en savait assez sur le métier d'acteur, que c'était une profession, qu'il s'agissait d'art, etc., pour ne pas ignorer qu'il n'avait pas la moindre possibilité d'incarner Hjalmar Ekdal. Mais son désir de s'y atteler était si immense et si furieux qu'il ne parvenait pas à prendre en compte ce fait pourtant évident.

Cela valait aussi pour les autres. Dans leur jeu tant individuel que collectif, ils n'avaient pas la moindre possibilité de porter la pièce éminente du dramaturge international. Si Hjalmar Ekdal était fastidieux sur scène, l'ingénieur anglais Brian Smith n'était guère mieux dans le rôle de Gregers Werle, et son norvégien approximatif ne rehaussait en rien le jeu collectif entre Hjalmar Ekdal et lui, ce fut même plutôt l'inverse ; quant à la petite Hedvig, certes adorable mais hélas nullement en état de donner vie à la silhouette frêle qui se rend au grenier pour se donner la mort, elle était si théâtrale que Hjalmar Ekdal était stupéfié par l'effroi durant les secondes sensibles où ils avaient la grande scène vide pour eux seuls.

Ils furent par la suite aussi malheureux l'un que l'autre. Les autres acteurs prirent cet échec avec placidité, seuls Bjørn Hansen et la petite Hedvig souffraient. Bjørn Hansen pour des raisons évidentes, en dépit du fait qu'il sache que sa volonté de les élever à un niveau supérieur, dont il avait parlé pendant deux ans, était dans sa réalisation une impossibilité. Il en allait tout autrement de la petite Hedvig qui avait cru à cette réalisation. À vingt et un ans, elle fréquentait l'École d'infirmières de Drammen où elle était en deuxième année ; elle avait pris le train tous les après-midi à

Drammen pour assister aux répétitions à Kongsberg et, le soir, avait attendu à la gare le dernier train pour regagner son petit studio. Ce qu'ils ignoraient, tous autant qu'ils étaient, mais apprirent le lendemain de la première, c'est qu'elle s'était mise en disponibilité de l'École d'infirmières pour une durée de six mois et avait épuisé sa bourse de 15 000 couronnes afin de mieux se fondre dans l'âme de la petite Hedvig. Avec le résultat catastrophique que l'on connaissait désormais. Bien qu'elle se fût passionnée pour l'esprit juvénile d'une adolescente inventée et âgée de quatorze ans, sans doute parce qu'elle y retrouvait certaines choses enfouies en elle, qu'elle n'avait pu confier à quiconque, ni à sa meilleure amie ni aux autres, des choses situées si loin du langage courant, qu'elle découvrait à présent et qui la touchaient, d'une façon très fondamentale, qu'elle trouvait aussi dans sa relation a priori dépourvue de conflits avec ses parents, néanmoins, elle était donc parvenue à tout saccager à cause d'un épouvantable jeu théâtral individuel, or elle ne comprenait pas où était le mal sinon qu'il y était, et elle pleurait sur l'épaule accablée de Hjalmar Ekdal à la fin de chacune des quatre représentations. Elle avait continué d'habiter son studio à Drammen, tant pendant les répétitions que lors des représentations, car elle n'avait pas osé avouer à ses parents, qui habitaient à Kongsberg une maison où elle aurait pu disposer de sa chambre de petite fille, qu'elle avait en réalité tout misé sur l'inspiration suscitée par son rôle de Hedvig dans *Le Canard sauvage* de Henrik Ibsen et, en conséquence, était retournée à Drammen et à ses prétendues études d'infirmière après chaque représentation, même après la première, juste avant la fête de la première.

Pendant que la petite Hedvig pleurait sur l'épaule de Bjørn Hansen dans la loge, après le baisser de rideau le soir de la première, une Gina Ekdal rayonnante y fit son entrée. Gina Ekdal, alias Turid Lammers, avait toutes les raisons de rayonner car c'était elle qui, pourrait-on dire, avait sauvé les miettes de cette représentation. Elle regarda un Bjørn Hansen affligé et une Hedvig éplorée, puis elle dit : « Ça s'est bien passé en fait, il y a eu des rappels et tout » – un encouragement un peu forcé qui n'aida en rien les deux autres. Pour ce qui la concernait, la représentation avait été un succès : Turid Lammers avait époustouflé le public, ça l'euphorisait. Et elle voyait d'autant moins la jeune femme adorable de vingt et un ans dont la tête reposait sur l'épaule de son concubin que les autres acteurs suivis des techniciens en coulisses s'agglutinaient en cet instant autour d'elle, la

complimentaient pour son jeu individuel qui avait quand même sauvé la soirée, sans pour cela qu'ils comprennent que, si dans le fond la soirée avait été sauvée et si elle, Turid Lammers, devenait ainsi une comédienne couronnée de succès, c'était parce qu'elle, Turid Lammers, avait purement et simplement trahi la représentation en optant pour un jeu individuel au lieu d'un jeu collectif, au détriment du reste de la troupe. Turid Lammers avait pleinement conscience qu'elle incarnerait dans une pièce d'Ibsen un personnage féminin sans doute détenteur d'un secret obscur qui, chez les autres personnages, allait tout pulvériser. Loyale, elle avait tenté de restituer la solennité inhérente à l'existence et au secret de Gina Ekdal, sans qu'il ressorte de cette solennité autre chose que de la superficialité, et à cet égard Turid Lammers se trouvait sur un pied d'égalité avec le reste de la troupe. Mais, remarquant l'absence de réaction dans la salle, elle avait changé son fusil d'épaule et ajouté à son personnage un charme qui avait eu le don de réveiller le public, d'arracher des gloussements de satisfaction aux spectateurs. Turid jouait Gina avec des gestes exagérés, avec des astuces faciles, oui, elle était une comédienne qui cabotinait, qui embobinait le public local, lequel se laissait servilement vaincre et convaincre, ne fût-ce que le temps d'un instant.

Bjørn Hansen, planté là avec son fastidieux Hjalmar Ekdal, était témoin de tout cela. Sur scène. À côté de Gina Ekdal. Il n'y avait qu'eux deux. Dans l'avant-dernière scène. Et même à ce moment-là, alors que le fiasco sautait aux yeux, il brûlait d'interpréter ce personnage ridicule qu'est Hjalmar Ekdal, car il savait ce dernier porter en lui une grande tragédie qui devait se manifester. Hjalmar Ekdal était un archétype qui révélait les vraies questions étourdissantes, il était une destinée qui devait être jouée de sorte qu'il puisse véritablement se mesurer à Gregers Werle et à sa réplique finale selon laquelle si, après la mort de Hedvig, dans la dernière scène, Hjalmar Ekdal ne réussissait pas à formuler autre chose que de jolis numéros de déclamations, alors la vie ne valait pas le coup d'être vécue, rien que ça, et qui donc tombaient complètement à plat maintenant que Bjørn Hansen devait les manifester. Et en plus Turid Lammers rayonnait à côté de lui dans le rôle de Gina Ekdal. Il plongeait au fond de son interprétation, mais elle refusait de plonger au fond avec lui. Au lieu de quoi elle cabotinait et, le temps d'un instant, le public oubliait cette représentation privée de talent et se laissait servilement séduire par Turid Lammers. Elle volait la vedette.

Bjørn Hansen poursuivait son interprétation avec opiniâtreté, cheminant ainsi vers l'inéluctable agonie de son projet, cependant que Turid Lammers poursuivait son jeu en usant et abusant de son charme. Elle se tenait là, dans la lumière charitable des projecteurs, une épaisse couche de maquillage sur le visage, et savoir qu'elle époustouflait le public l'euphorisait, oui, elle en tremblait de tous ses membres, même Bjørn Hansen qui se tenait juste à côté d'elle le voyait distinctement. Turid Lammers trahissait tout. Elle trahissait l'idée qui avait concouru à la réalisation de la représentation et elle le trahissait, lui, Bjørn Hansen, pour sauver ce qui pouvait encore l'être. Le charme de Turid Lammers étouffait la gravité ratée de Bjørn Hansen. C'était une transgression à leur accord préalable, et Bjørn Hansen aurait dû éprouver une pointe de stupéfaction en voyant qu'elle le poignardait dans le dos de cette manière. Il aurait dû la prendre à partie. Il aurait dû demander, au plus profond de lui, en s'en prenant à elle, pendant que tout cela se déployait : Pourquoi, pourquoi tu fais ça contre moi ? Or il ne se posa aucune question. Il ne se demanda pas pourquoi elle faisait ça contre lui. Il n'éprouvait qu'un grand soulagement. Non parce qu'elle tentait de sauver les miettes de la représentation, mais bien parce qu'elle refusait de plonger au fond avec lui.

En vérité, constater qu'elle soutenait avec autant d'engouement son projet de les élever à un niveau supérieur l'avait dès le départ inquiété. Elle lui montrait certes sa loyauté, mais cette loyauté cachait quelque chose de suffocant pour lui. À travers cette loyauté, Turid Lammers liait un peu plus Bjørn Hansen à elle, et ce, à un moment où il était en passe de se détacher d'elle. Car Turid Lammers s'était étiolée. Elle venait d'avoir quarante-quatre ans et il ne faisait plus de doute que les outrages du temps avaient procédé à leurs menus ravages, tant dans son corps que dans son visage. Celui-ci était ainsi devenu anguleux, buriné, dur. Comme Bjørn Hansen en déplorait la douceur, comme elle lui manquait. Seulement, cette douceur avait disparu à jamais. Et, dans son sillage, tant et tant des conditions sur lesquelles Bjørn Hansen avait bâti le cheminement de son existence. Voilà où il se trouvait. Ici, à Kongsberg. À côté de Turid Lammers. Il avait tout quitté parce qu'il redoutait de regretter pour le restant de ses jours s'il ne suivait pas la séduction qui ressortait du corps et du visage de Turid Lammers. Or ce corps et ce visage ne montraient dorénavant rien d'autre

que les réminiscences de ce qui était perdu à jamais, et tout cela avait une part d'insupportable. Bjørn Hansen l'avait deviné depuis longtemps.

Turid Lammers demeurait le point central naturel de son environnement et de celui de Bjørn Hansen. Le cercle qui entourait l'Association théâtrale de Kongsberg étant relativement fermé, son noyau se composait grosso modo des mêmes personnes que lorsque Bjørn Hansen avait emménagé ici douze ans plus tôt, à l'exception de quelques remplacements. Certains étaient sortis du cercle, d'autres l'avaient intégré. À l'instar des anciens, les nouveaux membres apprenaient à traiter Turid Lammers comme le point central naturel. Néanmoins, elle l'était d'une manière différente qu'autrefois, tant pour ceux du noyau ancien, qu'ils en aient conscience ou pas, que pour les nouveaux membres. Ils s'agglutinaient toujours autour de sa table, laquelle était toujours placée légèrement en marge du centre ; mais, alors qu'autrefois un homme finissait systématiquement assis seul avec elle, dans un tête-à-tête (pour lui) étourdissant quand bien même il savait (ainsi que tous les autres) que ça ne signifiait rien d'autre que cela, être assis en face d'elle, qu'il ne pouvait espérer rien d'autre et qu'il ne se passerait rien d'autre, tant pis, ça lui suffisait, oui, ça lui suffisait amplement, aujourd'hui, quand Bjørn Hansen se présentait à la table de Turid Lammers pour lui proposer de rentrer à la maison, il était fréquent que deux ou trois hommes lancés dans une causerie décontractée et guillerette aient pris place à sa table, ou que d'autres constellations se soient parfois formées en la présence d'un homme et de deux femmes (assises aux côtés de Turid Lammers) ou de deux hommes et de deux femmes, etc. Et, alors qu'autrefois ces hommes étaient surtout occupés à la *regarder*, aujourd'hui, ils se cantonnaient à parler d'elle, certes avec une grande admiration. Oui, ils lui parlaient aussi, directement, avec une franche admiration pour ce qu'elle représentait et ce qu'elle était, pour le rôle prépondérant qu'elle jouait et avait toujours joué au sein de l'Association théâtrale de Kongsberg. Ils la couvraient de compliments, tant les femmes que les hommes, tant les anciens que les nouveaux membres. Ils s'adressaient aussi à Bjørn Hansen étant donné qu'il était le compagnon de vie de Turid Lammers. Ils confiaient à Bjørn Hansen combien Turid Lammers était une femme ravissante. Quel enthousiasme ! Quel dynamisme ! Au début, Bjørn Hansen était un peu en proie à la perplexité tout en plantant son regard dans les yeux honnêtes d'un ingénieur trentenaire qui venait à l'instant de lui confier que Turid Lammers était une

femme ravissante. Et si intelligente ! Certains la disaient même courageuse. Et si spirituelle ! Et si jeune, jeune d'esprit s'entend.

Tout cela, Bjørn Hansen était contraint de l'entendre, non sans être frappé par une épouvantable sensation de solitude. Peut-être ces hommes ne le remarquaient-ils pas eux-mêmes, mais Bjørn Hansen comprenait qu'ils se conformaient à ce fait indéniable : les années avaient laissé leurs traces dans le visage de sa compagne de vie, ils ne pouvaient en conséquence parler d'elle qu'en des termes qui à leur tour confirmaient le fait que son enchantement d'autrefois était un chapitre clos dans l'histoire de Turid Lammers comme dans celle du cercle, aussi n'y avait-il pas lieu d'en faire toute un roman. Bjørn Hansen se sentait abandonné par eux. Ils étaient des êtres ludiques, ils portaient M^{me} Lammers au pinacle, ils la félicitaient pour sa coiffure, pour ses robes festives, pour son rôle prépondérant au sein de l'environnement, pour sa solidarité et son enthousiasme, mais au fond ils s'en fichaient, ils le prenaient à la légère, ludiquement à la légère, puisqu'ils s'en étaient rendu compte : Turid Lammers s'était étiolée. Qu'importe, ça leur était fichtrement égal, les années passent, comme chacun sait, et avec un haussement d'épaules ils laissaient à Bjørn Hansen le soin de vivre au quotidien avec elle, aujourd'hui comme autrefois.

Quoi qu'il en soit, Turid Lammers avait la même façon de s'afficher qu'autrefois. Elle était la même qu'autrefois. Elle avait ces mêmes mouvements de la main très français et d'une grâce étudiée, elle était toujours en mesure, par le seul pouvoir de ses yeux, d'envoûter un homme afin d'être avec lui dans le moment présent, dans l'ici et le maintenant, rien qu'elle et lui. Elle n'était pas dénuée de charme, loin s'en fallait, et n'avait pas oublié les règles élémentaires qui permettent de capter l'attention d'un homme. Sauf que l'homme en question ne manifestait plus d'intérêt particulier pour cette attention. S'il appartenait au noyau ancien, il jouait visiblement le jeu, un jeu cependant si théâtral qu'il en devenait comique et presque pathétique. Quant aux hommes appartenant aux nouveaux membres, ils étaient gênés. Pour autant qu'ils aient appris à la respecter en tant qu'excellente pédagogue d'art dramatique, ils ne savaient quel comportement adopter face à sa personnalité tout en naturel et en attirance, qui leur faisait l'effet d'une invite et dont nul ne parvenait à se détacher autrefois. Autrefois, tous avaient conscience que Turid Lammers, pour peu qu'elle flirte, ne cédait pas parce qu'elle était fidèle (à son Bjørn) ; et

pourtant elle avait tellement d'attrance qu'ils se présentaient à elle comme s'ils étaient face à l'idylle et de plain-pied dans un conte de fées, le conte de leur vie. Mais aujourd'hui, les soupçons des nouveaux membres étaient éveillés dès qu'elle flirtait. Ils croyaient qu'elle tentait sa chance auprès d'eux, aussi tentaient-ils de leur côté de s'enfuir. Bjørn Hansen l'avait observé systématiquement. À la maison également, dans la villa lammersienne. Autrefois comme aujourd'hui, les hommes de Turid Lammers fréquentaient la villa lammersienne pour entonner leur petit numéro de chant. Autrefois comme aujourd'hui, quand il rentrait à la maison l'après-midi après avoir quitté son bureau au Trésor public, il lui arrivait souvent d'entendre des mélodies d'opérette mielleuses à travers la porte qui ouvrait sur le salon où se trouvait le piano, et ensuite d'y entrer pour découvrir Turid Lammers en compagnie d'un membre masculin de cette Association théâtrale de Kongsberg dont il était lui-même membre. Autrefois comme aujourd'hui, il lui arrivait souvent de voir Turid Lammers faire sa coquette avec ses tentatives répétées de contact visuel direct et de proximité intime, notamment en caressant tendrement la manche de veston du membre masculin en question, tout cela afin d'atteindre cette fameuse proximité, une vieille ficelle qu'elle utilisait, à moins qu'il ne s'agisse d'une habitude ; mais, avec les années entretents écoulées, l'ingénieur trentenaire rayonnait de joie en saluant Bjørn Hansen, à croire qu'il avait devant lui son sauveur, il déversait un flot de paroles sur l'importance du théâtre pour lui et pour la réalisation de lui-même dans le monde matérialiste sans pitié de l'informatique, attrapait sa partition posée sur le pupitre du piano puis prenait la porte. Et Bjørn Hansen de se retrouver seul et sans défense, avec sa Turid. Comme il aurait aimé que cet ingénieur soit si subjugué d'avoir devant lui une Turid Lammers assise sur le tabouret de piano en train de rejeter la tête en arrière sans le quitter des yeux, qu'il soit toujours si abasourdi et galvanisé qu'elle ait caressé avec prudence sa manche de veston au point de ne même pas s'apercevoir que lui, Bjørn Hansen, venait d'entrer dans la pièce ; ou, s'il s'en était aperçu, qu'il ait feint le contraire pour, de cette manière, vivre avec cette femme dans l'ici et le maintenant quelques secondes subtilisées de plus car, auquel cas, en cet instant, Bjørn Hansen ne se tiendrait pas dans une terrible solitude à côté de Turid Lammers et n'aurait pas vu très distinctement combien son petit double

menton, ses rides apparentes et la peau sèche de ses bras autrefois si doux l'avaient pour de bon éloignée de lui.

Et elle ? Ne le comprenait-elle pas ? Ne comprenait-elle pas que c'était fini, pour de bon ? Elle avait dû le comprendre, forcément. Et pourtant elle faisait semblant. Même quand un ingénieur trentenaire, qui nourrissait pour elle en tant que pédagogue d'art dramatique une admiration sans bornes, prenait la porte à tombeau ouvert, aux anges sous prétexte qu'une occasion en or de s'enfuir s'offrait enfin à lui, là encore elle faisait semblant. Ils en restaient certes aussi interdits l'un que l'autre, et pourtant ils faisaient semblant. Quelle position adopter ? Turid Lammers choisit le même procédé qu'autrefois. S'afficher en tant que point central. En fait, c'était facile pour elle, car au cours de ces douze années écoulées elle n'avait eu qu'un homme dans sa vie, lui, Bjørn Hansen. Était-ce pour cette raison qu'elle l'avait soutenu avec une ardeur aussi soudaine que surprenante lorsqu'il avait voulu que les représentants des *Homo ludens* de Kongsberg jouent une pièce d'Ibsen au lieu d'une comédie musicale ? Elle avait dû comprendre qu'il avait depuis des lustres renoncé à l'idée d'appartenir pleinement à un cercle d'*Homo ludens*, et que l'aliénation qu'il éprouvait à force d'entonner en chœur des mélodies d'opérette était devenue si grande qu'il désirait rompre l'illusion qui durait depuis plus d'une décennie dans sa vie, la seule vie qu'il avait. Elle savait que la suggestion qu'il avait émise de mettre en scène Ibsen, si elle se réalisait et se déroulait bien, signifierait que l'Association théâtrale de Kongsberg connaîtrait un schisme entre ceux qui voulaient continuer de s'élever à un niveau supérieur, pour employer les propres termes de Bjørn Hansen, et ceux qui voulaient continuer de s'épanouir sur un mode rythmique et musical et sempiternellement populaire. En ce qui la concernait, elle voulait définitivement suivre la seconde voie ; mais comme elle se tenait du côté de son Bjørn, elle opta pour Ibsen. Tout en s'affichant comme autrefois en tant que point central, et avec la conscience claire que c'était fini. Chaque matin elle se voyait dans le visage démaquillé que lui renvoyait le miroir. Était-ce pour cette raison qu'elle ressassait toujours, face aux autres femmes, qu'elle ne s'était jamais sentie aussi jeune qu'aujourd'hui parce que le courage d'être jeune lui avait manqué à l'époque où elle l'était en vrai et, face à son Bjørn tout comme aux autres hommes, qu'au fond d'elle-même elle était toujours une jeune fille ? Il recevait donc le soutien d'une femme qui affirmait, comme une

incantation magique, être toujours une jeune fille au fond d'elle-même bien que, pensait-il (violemment, trouvait-il), on ne le vît pas. Peut-être croyait-elle qu'à défaut de le voir on le devinait, notamment dans ses mouvements, aussi sains qu'autrefois grâce à beaucoup d'entraînement et d'intelligence (mais totalement dénués de grâce) ; mais pour peu qu'ils soient mesurés à la grâce, ils tombaient à plat et se transformaient en postures ternes et pathétiques qu'une femme dans la quarantaine adopte afin de singer une jeunesse perdue – ne s'en rendait-elle pas compte ? Ou dans ses désirs fictifs, quand elle caressait comme dans le printemps de sa jeunesse la manche de veston d'un homme, ce dernier ne devait-il pas déduire dans le mouvement l'origine de ce même mouvement ? pensait-elle certainement. En vain, donc. Sauf que cet en vain, elle ne pouvait l'accepter. Même si elle comprenait qu'elle avait perdu. Voilà la raison pour laquelle elle soutenait Bjørn Hansen. Sauf que c'était trop tard. Alors, bien sûr, ce soutien le réjouissait en ce qu'il augmentait ses chances de voir se réaliser sa volonté de les élever à un niveau supérieur et en ce qu'il constituait l'indication que leur relation pouvait se poursuivre, dans le calme et la résignation, fondée sur la loyauté et non sur l'amour que nous cherchons tous ; oui, il essayait en tout cas de voir la situation sous cet angle. Mais simultanément il voyait autre chose : la terrible solitude à côté d'une beauté étiolée. Après l'avoir couverte de compliments francs et spontanés qui ne les impliquaient en rien, ils la laissaient avec joie, tous autant qu'ils étaient, aux bons soins de Bjørn Hansen : « Heureusement que nous avons Turid, et heureusement que nous avons Bjørn qui prend sur lui le soin de vivre avec elle, tout contre elle. » Bjørn Hansen était tourmenté par les traits qui durcissaient la figure de Turid Lammers, ces arêtes tranchées, sans douceur, accompagnées d'une exclamation stridente, ou plutôt un sifflement, tellement en contraste : « Je suis toujours au fond de moi une jeune fille, je ne me suis jamais sentie aussi jeune qu'aujourd'hui » ; ce qui avait pour conséquence que l'ingénieur trentenaire tournait les talons et prenait la porte à tombeau ouvert dès que Bjørn Hansen daignait enfin se montrer pour effectuer son devoir conjugal, prendre soin d'elle, la garder pour lui, de sorte que, lui, l'ingénieur trentenaire, avec la vie devant lui, puisse pour sa part prendre la porte, libéré de l'épouvantable possibilité d'échouer dans les bras desséchés de Turid Lammers, des bras dans lesquels Bjørn Hansen se trouvait toujours, à cause d'événements qui s'étaient produits douze ans plus tôt.

Sa loyauté sans faille le liait donc encore davantage à elle. Il avait cependant la sensation d'être plus ligoté que lié par cette loyauté, sans pour autant qu'il sache y remédier. Et si le soutien de Turid Lammers le réjouissait, il éveillait tout de même en lui des soupçons. Lesquels s'estompèrent lorsqu'il constata son engouement à voir l'Association théâtrale de Kongsberg essayer de s'élever à un niveau supérieur avec un projet aussi audacieux que la mise en scène d'une pièce d'Ibsen, puis lorsque, avec le même engouement, elle répéta sans la moindre forme de glamour et de clinquant son rôle de Gina Ekdal. Il imagina alors qu'ils seraient unis par une communauté, oui, par une camaraderie suffisamment profonde pour pouvoir étouffer sa douleur de se réveiller le matin à côté d'elle en découvrant son visage démaquillé et ravagé. Oui, il voyait qu'elle misait là-dessus, il le voyait de ses propres yeux. Voilà pourquoi il décida à son tour d'essayer. Une vie dans le sérieux et la camaraderie, au sein d'une troupe de théâtre amateur, avec les représentants des *Homo ludens*, dans cette ville de Kongsberg abandonnée des dieux et des hommes, où ils essayaient de s'élever à un niveau vraiment supérieur. Avant qu'il n'ait la certitude que le projet ne marcherait pas (et ne pourrait pas marcher), il devinait toutefois, dans sa vie commune avec Turid Lammers, les contours d'une autre vie, tout en maturité et en résignation, qui, si elle ne le tentait guère, avait au moins la capacité d'étouffer la douleur infligée par le reste : l'insupportable conception, la conviction d'avoir passé sa vie entière à être en quête de quelque chose qui se pulvérisait devant lui, en raison du caractère décidément impitoyable de la nature. Il se réjouissait de la loyauté sans faille et tout en résignation que Turid Lammers lui témoignait, en usant et abusant de son charme aussi expert qu'extraordinaire. Mais dans le fond il voulait se sauver. Voilà ce qu'il voulait. Il savait qu'il ne pouvait étouffer la douleur. Il était enchaîné à elle.

Puis elle avait fait ça contre lui : la transgression, la trahison. Et elle l'avait fait au grand jour, sur scène, au prétexte de sauver les miettes de la représentation d'un théâtre amateur. Le jeu en valait-il la chandelle ? Ou bien savait-elle ce qu'elle faisait ? Comme elle était euphorique dans ce moment crucial. Le tremblement qui agitait son corps, que seul remarquait Bjørn Hansen, alias le fastidieux Hjalmar Ekdal, car il était juste à côté d'elle sur scène. Les genoux flageolants, le visage transporté qui flaire les bonnes grâces du public, le temps d'un instant. Introvertie, émue, drapée

dans son succès décroché à vil prix. Voilà la femme qu'était en vrai Turid Lammers. Excitée, grisée, à n'importe quel prix. Voilà le plaisir qu'elle prenait. Bjørn Hansen était enfin libéré d'elle. Il le savait, alors qu'elle connaissait son grand moment : il ne voulait plus vivre avec elle, à aucun prix.

Deux années allaient néanmoins s'écouler avant la rupture définitive. De toute façon, que lui aurait-il dit ? Qu'il sentait qu'il avait raté sa vie parce qu'il n'était plus attiré par son visage ni par son corps ? Qu'il ne parvenait pas à se réconcilier avec le fait que la douce beauté l'avait quittée à jamais au détriment d'une femme pour laquelle il n'éprouvait plus aucun sentiment dans le lit à côté de lui ? Qu'un homme qui regarde sa femme de cette manière est une chose insupportable qui le plonge dans le mutisme ? Il s'éternisa donc à côté d'elle. Les deux années qui s'écoulèrent avant qu'il ne réussisse à se détacher définitivement d'elle furent un vrai cauchemar qu'il convient, ici, de passer sous silence.

Il finit quand même par rassembler ses quelques effets personnels profanes et emménagea dans un immeuble moderne du centre de Kongsberg. Enfin seul. Il pouvait respirer, déambuler dans son salon et profiter de la tranquillité de la vie. Son appartement était situé au troisième étage et, du balcon, il avait une vue plongeante sur la gare de chemin de fer, à gauche. Les alignements de rails, qui disparaissaient du champ de vision de Bjørn Hansen lorsqu'ils se rejoignaient, au nord comme au sud, contournaient Kongsberg en décrivant une belle boucle. Kongsberg était en quelque sorte enfermée par les voies ferrées sur lesquelles roulaient les trains, ces trains rapides de passagers en route vers Kristiansand et Stavanger dans un sens, vers Oslo dans l'autre. Tous les soirs, juste avant minuit, le train de nuit à destination de Kristiansand puis Stavanger s'arrêtait à la gare. Ce train aux rideaux baissés, silencieux. Pas un bruit montant de la gare, à cette heure tardive. À l'inverse de la journée, quand les arrivées étaient annoncées dans les haut-parleurs dont l'écho résonnait très distinctement jusque dans le salon de Bjørn Hansen, y compris les dimanches. Quand il stationnait sur son balcon, Bjørn Hansen apercevait un petit tronçon du fleuve qui arrose la ville. Appelée Lågen, il avait pour dénomination officielle, puisqu'il prenait sa source sur les hauts plateaux reculés de la vallée du Numedal, Numedalslågen. Kongsberg a beau se situer loin dans les terres, le Numedalslågen qui arrose la ville continue de

s'écouler, en zigzags et en sinuosités, kilomètre après kilomètre, jusqu'à atteindre le littoral, à hauteur de la ville de Larvik. Le petit tronçon qu'apercevait Bjørn Hansen avait ceci de particulier qu'à cet endroit précis se trouvaient trois îles miniatures, plantées de grands sapins, qui offraient une vue que Bjørn Hansen aimait énormément, même s'il aurait encore plus aimé bénéficier d'une vue sur l'une des nombreuses cascades que forme le fleuve aux endroits précis où il traverse le vieux Kongsberg en décrivant, soit dit en passant, lui aussi une très belle boucle. Une beauté rehaussée par la présence d'une église du XVII^e siècle, juchée sur une colline, et de trois ou quatre villas patriciennes cossues datant de la fin du XVIII^e siècle. On appréciait encore plus cette vue du haut du pont ferroviaire, enjambant le fleuve et équipé d'une voie piétonne qui longe la ligne de chemin de fer, par lequel Bjørn Hansen avait pris pour habitude de passer lors de sa randonnée dominicale, quelle qu'en soit la destination. Il pouvait alors pencher la tête par-dessus le garde-fou surmonté de barbelés rouillés, plonger son regard dans l'eau noire et en étudier les reflets, les friselis.

Ces randonnées dominicales, Bjørn Hansen avait en outre pour habitude de les entreprendre avec Herman Busk, le dentiste chantant. Ils marchaient et cheminaient dans les forêts de Kongsberg, dans les hauteurs qui surplombaient la ville, sur les sentiers qui sillonnaient jusqu'aux monts, notamment au fameux Knutehytta, très apprécié des promeneurs. Ils étaient l'un comme l'autre vêtus de knickerboxers et d'un anorak, à l'ancienne, et baguenaudaient dans la nature tout en discutant. Et ils étaient l'un comme l'autre des hommes entre deux âges, respectés dans la société où ils avaient depuis longtemps trouvé leur place. Herman Busk en sa qualité de dentiste, Bjørn Hansen en sa qualité de perceuteur. Dimanche était jour d'excursion. Une journée pleine de promeneurs sur le sentier, dans les hauteurs en surplomb de la ville avec ses vieilles mines d'argent. Les promeneurs. Tant Herman Busk que Bjørn Hansen croisaient sans cesse des gens qu'ils saluaient avant de continuer leur trajet, ou devant lesquels ils s'arrêtaient pour échanger quelques mots, tantôt Herman Busk, tantôt Bjørn Hansen, tandis que l'autre attendait à côté. Il pouvait s'agir de connaissances communes appartenant à l'Association théâtrale de Kongsberg ou de personnes que Bjørn Hansen connaissait dans le cadre de ses activités de perceuteur, ou encore de personnes que Herman Busk avait eues comme patients. Quand ils redescendaient en ville une fois leur randonnée

terminée, il n'était pas rare qu'ils gagnent ensemble le domicile de Herman Busk, où madame Berit les attendait avec le repas dominical. Ou alors ils se séparaient et partaient vaquer à leurs occupations respectives. Bjørn Hansen était invité environ une fois par mois à partager le repas dominical chez la famille Busk. Il y attachait une importance particulière car rien ne valait mieux que de revenir des bois et des forêts, et d'entrer dans le hall du domicile des Busk pour y sentir l'odeur du rôti dominical vibrer dans ses narines, une satisfaction qu'il ne manquait pas d'exprimer, d'une manière sonore qui ravissait l'épouse d'Herman Busk, Berit. Mais cela ne le dérangeait pas non plus de manger seul. Il lui arrivait de prendre son repas dominical au restaurant du Grand Hotell qui bénéficiait d'une excellente cuisine, bien meilleure que celle de la vieille auberge Kongsberg Kro, laquelle n'atteignait pas les grandeurs d'autrefois depuis les réparations entreprises après l'incendie qui s'y était déclaré quelques années auparavant. Oui, il aimait manger au restaurant le dimanche, seul, servi par un maître d'hôtel poli, qui le connaissait parce qu'il y prenait fréquemment ses repas. Et, souvent, Bjørn Hansen repensait à ce dont Herman Busk et lui-même avaient discuté pendant qu'ils marchaient sur les sentiers, dans les hauteurs qui surplombaient la ville. Ils discutaient littérature car tous deux, en plus d'être de grands marcheurs, étaient de grands lecteurs. Ils avaient cependant des goûts quelque peu aux antipodes. Herman Busk préférait les romans grand public, plutôt conventionnels, volontiers publiés par des clubs de livres, alors que Bjørn Hansen achetait ses ouvrages chez le libraire local lors des promotions annuelles, pendant cette période de février certes appelée « ventes mammoth », mais qui cachait parfois quelques perles rares. Dans ces conditions, il leur arrivait rarement de discuter d'œuvres individuelles en tirant profit de cet échange, dans la mesure où Herman Busk ne connaissait pas les livres que Bjørn Hansen avait lus et que Bjørn Hansen n'attachait pas les livres que Herman Busk avait lus. Mais il aimait l'entendre en parler, notamment sa façon de les porter au pinacle lui plaisait, et peut-être pas tant à cause des arguments ou des termes qu'il employait, mais bien à cause de la tonalité de ses propos, qui indiquait qu'ils avaient un cadre référentiel commun, même s'ils étaient seuls face à l'autre dans leurs grandes expériences respectives de lecture à l'intérieur de ce cadre référentiel commun bien précis. Pour les mêmes raisons, Bjørn Hansen savait que Herman Busk le comprenait lorsqu'il avait pu annoncer,

un dimanche d'automne, alors que les arbres se dépouillaient et que les sentiers se recouvraient de feuilles jaunes, comme un tapis, comme un dépotoir, si tant est que l'on préfère le considérer sous cet angle, que, voilà, Camilo José Cela, dont il avait lu un roman intitulé *La Famille de Pascual Duarte*, avait obtenu le prix Nobel de littérature, raison pour laquelle il l'annonçait avec un surcroît de fierté. Ce livre, il l'avait trouvé lors des ventes mammoth justement, sept ans plus tôt, un unique spécimen qui n'avait intéressé personne sinon lui et qu'en plus il avait décroché pour une bouchée de pain. Peu de gens en Norvège avaient entendu parler de Camilo José Cela, son roman ne s'était guère vendu à plus de deux cents exemplaires, bien qu'il fasse partie des ventes mammoth, et Bjørn Hansen faisait donc lui-même partie de ces deux cents lecteurs. Des interviews qu'il avait pu lire après que Cela eut obtenu le prix, il comprit que rares étaient les coryphées littéraires norvégiens interrogés pour l'occasion à avoir lu le moindre livre de l'écrivain. Or un homme domicilié à Kongsberg le connaissait. Le percepteur de Kongsberg avait déniché ce roman sorti de l'imagination d'un écrivain espagnol de la plus haute qualité – et ça, si ce n'était pas quelque chose, qu'était-ce alors ? Où étaient les deux cents autres lecteurs ? Ils résidaient sans doute pour la plupart dans nos trois plus grandes villes que sont Oslo, Bergen et Trondheim, et comptaient certainement parmi eux des spécialistes de la langue espagnole disséminés aux quatre coins de notre pays tout en longueur, qui l'avaient lu en norvégien pour en contrôler la traduction ; quoi qu'il en soit, un aperçu exact de leur localisation ne manquerait pas de surprendre. Il y en avait donc un à Kongsberg, mais Bjørn Hansen était persuadé que telle ou telle bourgade abritait à elle seule une poignée de lecteurs de Cela, Geithus par exemple. Geithus ? Oui, pourquoi pas, même avec ses quelques milliers d'habitants seulement. Après tout, Geithus hébergeait peut-être une quinzaine de lecteurs de Cela, puisqu'il en allait ainsi : la lecture de certains romans ressemble à une épidémie en miniature, une épidémie secrète qui explose soudain dans les lieux les plus farfelus, alors qu'elle passe au-dessus d'autres sans y stationner. « Ce n'était pas comme ça avant, mais c'est comme ça aujourd'hui, dit Bjørn Hansen à Herman Busk, en s'échauffant à chaque phrase car il était fier d'appartenir aux deux cents membres norvégiens triés sur le volet de cette confrérie secrète qui avait lu le roman de Camilo José Cela, *La Famille de Pascual Duarte*. Un roman

très sombre, soit dit en passant, ajouta Bjørn Hansen, qui porte sur un analphabète ayant tué de sang-froid. Une légende espagnole qui en dit long sur les conditions de vie des habitants dans cette campagne desséchée et grillée de l'Estrémadure. Mais ça n'en reste pas moins un roman très sombre, répéta-t-il, méditatif. Je veux dire, j'ai beaucoup aimé le livre, mais est-ce qu'il m'a touché jusqu'à dans ma chair ? Je veux dire, est-ce qu'il m'a touché jusqu'au plus profond de mon existence ? » À ces mots, il se tut, et Herman Busk ne savait pas quoi dire lui non plus. En conséquence de quoi ils marchèrent en silence l'un à côté de l'autre. Ce qui du reste était plutôt leur habitude. La tirade de Bjørn Hansen, en lien avec l'attribution du prix Nobel à Cela, relevait davantage de l'exception que de la règle : ils parlaient surtout quand l'occasion se présentait et souvent sous la forme de monologues. Ils marchaient donc la plupart du temps côte à côte, tous deux plongés dans leurs pensées, tout juste interrompus quand ils devaient répondre aux hochements de tête amicaux d'autres promeneurs. En tout état de cause, à cette époque où Cela obtint le prix Nobel, Bjørn Hansen était plus silencieux qu'à l'accoutumée parce qu'une inquiétude le tourmentait. Il commençait à avoir mal aux dents. Quoique, il n'était pas sûr de commencer à avoir mal aux dents, sans doute avait-il mal depuis longtemps mais s'en était rendu compte ces derniers temps seulement, car il devait voir la vérité en face : il allait bientôt avoir cinquante ans, il venait d'atteindre le sommet et commencerait bientôt à dévaler la pente descendante. Toujours est-il qu'il s'inquiétait vraiment pour ses dents, qui donc l'élançaient, qui en tout cas lui causaient des douleurs lancinantes. Il avait envie d'en toucher un mot à Herman Busk. Mais il trouvait en même temps que cela reviendrait à l'importuner. En plus, ils n'en parlaient jamais entre eux. Une fois l'an, le dentiste Busk le convoquait pour sa consultation annuelle, durant laquelle il procédait à une auscultation méticuleuse de la dentition de Bjørn Hansen. Mais là ce dernier commençait à avoir mal et le prochain rendez-vous ne tombait que dans neuf mois environ. Bjørn Hansen s'inquiétait vraiment, pas tant pour les douleurs, qu'il pouvait aisément supporter, que pour leur signification. Il redoutait que ses dents ne soient sur le point de tomber, qu'elles ne soient en train de se décrocher de la gencive et, tout bonnement, les unes après les autres, qu'elles ne tombent. Il dut réellement redoubler d'efforts pour ne pas confier ses inquiétudes au dentiste Busk. Et ce, bien qu'il sache, ou du moins croie, que celui-ci serait

agacé d'apprendre que Bjørn Hansen était tourmenté par de tels scrupules et refusait de s'en ouvrir à lui qui, sinon, de toute façon, dans la seconde, lui aurait donné un rendez-vous à son cabinet pour le lendemain, dès le lundi. Mais peut-être qu'au fond ce n'était rien, pensa-t-il. Il se mettait martel en tête, il s'imaginait des choses, importuner un ami dans son temps libre avec des problèmes imaginaires était stupide, pensa-t-il aussi. Ils marchaient donc ainsi, côte à côte, en silence, tout à leur randonnée dominicale en forêt, dans les hauteurs, sur les sentiers qui surplombaient la ville de Kongsberg, tout juste interrompus par une réplique ou une tirade un peu plus longue. Quand Bjørn Hansen ne pesait pas minutieusement le pour et le contre avant de s'ouvrir au dentiste Busk de ses inquiétudes quant à ses dents, pour en définitive décider de ne pas l'importuner, il laissait ses pensées divaguer et les mots suivre dès qu'il était question d'autres sujets, et il lui arrivait alors de faire des réflexions qui surprenaient Herman Busk. Notamment lorsque le perceuteur de Kongsberg déclara tout à trac que tous les livres qu'il aimait, ou presque, étaient des romans impitoyables qui montrent que la vie est impossible et qui contiennent un humour noir caustique. Passait encore, d'ailleurs Herman Busk reconnaissait son ami dans ces propos. Jusqu'à ce qu'il déclare : « Je commence à en être fatigué, de ces romans. » Une affirmation qu'il expliquait par le fait que ce qu'il désirait lire désormais, c'était un roman qui montrait certes que la vie était impossible, mais qui ne contenait pas la moindre pointe d'humour, que celui-ci fût noir ou d'une autre couleur. Herman Busk eut un léger mouvement de recul et ne trouva rien de mieux à dire, sinon qu'il y avait tout de même beaucoup de livres dépourvus d'humour. Et Bjørn Hansen de se répéter en répliquant : « Oui, pardi, pour sûr qu'il y en a. Et question ennui, il n'y en a pas un pour racheter l'autre. » Ils venaient à ce moment-là de redescendre en ville, d'atteindre le pont ferroviaire, de s'accorder une halte à mi-franchissement pour pencher la tête par-dessus le garde-fou et regarder, côte à côte, le fleuve en contrebas, puis de poursuivre sur la voie piétonne qui longe la ligne de chemin de fer, de quitter le pont en empruntant un raccourci et d'entrer dans la zone d'habitation où, soit ils se séparaient et partaient chacun de leur côté, soit ils continuaient ensemble jusqu'au domicile d'Herman Busk où madame Berit les attendait avec son rôti dominical.

Il eut cinquante ans. La journée fut fêtée en compagnie de lui-même, dans un silence assez assourdissant et le splendide isolement qu’offrait son appartement sis au cœur d’un immeuble de Kongsberg. Il avait au préalable posé les jalons en indiquant qu’il ne désirait pas la moindre forme de cérémonial, un souhait qui fut respecté. Le quotidien national *Aftenposten* le contacta afin de tirer son portrait dans la page dédiée aux anniversaires, pour peu qu’il adresse un Photomaton fantastique et un curriculum caracolant, comme il le dit à Herman Busk. Le quotidien local *Laagendalsposten*, également sur la brèche, le sollicita pour une interview ; il geignit tant et tant en guise de réponse que les journalistes comprirent qu’il était on ne peut plus sérieux en affirmant n’avoir aucune envie de lire un traître mot sur lui-même dans leurs colonnes – ils le laissèrent tranquille.

Du jour au lendemain, il eut mal à l’estomac. Systématiquement, après chaque repas. Il s’inquiéta instantanément, il se dit qu’il devait consulter un médecin. Mais il espérait que ces douleurs s’estompent d’elles-mêmes, aussi ne consulta-t-il aucun médecin. Or les douleurs ne s’estompaient en rien. Cela dit, étaient-elles très fortes, ces douleurs ? Il réfléchit. En tout cas elles étaient lancinantes, pouvait-on sans crainte affirmer. Ses dents lui causaient des douleurs lancinantes, et son ventre lui causait des douleurs lancinantes. Et ces lancinements ne s’apaisaient pas. Pas question néanmoins de solliciter de façon intempestive les services dentaires de son bon ami Herman Busk et plutôt attendre de recevoir la date du prochain rendez-vous annuel. À défaut de dentiste, il opta pour le médecin. Il téléphona au Dr Schiøtz à l’Hôpital municipal de Kongsberg, comme il en avait l’habitude. D’une certaine manière, Bjørn Hansen connaissait bien le Dr Schiøtz, ils avaient longtemps été figurants ensemble dans nombre de comédies musicales mises en scène par l’Association théâtrale de Kongsberg, et même si leur présence sur scène remontait à quatre ans auparavant, il pouvait tout à fait se permettre de le choisir comme médecin traitant. De fait, le Dr Schiøtz lui fixa un rendez-vous immédiat.

Il se présenta à l’Hôpital municipal de Kongsberg à l’heure dite, on lui indiqua la salle de consultation du Dr Schiøtz, lequel, assis en blouse blanche derrière un bureau, lui posa les questions d’usage que les médecins posent en pareil cas. Bjørn Hansen expliqua, le Dr Schiøtz acquiesça. Il lui toucha le ventre, lui demanda s’il avait mal quand il appuyait là. « Non, pas particulièrement », répondit Bjørn Hansen. Le Dr Schiøtz lui délivra une

ordonnance pour un examen radiologique tout en devisant du bon vieux temps, lui signalant au passage qu'il avait lui aussi quitté l'Association théâtrale de Kongsberg. « Les années passent, dit-il. Je préfère rester à la maison pour écouter mon Mozart. » Et Bjørn Hansen donna raison à ce paisible médecin d'une grande taille et aux doigts de pianiste si caractéristiques : cela lui allait mieux.

Il reçut peu de temps après un coup de fil du Dr Schiøtz qui le pria de revenir à l'Hôpital municipal : les résultats de l'examen radiologique étaient arrivés. Bjørn Hansen pâlit aussitôt et s'y rendit séance tenante, on lui indiqua la salle de consultation du Dr Schiøtz, lequel était assis derrière son bureau comme la dernière fois. Il étudia la radiographie. « Il n'y a absolument rien, dit-il. Il faut faire d'autres examens. On va en venir à bout, on trouvera. » Bjørn Hansen acquiesça. Le Dr Schiøtz écouta sa poitrine au stéthoscope. Paisible, absent, comme à l'accoutumée. Mais soudain il demanda : « Combien de patients crois-tu que j'ai eus ? Au cours de ma carrière ? » Bjørn Hansen ne put que secouer la tête, surpris par la question. Il ne savait pas quoi répondre. Le Dr Schiøtz le scruta alors intensément, de son regard éternellement absent, que tout le monde avait interprété comme embrumé par la retenue et l'humilité. « Se voir confier un patient en parfaite santé, ce n'est pas vraiment ce que l'on peut qualifier de satisfaisant du point de vue du médecin. N'est-ce pas ? Ce doit être autrement plus satisfaisant de se voir confier un homme très malade. Car, oui, c'est un homme malade que le médecin peut soigner. Tu n'es pas d'accord ? »

Bjørn Hansen se sentait mal à l'aise. Ce qui se passait ici était tellement étrange. Le Dr Schiøtz avait subi une métamorphose brutale, inattendue. Et la différence ne résidait pas tant dans son attitude, car il était tel qu'autrefois, tel que Bjørn Hansen l'avait toujours connu, mais bien dans ses propos. D'un coup il comprit : l'homme était toxicomane, bien sûr. Et dire qu'il ne l'avait pas compris avant. Le Dr Schiøtz sur la scène du Kongsberg Kino, tous les deux, Bjørn Hansen et lui, pendant qu'ils dansaient et chantaient en tenue de cow-boy ou en pull de marin, ou quel que soit d'ailleurs leur costume. Toujours absent. Jamais réellement « en phase », même s'il rayonnait d'une énergie débordante et chantait à pleins poumons – mais constamment avec ce sourire paisible et imbécile au coin des lèvres. Alors c'était certes le Dr Schiøtz, mais le Dr Schiøtz en toxicomane paisible. Bjørn Hansen fut pris d'un vertige. Et dire que

personne ne s'en était aperçu. C'était pourtant l'évidence même. Enfin, c'était l'évidence *maintenant*, parce que le Dr Schiøtz venait de parler dans ce langage exalté. En d'autres termes, Bjørn Hansen en prenait conscience *maintenant* uniquement parce que le Dr Schiøtz, avec cet appel du pied verbal, le lui permettait.

Cette prise de conscience lui fit une impression si violente qu'il savait à peine ce qu'il faisait. Incrédule, il dévisageait le Dr Schiøtz, assis derrière son bureau, en blouse blanche, avec son doux regard absent et ses longs doigts fins de pianiste qui manipulaient le stéthoscope. Est-ce réel ? se demanda-t-il. Et d'abord pourquoi moi ? Pourquoi le Dr Schiøtz désire-t-il initier nul autre que moi à cette réalité ? se demanda-t-il ensuite. Mais, le Dr Schiøtz n'apportait aucune réponse, il se contentait d'être assis derrière son bureau, comme avant, paisible et absent. Et soudain il s'entendit déclarer : « Ce qui me tourmente, c'est que ma vie est insignifiante. » Cette phrase, il ne l'avait jamais dite à personne, même pas à lui-même, bien qu'il l'ait eue sur le bout de la langue depuis des années, oui, en permanence, et maintenant, voilà, il la prononçait. Et il la prononça en dévisageant le Dr Schiøtz d'un air abasourdi. Le regard absent de ce dernier papillonna comme il le fait chez un homme en proie brusquement à l'émotion, sans pour autant qu'il veuille la montrer. Un regard absent, papillonnant, retranché. « Et pourtant il me reste trente ans, environ. En tout cas dix-sept avant la retraite. Je crois que je n'ai plus d'illusions, voilà. » Il s'entendait parler, à voix haute, d'un ton ingénu – mais que diable lui arrivait-il ? Le regard du Dr Schiøtz papillonna de nouveau. Puis il sourit, un sourire cordial. La connexion était établie.

Son ventre causait à Bjørn Hansen des douleurs lancinantes. Le Dr Schiøtz tenait absolument à en trouver la cause. Penchant pour la théorie selon laquelle les douleurs abdominales de Bjørn Hansen étaient le symptôme de tout autre chose, il ordonna des examens supplémentaires. Qui, en totalité, revinrent négatifs – ou positifs, tout dépendait de ce que l'on recherchait. Ce qui signifiait que Bjørn Hansen allait maintes et maintes fois en consultation chez ce très respecté Dr Schiøtz, où il s'entendait parler de choses qu'il n'avait jamais dites à personne, à commencer par lui-même. Tandis que le médecin hospitalier l'écoutait avec joie, sous l'emprise de stupéfiants, vraisemblablement. « Tout m'est égal, ou presque, pouvait s'entendre dire Bjørn Hansen. Le temps passe, l'ennui

demeure. » Autant de phrases qui ravissaient le Dr Schiøtz, Bjørn Hansen s'en rendait bien compte pendant que le médecin poursuivait ses examens. Et si c'était la gorge ? « Fais aaah ! » Et si c'étaient les oreilles ? Mais qu'avaient à voir les oreilles avec le ventre ? Dis-le, dis-le-moi ! avait envie de dire Bjørn Hansen.

« Tu sais que je me trouve dans cette ville par le plus grand des hasards, elle n'a jamais rien signifié pour moi. Et c'est aussi par le plus grand des hasards que je suis devenu percepteur de cette ville. N'empêche, si je n'avais pas été ici, j'aurais été ailleurs et j'aurais vécu exactement de la même manière. Et je n'arrive pas à me faire à cette idée. Elle me révolte quand j'y pense », dit Bjørn Hansen, de nouveau secoué au plus profond de son être en constatant qu'il s'exprimait réellement de cette manière, en présence d'un autre. Puis il ajouta : « L'existence n'a jamais répondu à mes questions. Imaginer vivre une vie entière, une vie qui en plus est la mienne, sans avoir ne serait-ce qu'approché le sentier sur lequel mes besoins les plus profonds peuvent être vus et entendus. Je mourrai en silence, et ça m'effraie, sans un mot sur les lèvres, car il n'y a rien à dire », dit-il, en entendant lui-même l'appel désespéré qui sonnait dans ses propos. Une supplique adressée à un homme qui avait cessé depuis longtemps de fonctionner en tant qu'être humain, qui n'était qu'une coquille vide dans ses rapports avec une société dans laquelle il jouissait d'une position haut placée et importante. Oh, ce soleil qui filtrait à travers les rideaux communaux de la fenêtre, dans cette salle de consultation médicale de l'Hôpital municipal de Kongsberg ! Ces rayons de soleil écœurants sur l'appui de fenêtre ! Ce verre transparent des vitres rectangulaires, nettoyé quotidiennement, comme un lien dans la sécurité que l'hôpital est censé dégager dans une société comme la nôtre ! Bjørn Hansen avait un peu honte de ses propos, car il lui paraissait choquant qu'un homme de cinquante ans parle ainsi de la mort, ce qu'il venait de faire, de surcroît à haute et intelligible voix. Un homme de trente ans le peut, car sa mort est une catastrophe, de quelque point de vue que l'on se place : arraché à la vie, en une bouchée, fauché en pleine piste ; alors que pour lui, qui venait d'entrer dans la cinquantaine, la mort ne serait que l'achèvement d'un processus naturel, qui certes interviendrait à un stade précoce, au strict regard des statistiques, mais avec laquelle on pourrait s'accommoder, sans gémir : ce qui est fait est fait, la course continue vers son achèvement naturel. Et

pourtant il avait manifesté son épouvante à l'idée de devoir mourir sans un mot à dire, même pas pour lui-même, ce qui était et demeurerait insupportable pour lui.

Et que disait le Dr Schiøtz à ce sujet ? Pas grand-chose. Il était enjoué, rien de plus. Il procédait à ses examens médicaux, effectuait des prises de sang, les envoyait au laboratoire pour analyse, obtenait les résultats, convoquait Bjørn Hansen à une nouvelle consultation, ordonnait de nouveaux examens. Et ce, pendant que Bjørn Hansen parlait de sujets comme celui-ci. Il avait l'impression de pénétrer dans un tout nouvel espace rien qu'en allant à la rencontre d'un Dr Schiøtz, qu'il soit debout ou assis, avec son doux regard absent qui de temps à autre papillonnait, dans une joie silencieuse en constatant que quelqu'un venait à sa rencontre, s'approchait de lui de cette manière. De temps à autre il mentionnait sa toxicomanie, toujours en la qualifiant de sa « destinée ». « Avec ma destinée, pouvait-il dire, il n'est pas très facile de se sentir concerné par quoi que ce soit. Même les actions les plus quotidiennes, à bien y réfléchir, sont pour moi une souffrance. Pas quand je les fais, aussi curieux que cela puisse paraître, mais quand je pense à elles, tant avant qu'après. » Il finit par ordonner un bilan de santé absolument complet sur la personne de Bjørn Hansen – et ne trouva strictement rien. « Tu n'as pas le moindre problème, dit-il, je peux te le garantir. » À ces mots, il pouffa. De fait, quand il avait Bjørn Hansen comme patient, le médecin avait pris la mauvaise habitude de se fendre d'un ricanement étouffé, que Bjørn Hansen n'aimait pas mais acceptait, car c'était la démonstration que le Dr Schiøtz avait une telle confiance en lui qu'il pouvait se défouler, se laisser aller à cette démonstration, lui qui était sous la sempiternelle douce emprise des stupéfiants, démonstration qu'il devait sinon veiller à refouler, à laisser exister dans son for intérieur où il vivait sa propre vie stupéfiée, avec lui-même, en dedans de lui-même, totalement indifférent à tout ce qui ne concernait pas ces stupéfiants qui faisaient leurs ravages dans ses veines invisibles en provoquant une si douce sédation. Ce faisant, le rôle de patient qu'incarnait jusque-là Bjørn Hansen était terminé. Aussi remercia-t-il le Dr Schiøtz pour ses services et quitta-t-il l'Hôpital municipal de Kongsberg, un peu ahuri que ça aussi soit terminé, que ces séances étranges constituent un chapitre dorénavant clos.

Or le Dr Schiøtz se mit à fréquenter Bjørn Hansen en privé. Chez lui, dans son appartement. La plupart du temps tard le soir, la majeure partie du temps sous une emprise des stupéfiants encore plus forte qu'à son bureau. Non d'ailleurs qu'il vienne le voir souvent à son domicile, une fois par semaine peut-être, souvent plus rarement. Mais les conversations continuaient de plus belle. Bjørn Hansen parlait, le Dr Schiøtz faisait allusion à sa destinée dont il était content de fournir une démonstration naturelle et directe. Ce dernier parti, Bjørn Hansen poursuivait la conversation avec le médecin relégué au rang d'interlocuteur fictif. Et plus il s'engageait dans les méandres de ce langage, plus il était polarisé par une pensée libérée de toute entrave. Car il ne parvenait pas à s'accommoder du fait que les choses étaient ainsi et pas autrement. Et ça le scandalisait. Il refusait de s'y résigner. Et il devait le montrer d'une manière ou d'une autre, qu'il refusait de s'y résigner. De fil en aiguille, il conçut un plan. Un projet aberrant qu'il comptait bien présenter au Dr Schiøtz lors de sa prochaine venue.

Il s'agissait d'un plan où, par le biais d'une action irrévocable, il concrétiserait son refus, son grand Non, comme il s'était mis à le qualifier. Par le biais d'une seule action, il se jetterait dans une situation de laquelle il n'y aurait aucun retour possible, ce qui le lierait jusqu'à la fin de sa vie à cette action aberrante. Il avait tellement hâte de le présenter au Dr Schiøtz, et plus que jamais parce que le plan non seulement supposait l'implication dudit Dr Schiøtz mais les lierait l'un à l'autre, d'une manière qui signifierait l'accomplissement de la relation qui s'était épanouie entre eux depuis un certain temps. Il imaginait déjà le Dr Schiøtz venant le voir à son domicile et, quand celui-ci sonna un soir, tard, plus absent que jamais, propulsé dans un au-delà, pouvait-on dire sans trop se tromper, Bjørn Hansen entendit une note impatiente dans sa voix quand il dit : « Tiens, c'est toi. Mais entre donc, entre. » Sitôt le Dr Schiøtz assis, Bjørn Hansen exposa son plan, à gros traits : ce en quoi il consistait, ce que Bjørn Hansen comptait faire, ce qu'ainsi il visait, ce en quoi le Dr Schiøtz était impliqué. Or ce dernier, d'emblée, dit qu'il ne voulait pas participer. C'était trop risqué. Pourtant le Dr Schiøtz était absolument nécessaire, sans lui rien de tout cela ne pouvait être réalisé. Bjørn Hansen fut surpris par les réactions négatives du médecin qui sous-entendait dès lors considérer le plan comme une « réalité » et non comme une « idée », ainsi que le considérait pour sa

part Bjørn Hansen. Nonobstant, pour qu'une « idée » devienne « idée » jusque dans ses conséquences les plus ultimes, elle doit d'abord être claironnée en tant que « réalité ». En tout état de cause, le Dr Schiøtz ne voulait pas participer. Peut-être l'idée était-elle mauvaise, pensa Bjørn Hansen, qui entreprit alors de l'expliquer plus en détails au médecin. De son propre avis, il n'y arrivait pas vraiment. Il avait beau se porter totalement garant de l'« idée », ou de la vision si l'on voulait par là, il avait toutes les peines du monde à trouver les bons mots. Non pas au sujet de ce qui se produirait, mais bien au sujet des raisons profondes qui l'avaient poussé à avoir une pensée pareille, quand bien même ce ne serait qu'un jeu. Il dut en définitive se résoudre à déclarer : « Je n'arrive pas à expliquer pourquoi j'ai une pensée pareille. » Et il ajouta : « Pourtant je l'ai, cette pensée. » Il rit de sa remarque, un peu décontenancé par lui-même. Peu de temps après, le Dr Schiøtz lui souhaita une bonne nuit et partit.

Il revint néanmoins. Et là, il avait pris une décision : « Mais je veux la moitié de la somme que versera l'assurance. » Ce que Bjørn Hansen lui donnerait avec joie. Il dit : « Car tu prends un gros risque. » Le Dr Schiøtz se contenta de hausser les épaules.

À partir de là, le Dr Schiøtz s'appropriä le plan. Lui qui disposait en la matière d'une compétence poussée tomba d'entrée de jeu sur trois points faibles : « Le lieu du délit ne peut pas se trouver ici. Mais dans un tout autre endroit. En Europe de l'Est, peut-être ? As-tu la possibilité de t'y rendre d'une manière plausible ? » Bjørn Hansen s'accorda un instant de réflexion. « Oui, je crois. » Il fallait par ailleurs être extrêmement vigilant sur un point : nul autre qu'eux ne devait être impliqué ; s'ils y parvenaient, le plan fonctionnerait. « Ceux qui se frotteront au problème au quotidien n'auront pas le moindre soupçon, c'est dans la nature humaine, affirma le médecin. Nous ne serons pas démasqués si tu sais garder ta langue. » Bjørn Hansen ne divulguerait rien, il saurait garder sa langue. Ne serait-ce que par égard pour le Dr Schiøtz. Pour peu qu'il éprouve le besoin d'avouer, il se souviendrait qu'il avait une autre personne que lui-même à prendre en compte, cela le retiendrait, dit-il avec une passion qui, là encore, émut le Dr Schiøtz.

Après que cette « idée » aberrante fut passée au crible par le Dr Schiøtz, elle subit une intervention chirurgicale au cours de laquelle ils se limitèrent à l'analyse clinique des points opératifs, dont les options facultatives et les

obstacles possibles furent disséqués. Car maintenant que le Dr Schiøtz avait décidé de participer activement au jeu, il s'y adonnait de manière très concrète ; ce qui n'était au départ que l'expression de la profonde attirance qu'éprouvait Bjørn Hansen pour une issue inéluctable devenait un projet réalisable au sein du systématisme des services de santé, où il s'agissait de tirer le meilleur profit de la possibilité offerte par n'importe quel système de pensée de même que par n'importe quel réseau social d'y creuser, de l'intérieur, de minuscules et sombres cavités.

Pour Bjørn Hansen, l'engagement du Dr Schiøtz dans son projet signifiait la transformation de celui-ci en un plan plus sinistre et plus fascinant encore. Il ne sut bientôt plus distinguer le jeu de la réalité. Ou plutôt, si : de son propre avis il s'agissait d'un jeu, d'une chimère malsaine, puisque, oui, il l'appelait ainsi, cette logique de la folie qui sévissait dans son cerveau et le fascinait tant, et que Bjørn Hansen partageait avec le Dr Schiøtz comme une déclaration de confiance. Mais au fur et à mesure que tel mot entraînait un autre, qu'il indiquait au Dr Schiøtz qu'il s'agissait d'un jeu et s'en targuait, quoique de façon discrète et indirecte, dans ces cas-là, le Dr Schiøtz le dévisageait avec mépris, comme s'il ne transigeait ni ne semblait comprendre ce que Bjørn Hansen sous-entendait avec son « jeu ». Le plan serait réalisé. Il était désormais on ne peut plus concret. Il ne manquait que le lieu du délit, qui se révélerait de lui-même à la première occasion venue. Le Dr Schiøtz ne jouait pas. Bjørn Hansen sentait sa gorge se nouer. N'était-il pas le percepteur du Trésor public de Kongsberg ? Le Dr Schiøtz n'était-il pas un médecin très respecté officiant à l'Hôpital municipal de Kongsberg ? Mais qu'est-ce que c'était que ça ? Un jeu, qui même sous la forme de jeu ne devait venir aux oreilles de personne – c'était affligeant. Le percepteur et le médecin. Mais le médecin était toxicomane. Il avait besoin d'un conjuré, et pas seulement dans le cadre d'un « jeu ». Il avait pris un risque personnel pour aller vers un homme « sain » qui parlait la langue des « malades », sérieusement, comme un conjuré, et dès lors le Dr Schiøtz n'hésitait plus à conclure un accord commercial avec un tel frère d'armes.

Plus le Dr Schiøtz avançait dans la préparation du plan, plus Bjørn Hansen avait une attitude très ambivalente tant face au premier que vis-à-vis du second. Il était indigné par le mode d'expression clinique qu'adoptait le médecin quand il parlait d'un événement futur qui modifierait la vie de Bjørn Hansen de fond en comble, oui, de façon fondamentale et

catastrophique, puisqu'il était question ici d'un saut dans l'inconnu, d'une descente sans retour dans l'absolument irrévocable ; et là, Bjørn Hansen le soupçonnait de s'enthousiasmer pour ce projet bien que lui, le médecin, le considère forcément comme une combine stupide, autodestructrice, oui, « malade », ce qui devait dès lors signifier qu'il tentait de faire « chuter » Bjørn Hansen, car ces deux hommes ne pouvaient se retrouver sur un pied d'égalité que dans la chute, hors de tout, chacun avec sa souffrance secrète. Et pourtant Bjørn Hansen était si fasciné par le projet, et surtout par sa possible réalisation, qu'il pensait souvent : Je le fais. Que Dieu me vienne en aide, mais je le fais. Nul ne peut m'en empêcher, enfin. D'un autre côté il pensait : C'est de la folie, une folie tellement séduisante, mais tout de même une folie. Et en fin de compte, quand il comprenait qu'il jouait avec sa vie au point de penser, avec le plus grand sérieux, à véritablement mettre en œuvre ce plan, là il s'écriait, s'il était seul avec lui-même, oui, là il s'exclamait : « Non, non, ce n'est pas vrai ! Ce n'est pas moi qui fais ça ! »

Or il reçut une lettre de son fils. Le courrier lui arriva vers la fin mai et lui causa une très grande surprise. Il n'avait pas revu Peter depuis son quatorzième anniversaire, qui, vivant à Narvik avec sa mère et son beau-père, cessa brusquement d'accorder à son père ses visites estivales quand celles-ci ne s'accommodèrent plus aux projets autrement plus passionnants de l'adolescent. Ils n'avaient cependant pas été sans contact. Ils s'étaient parlé au téléphone, à plusieurs reprises chaque année, à Noël ou à l'occasion des anniversaires. Oui, Peter l'avait souvent appelé quand il avait une nouvelle réjouissante à lui communiquer, par exemple les bonnes notes qu'il avait obtenues en classe ou les excellents résultats glanés par son équipe ou lui-même sur le terrain de sport. Mais c'était la première fois qu'il recevait une lettre de lui.

Peter Korpi Hansen venait d'avoir vingt ans. Il servait actuellement sous les drapeaux et serait libéré de ses obligations militaires dans quelques semaines, début juin. La lettre comportait un affranchissement militaire et, au dos de l'enveloppe, le fils avait fait précéder son nom de famille de son matricule militaire et avait précisé le bataillon ainsi que la compagnie auxquels il appartenait. Il écrivait qu'il entamerait à la rentrée des études à l'École d'ingénieurs de Kongsberg où il avait été accepté en génie optique. Dans ce cadre, il se demandait s'il pouvait éventuellement habiter chez son

père durant le premier semestre, ou tout du moins jusqu'à ce qu'il ait trouvé une chambre d'étudiant convenable et abordable.

Bjørn Hansen fut ému. Il s'assit sans perdre un instant à son bureau afin de lui répondre. Oui, il tombait sous le sens que Peter pouvait habiter chez son père, rien ne ferait plus plaisir à Bjørn Hansen, il avait suffisamment de place, nul besoin pour son fils de chercher une chambre d'étudiant, pour peu naturellement qu'il ne souhaite vivre ailleurs que chez lui, auquel cas il ne serait pas blessé : il savait que de nombreux jeunes hommes préféraient cette option.

Après, parce que la lettre était trop lapidaire, trouvait-il, il ajouta quelques lignes sur sa vie quotidienne de percepteur à Kongsberg. Il raconta comment la période actuelle de vaches maigres contribuait à une charge de travail supplémentaire pour lui car les gens avaient vécu au-dessus de leurs moyens pendant la période précédente de vaches grasses, tant et si bien qu'ils ne réussissaient pas à honorer leurs engagements maintenant que le vent avait tourné, tant et si bien que le nombre de faillites avait considérablement augmenté, ce qui bien sûr était regrettable, mais il n'y pouvait rien, hélas. « Mais tu peux me croire, ce n'est pas drôle pour moi d'apposer mon nom au bas de documents qui confisquent leur appartement aux gens ordinaires incapables d'honorer leurs engagements. Oui, il n'est pas faux de dire que ça me brise le cœur, mais nul ne le voit sur mon visage car mes sentiments ne peuvent de toute façon pas aider les gens concernés. »

Après avoir adjoint quelques mots indiquant qu'il se faisait une joie de le revoir à Kongsberg, il signa « ton père », glissa la lettre dans l'enveloppe qu'il encolla. Il parcourut son logement des yeux. L'appartement était plus que spacieux pour une seule personne. Il se composait de quatre pièces. Un grand salon faisait office tant de salle de séjour que de salle à manger, dont la porte coulissante ouvrait sur un balcon bienveillant baigné par le soleil du soir. La cuisine était équipée de tous les ustensiles modernes, hormis d'un four à micro-ondes, appareil tout juste bon à préparer de la tambouille. À cela s'ajoutaient deux chambres à coucher dont l'une avait été aménagée en bibliothèque, celle-là même où Bjørn Hansen écrivait en cet instant à son fils. Pour faire le ménage dans le logement, il s'attachait les services d'une adolescente actuellement scolarisée en première et prénommée Mari Ann, la fille de M^{me} Johansen qui travaillait au Trésor public de Kongsberg. Il

aurait pu, *stricto sensu*, se charger lui-même de la propreté de son logement. Mais, M^{me} Johansen s'étant plainte de la pression énorme qui pesait de nos jours sur les jeunes, puisqu'ils devaient avoir ceci et cela, des affaires de sport hors de prix et des vêtements de marque tout aussi chers, de sorte que la plupart d'entre eux avaient un travail d'appoint parallèlement à leur scolarité, tous sauf sa Mari Ann, en conséquence de quoi elle se sentait marginalisée, à la suite de quoi Bjørn Hansen avait signifié à la mère, dont il était le chef, que sa fille pouvait très bien gagner quelque argent de poche en venant faire le ménage dans son appartement.

Voilà pourquoi Mari Ann rangeait et nettoyait pour lui. Elle avait son jeu de clés et passait quand ça l'arrangeait. Peu importait à Bjørn Hansen qu'elle vienne tel ou tel jour, pourvu simplement qu'elle effectue une fois par semaine le travail pour lequel il la payait. Elle était parfois déjà arrivée quand il ouvrait la porte de son appartement dans le courant de l'après-midi. Il la trouvait penchée au-dessus du seau, duquel montait une odeur de détergent. Il entrait dans le salon et la découvrait dans cette position, debout, légèrement penchée, occupée à essorer la serpillière. Absorbée par son travail, elle lui tournait le dos en montrant ainsi un arrière-train rond et adolescent, peu gênée par le fait qu'il entre dans la pièce et l'observe. « Bonjour », disait-elle simplement, sans relever la tête. Bjørn Hansen ne pouvait s'empêcher de sourire (avec une légère tristesse ?) devant ce flegme et cette naïveté adolescents, un flegme en tout cas face à son regard posé sur elle, regard qu'il ne manquait toutefois pas de rapidement dévier sur le côté. Les premiers temps, elle était aussi consciencieuse que méticuleuse, alors forcément elle mettait du temps. Or, peu à peu, elle bâcla son travail. À tel point qu'il dut un jour la rappeler à l'ordre. Il lui montra qu'elle ne nettoyait pas assez dans les coins, là où la poussière s'accumule, et qu'elle oubliait aussi de passer le balai sous le canapé. Elle rougit. Une marbrure rouge se dissémina sur ses joues, jusqu'aux lobes de ses oreilles. La voir piquer un tel fard était étrange, Bjørn Hansen en fut interloqué. Il eut même peur qu'elle aille tout rapporter à sa mère, ce qu'il n'était pas certain de pouvoir affronter. Aussi insista-t-il pour souligner que loin de lui l'idée d'être maniaque ou rabat-joie, il estimait simplement que le ménage n'était pas entièrement fait si on ne passait pas la serpillière sur la totalité du sol, puis il joignit le geste à la parole en lui proposant de l'aider à déplacer le canapé, ce qu'ils firent de

concert. N'empêche, le rouge ne disparut pas des oreilles de Mari Ann. Il ne croyait pas qu'elle ait raconté la scène chez elle, en tout cas il ne nota pas de changement particulier chez M^{me} Johansen au bureau.

Cela faisait maintenant quatre ans qu'il habitait ici, seul. Dans cet appartement. Il fallait procéder à quelques changements. Avant toute chose, il s'agirait de donner à son fils la bibliothèque pour qu'il en fasse sa chambre d'étudiant. Ce qui signifiait qu'il devait déplacer les livres dans le salon où il devait ensuite trouver un espace pour lire. Il laisserait d'ailleurs quelques étagères, destinées aux livres de Peter. Et il devait acheter un lit, ou mieux : un canapé-lit, pour que la pièce ait l'air d'une espèce de boudoir dans lequel son fils pourrait recevoir ses invités. Non, cela pouvait prêter à confusion. Il allait de soi que son fils pourrait recevoir ses invités dans le grand salon, car il pourrait alors se retirer dans sa chambre à coucher, où il pourrait aménager un coin lecture avec sa bibliothèque miniature. Oui, voilà ce qu'il devait faire. Quoique. Non, son fils aurait un canapé-lit, bon sang de bonsoir ; un lit, ça faisait terriblement conjugal. Enfin, il devait quand même se résoudre à acheter un four à micro-ondes, bien qu'il maintienne que préparer une nourriture digne de ce nom dans un engin pareil relevait de l'impossible ; mais pour un jeune étudiant très occupé, affamé et désireux de manger sur le pouce, c'était sans nul doute un appareil ménager idéal, pensa-t-il.

Il arpentait ainsi son appartement en planifiant les modifications qui s'imposaient parce que son fils allait venir habiter chez lui. Il était tout feu tout flammes. Cette nouvelle allait chambouler son existence de fond en comble. Il avait donc un fils qui allait bientôt arriver pour habiter chez lui. Frappé par une joie imméritée, il comprenait qu'il devait malgré tout la chérir. Il démontra dans le même élan sa bibliothèque adorée, hormis une étagère qui à ses yeux conviendrait parfaitement aux livres de Peter, et la remonta dans le salon. Il s'aménagea dans sa chambre à coucher son coin lecture à lui, composé le long d'un mur de ladite bibliothèque et d'un fauteuil confortable. La future chambre de son fils était à présent remplie de livres empilés par terre. Avant de les ranger, les uns dans le salon et les autres dans sa chambre à coucher, il fit un tour dans le centre-ville pour chercher un bon canapé-lit. Et un four à micro-ondes. Il revint, rangea les livres sur les étagères. Le canapé-lit fut livré quelques jours plus tard. Bjørn Hansen inspecta l'appartement en se demandant s'il avait oublié quelque

chose, quelque chose dont aurait besoin un jeune étudiant pour sa chambre à coucher privée qui deviendrait peut-être aussi sa chambre d'études. « Enfin de quoi se réjouir ! s'écria-t-il. Ah ça, je dois le dire. Je ne m'y attendais pas. Et par-dessus le marché il veut habiter ici, ne serait-ce que pour quelques semaines ! Quelle chance qu'il compte devenir opticien ! Et qu'il ait été admis dans le cursus de génie optique ! Mon existence est chamboulée de fond en comble ! » s'écria-t-il.

Il allait sceller les retrouvailles avec son fils. C'était Peter qui avait cessé de venir voir son père. Mais c'était aussi lui qui avait pris l'initiative de rétablir le contact. Bjørn Hansen savait que cela risquait d'être difficile. Six années s'étaient écoulées depuis sa dernière rencontre avec Peter, alors que son fils n'était encore qu'un enfant, alors qu'il était désormais un adulte. Il ne savait même pas à quoi il ressemblait. Si ça se trouve, le fils n'avait pas désiré la rupture avec son père lorsqu'il avait quatorze ans, bien qu'il ait trouvé chaque été une excuse pour ne pas venir. D'un autre côté, peut-être avait-il espéré que son père lui demande à genoux de venir le voir. Ce que Bjørn Hansen n'avait pas fait car cela participait du prix à payer pour avoir à l'époque quitté son petit garçon de deux ans et la mère de ce dernier, pour douze ans plus tard entendre de la bouche de ce même garçon âgé désormais de quatorze ans qu'il avait de tout autres projets que de venir le voir, lui, son père, et enfin le prix à payer pour l'entendre le lui répéter lorsqu'il fut âgé de quinze, seize, dix-sept puis dix-huit ans. Plus l'arrivée de Peter se rapprochait, plus Bjørn Hansen dut prendre conscience qu'il doutait de ces retrouvailles, voire qu'il les redoutait. Il le sentait à sa façon d'en parler aux autres, à Berit et Herman Busk par exemple. Il parlait de son fils comme n'importe quel père le ferait. Il disait, une certaine mollesse dans la voix, que ça ne doit pas être facile tous les jours d'avoir un jeune à la maison ; il exprimait également une inquiétude très paternelle face à ces études de génie optique qui feraient de son fils un opticien : étaient-elles « suffisamment bien » ? Il donnait l'impression de répéter un rôle qu'il avait été à cent lieues d'endosser dix-huit années durant, tout en laissant croire à qui voulait l'entendre que ce rôle était désormais le sien. Or devant Mari Ann, dix-huit ans, qui faisait le ménage chez lui, il se trahit. À cause de tous les changements qu'il avait effectués dans l'appartement, il lui raconta qu'il attendait son fils, censé arriver à la rentrée universitaire. La curiosité piquée, elle lui demanda s'il avait une photographie de lui. Or il

n'en avait aucune ! Ou plutôt, la dernière en sa possession montrait Peter un jour d'été, alors qu'il venait de fêter ses onze ans. Mari Ann en resta bouche bée. Bjørn Hansen put constater, à son grand agacement, qu'elle tentait par tous les moyens de cacher le fond de sa pensée au sujet d'un homme de cinquante ans qui, bien qu'ayant un fils, ne s'en souciait a priori guère davantage. L'adolescente se croyait visiblement dans son bon droit en émettant cette condamnation morale qui n'en était pas moins percutante sous prétexte, après être restée bouche bée, qu'elle feignait l'indifférence parce qu'elle n'osait pas montrer tout haut ce qu'elle pensait de lui tout bas, pour la simple raison qu'il lui donnait son argent de poche et qu'il était, en plus d'être vieux, un pilier de la société et tout autant le chef de sa mère.

Car, dans le fond, il n'éprouvait pas le besoin d'avoir de photographies de Peter au fil de sa croissance. S'il en avait eu, c'eût été bien, mais comme il n'en avait pas, cela ne créait pas de manque en lui. Il n'éprouvait pas non plus la nécessité violente de savoir l'apparence qu'avait eue son fils lors de son dix-huitième anniversaire, ou le jour où il avait passé son baccalauréat, ou encore le jour où il était parti faire son service militaire. Il avait un fils, pour lui c'était amplement suffisant. Même gamberger sur cette apparence, il n'en voyait pas l'utilité. De même qu'il ne voyait aucune raison valable d'entretenir une relation familière avec lui car il ne vivait pas, et n'avait jamais vécu, hormis pendant une courte période, dans un univers familial avec lui. Mais qu'il le veuille ou non, Peter n'en demeurerait pas moins son fils. Et il était fier d'avoir un fils. Seulement, au vu des circonstances, ce fils n'avait pas besoin d'avoir un visage qu'il pouvait extraire d'une photographie pour le regarder. Et il ne goûtait guère qu'une gamine de dix-huit ans le toise comme une espèce de monstre à cause de ça.

Il avait beaucoup pensé à son fils pendant toutes ces années. Il n'avait cependant pas pensé à lui jour et nuit, et il n'avait jamais été incapable de trouver le sommeil parce qu'il se serait demandé comment il allait. Il comptait que son fils vivrait sa vie, sans lui, grandirait pour passer d'enfant à adulte, sans l'avoir à proximité dans son rôle de contrepoids. Il était séduit par l'idée que son fils courait dans les rues de Narvik, et grandissait. À l'époque où il venait encore le voir pendant l'été, Bjørn Hansen se faisait une joie de sa venue, il passait quinze jours avec lui, deux semaines riches en grands moments qui s'achevaient néanmoins sur une note uniquement morose, sinon chagrine, à la fin desquelles il le reconduisait à l'aéroport de

Fornebu, à Oslo, et l'accompagnait jusqu'à l'avion qui le ramènerait à Narvik. Oui, pour être franc, il éprouvait aussi un certain soulagement de constater que c'était terminé, que ça s'était bien passé et qu'il pouvait dorénavant se réattaquer au quotidien de la vie. Toujours est-il qu'il y avait ces quinze jours d'été annuels depuis que Peter était gamin, qui le liaient directement à lui. Il n'était pas sans savoir que Peter était à présent un jeune homme, très éloigné du petit Peter de ses années de garçonnet, qui l'incommoderaient sûrement si on les lui rappelait. Ce n'était pas Peter que Bjørn Hansen avait chevillé au corps, mais les souvenirs de lui. Ainsi de la petite main du garçon qui tirait la sienne à la vue d'un gros chien errant juste devant eux : le garçon qui s'immobilise brusquement, se cramponne à la main de son père pour le retenir ; la peur du garçon devant un gros chien errant et tout en même temps la conscience qu'il doit apprendre à la maîtriser, ou tout au moins à la cacher, à l'instar de son père qui lui dit : « Allez, viens, il n'est pas dangereux ». Bjørn Hansen était content d'avoir senti cette main tirer la sienne. Mais à quoi lui servirait ce souvenir lors des retrouvailles avec ce jeune homme désormais étranger, en route pour Kongsberg afin d'y étudier le génie optique, censé habiter chez lui ne fût-ce que pour quelque temps ? Ce jeune homme de vingt ans avec un visage qu'il n'avait jamais vu ? Et qui surgissait ici tout à coup. Pour vivre chez son père.

Et donc Bjørn Hansen se tient là, un matin de la fin août.

Il se tenait donc là, à la gare ferroviaire de Kongsberg. Il attendait le train. Il attendait son fils inconnu. Il était arrivé en avance, il se tenait sur le quai et attendait. Soudain il aperçut le Dr Schiøtz. Le Dr Schiøtz attendait lui aussi le train. Il attendait des préparations pharmaceutiques pour l'Hôpital municipal. Bjørn Hansen trouvait cela un peu étrange que le Dr Schiøtz vienne chercher en mains propres des préparations pharmaceutiques, mais il se dit que le médecin voulait sans doute ce faisant prendre l'air. Bjørn Hansen lui expliqua qu'il attendait son fils qui commençait des études de génie optique à l'École d'ingénieurs de Kongsberg, dans le but de devenir opticien. – Ton fils ? J'ignorais que tu avais un fils. Comme c'est sympathique ! ajouta-t-il – et Bjørn Hansen de se demander si la réplique renfermait une remarque ironique. Il n'eut pas le temps d'y réfléchir davantage car le train en provenance d'Oslo apparaissait dans la belle boucle que décrivaient les rails incurvés. Le convoi tout en

longueur entra dans la gare et s'arrêta. C'était le Sørlandsekspressen qui faisait une courte halte à la gare ferroviaire de Kongsberg avant de repartir dans les terres, dans les montagnes du Telemark, pour enfin rejoindre la côte tout au sud du pays, à Kristiansand. Bjørn Hansen tendit le cou car les passagers descendaient du train et se frayaient un chemin entre le flot de ceux qui voulaient y monter.

Bjørn Hansen fut frappé de constater que la plupart des voyageurs qui descendaient du Sørlandsekspressen étaient de jeunes gens, ou plutôt de jeunes hommes. Tous avec un bagage. Cela s'expliquait évidemment par la nouvelle année universitaire sur le point de commencer et par l'arrivée des étudiants, soit après des vacances bien méritées, soit pour la première fois dans la ville. Mais il s'agissait là d'un obstacle imprévu, car comment allait-il le reconnaître dans cette foule de gens qui n'étaient que de jeunes étudiants ? Au moment où ils traversèrent le quai pour rejoindre l'endroit où lui-même se tenait, il fut pris d'une peur panique à l'idée de s'adresser à l'un d'eux et de se tromper de personne. De repérer un faux fils. Et cela en présence du Dr Schiøtz. Cela le terrasserait, comme on dit, donc un peu comme si la foudre devait tomber d'un ciel impeccablement bleu et le frapper, lui, délibérément. – C'est lui, entendit-il alors dire le Dr Schiøtz. Il est coulé dans le même moule que toi, entendit-il le médecin ajouter.

Et c'était lui. Dans la ribambelle de jeunes hommes avançant vers le Dr Schiøtz et lui, il était le seul à marcher dans sa direction au rythme de pas décidés, en portant deux grosses valises. Bien sûr ! Peter le reconnut tout de suite, forcément, puisque Bjørn Hansen n'avait pas beaucoup changé au fil de ces années. Voyant les pas décidés de son fils et son regard fixe posé sur lui, il décida d'aller à sa rencontre pour être un peu à écart du Dr Schiøtz quand il accueillerait son propre fils. Au moment même où il fit ces quelques pas vers lui, Peter posa ses valises. Et lui sourit. Bjørn Hansen frémit. Il avait devant lui un exemplaire plus jeune de lui-même. Mais avec un visage si nu, pensa-t-il. Ma chair et mon sang, pensa-t-il aussi. Et ce visage si nu, si expansif ! pensa-t-il encore. C'est presque obscène, pensa-t-il enfin.

Bjørn Hansen était maintenant arrivé devant lui. Ils se faisaient face. Il tendit à Peter une main résolue pour le saluer. Il voulait donner une poignée de main à son fils pour le saluer. Il redoutait en effet que Peter ait posé ses valises parce qu'il voulait avoir les mains libres pour serrer son père dans

ses bras, ce que Bjørn Hansen voulait à tout prix éviter. Son fils avait surgi dans sa vie si brutalement ! L'enlacer aurait été trop intime. Aussi lui tendit-il simplement la main. Peter la prit. – Bienvenue à Kongsberg, dit le père. – Bonjour, dit le fils, en souriant.

Ils se regardèrent. Hormis le fait qu'il était une copie en plus jeune de son père, Peter Korpi Hansen ne se distinguait en aucune manière des autres étudiants descendus du train à Kongsberg ; oui, s'il n'avait pas foncé au rythme de pas décidés vers Bjørn Hansen mais était passé à côté de lui d'un pas nonchalant comme les autres, il n'est pas certain que celui-ci l'eût repéré comme le fils qu'il était venu retrouver ici. Sous un petit blouson léger en fibre synthétique qui lui donnait une allure désinvolte et relâchée, il portait un tee-shirt imprimé de lettres, comme il en allait sans doute de tous les tee-shirts actuellement. Sur celui de Peter figurait : VOICE OF EUROPE. Aussi curieux que cela puisse paraître, Bjørn Hansen savait qu'il s'agissait d'un nouveau producteur norvégien de prêt-à-porter qui fabriquait des vêtements en vogue au sein de la jeunesse. Il le savait parce que, en tant que percepteur, il était souvent le représentant de l'État et de la commune dans le cas des faillites et des dépôts de bilan, et comme certaines boutiques de mode avaient également connu à Kongsberg des cessations de paiement, il connaissait Voice of Europe car cette entreprise avait chez les débiteurs de Kongsberg des créances impayées en attente de recouvrement, sachant que la mission de Bjørn Hansen était justement de veiller à ce que l'État recouvre ses propres créances impayées, la plupart du temps le règlement toujours en souffrance de la taxe à la valeur ajoutée, et cela avant que les créateurs privés aient recouvré les leurs, si bien qu'il était de ce point de vue un concurrent direct de l'entreprise pour laquelle son fils, de façon si naïve, faisait de la publicité sur sa poitrine, ce que ne pouvait cependant pas deviner Peter, pensa-t-il avec un sourire rentré. Il observa son jeune fils moderne vêtu, en outre, d'un pantalon d'été gris fabriqué dans une étoffe un peu cotonneuse et qui semblait agréable à porter, même un regard non entraîné comme celui qu'avait Bjørn Hansen dans ce métier du textile pouvait s'en rendre compte. Enfin, il était chaussé de tennis épaisses, pleines d'autosatisfaction.

Ce jeune homme faisait à son père une forte impression. Parce qu'il était son fils. Sa verdeur fouettait la figure de Bjørn Hansen au point qu'il pouvait à peine respirer. La verdeur et son lot de merveilles ! Les gains à

engranger, une vie encore à vivre – et tout cela était cristallisé, avec une conscience de soi si crasse, dans la tenue de son fils. Bjørn Hansen n'était pas sans savoir que son fils apparaissait comme un stéréotype de la jeunesse d'aujourd'hui. Sa tenue était en effet celle de tous les spécimens de sa génération. On en trouvait treize à la douzaine, des jeunes hommes tels que Peter Korpi. Tous exhibaient les mêmes nonchalance, décontraction et fatuité enivrantes. Il n'en demeurait pas moins surprenant de les trouver également chez son propre fils. Il avait un fils qui appartenait à la jeunesse. Il avait un fils qui s'était adapté à sa génération, avec toute sa juvénilité.

Peter se mit aussitôt à raconter son long voyage. Lequel avait duré plus de deux jours. En bus et en train. À travers la quasi-totalité de la Norvège. En train de nuit, assis sur un siège légèrement rétractable, en sentant le rythme nocturne très particulier du convoi. Le jour, dans des paysages changeants. Des montagnes et des vallées. Des lacs et des bourgades. Mais rien de cela ne l'accaparait outre mesure. Voyager ne constituait pas une grande expérience pour lui. Il parlait d'une voix forte, un peu pontifiante, trouvait son père. Peter lui apprit qu'il avait été victime d'une ignominie. Évidemment, il ne prononça pas ce mot, *ignominie*. Il employa une expression plus jeune. On avait essayé de le « blouser ». Voilà ce qu'il avait dit. Ça s'était passé pendant la dernière partie du voyage, entre Oslo et Kongsberg. Quelqu'un lui avait « piqué » sa place. Sa place réservée. Son père se pencha pour prendre les valises et dit : – Oui, oui. Bon, on y va. Il prit les deux valises, sans que Peter proteste. Cette absence de réaction ne manqua pas de l'étonner. Mais, dans son esprit, son fils croyait certainement qu'il porterait les valises jusqu'à la voiture, elle-même certainement stationnée devant la gare. Or quand il précisa : – Je n'ai pas pris la voiture car c'est juste à côté, son fils ne fit pas mine de prendre ne fût-ce qu'une valise et lui laissa le soin de les porter toutes les deux, du reste pas aussi lourdes qu'il l'avait cru, et continua de parler de l'ignominie dont il avait été victime. Car, oui, quand il était monté dans le train à Oslo, dans la voiture indiquée pour rejoindre la place indiquée, une femme l'occupait déjà. Histoire d'être sûr de son fait, il avait contrôlé son billet une seconde fois avant de dire à la passagère que, cette place, c'était la sienne. Elle lui avait soutenu le contraire. Il lui avait alors montré son billet, mais non, elle ne voulait rien entendre. Le convoi s'était mis en marche avec Peter, debout dans la voiture, sans place. La femme refusait de bouger. Elle

prétendait que les places réservées étaient indiquées sur le dossier du fauteuil et, comme il n'y avait aucune marque de ce style sur le sien, la place n'était donc pas réservée, elle avait donc le droit de s'y mettre, d'autant plus qu'elle était arrivée la première. Peter, bien décidé à ne pas faire contre mauvaise fortune bon cœur, était resté planté à côté de cette femme qui lui avait piqué sa place. Il attendait le contrôleur pour plaider sa cause. Quand ce dernier avait enfin daigné se montrer, le train entra en gare de Drammen. Peter avait montré son billet et désigné sa réservation. Après y avoir jeté un œil, le contrôleur avait dit que, oui, c'était bien ça. Mais pourquoi ne pouvait-il s'asseoir ailleurs puisque les places libres ne manquaient pas ? Peter l'avait regardé d'un air ahuri. Venait-il de bien entendre ? Oui. Et pour cause : il n'avait qu'à s'asseoir ailleurs, disait l'autre, il y avait une flopée de sièges vides. – Mais ma place, c'est celle-ci, avait riposté Peter. C'est pour elle que j'ai payé. Le conducteur l'avait toisé, agacé : – Écoutez, vous n'avez aucune raison de monter cette histoire en épingle. Soit vous vous asseyez là, soit vous restez debout. De toute façon vous n'avez plus qu'une demi-heure de voyage. Faites comme vous voulez. Et à ces mots, il était parti. La femme qui s'était arrogé la place de Peter avait eu beau renverser la tête de victoire, il était resté debout. Jusqu'à Kongsberg. Sans s'asseoir. À côté de la place qui lui était attitrée. Le contrôleur avait retraversé la voiture, Peter n'avait pas bougé d'un millimètre. Le contrôleur était passé à côté de lui d'un pas rapide, sans prononcer un mot, la femme lui avait souri, il lui avait rendu son sourire. Peter n'avait rien perdu de la scène. Mais il était resté debout.

Oui, il était resté debout. Bien campé sur ses jambes. Dans ses vêtements de jeune, tout en désinvolture et en fatuité, et avec les traits de mon visage par-dessus le marché, pensa Bjørn Hansen. L'ignominie. Peter n'en démordait pas, il ne parla que d'elle durant le trajet qui les menait en face de la gare, à l'immeuble où habitait son père, lequel traînait toujours les deux valises finalement assez lourdes. Il en parlait encore quand le même Bjørn Hansen ouvrit la porte d'entrée, lorsqu'ils passèrent devant les boîtes aux lettres et que ce dernier en profita pour vider la sienne, lorsqu'ils se dirigèrent vers l'ascenseur et qu'il appuya sur le bouton, lorsque l'ascenseur arriva et qu'ils montèrent dedans, lorsque l'appareil les hissa dans sa cage jusqu'au troisième étage et qu'ils sortirent sur le palier, et même lorsque

Bjørn Hansen déverrouilla la porte de son appartement, qu'ils pénétrèrent dans l'entrée et qu'il posa les valises.

Bjørn Hansen montra l'appartement à Peter. D'abord le grand salon avec le balcon orienté plein ouest dont il fit coulisser la porte, puis la cuisine avant de passer à sa chambre à coucher dont il entrebâilla la porte. Il laissa à son fils le soin d'inspecter seul la salle de bains avant d'ouvrir une troisième porte, en grand, qui donnait sur la pièce qu'il avait aménagée pour son fils. Celui-ci n'avait jusque-là cessé de hocher la tête de satisfaction à cause de ce qu'il découvrait, et cela concernait aussi la dernière chambre, avec son canapé-lit, son étagère, son bureau (équipé d'une chaise), sa commode et son armoire, ainsi que son fauteuil. Il dit que ça ne le dérangeait pas d'habiter ici. Pendant tout l'automne. Oui, ce serait même idéal, car il éviterait ainsi de devoir chercher un studio. – Génial d'avoir ça, dit-il aussi. Mais.

– Combien tu veux ?

– Combien je veux ?

– Oui, par mois.

Le père : – Rien.

Le fils : – Tope là ! Ça me va. On vit dans un monde sans pitié.

Cette dernière réplique, il la prononça avec cette voix forte qui était la sienne, à la cantonade, et avec ce ton pontifiant qui, Bjørn Hansen l'avait compris, était sa manière de s'exprimer. Mais elle contenait également autre chose, oui, elle renfermait un secret. Le caractère pontifiant de la phrase n'avait rien de professoral, son fils n'avait nulle intention de lui faire la leçon, il voulait plutôt délivrer un message à son père au sujet d'une information qu'il connaissait de l'intérieur et que Bjørn Hansen ignorait totalement. Quand il disait « On vit dans un monde sans pitié », Bjørn Hansen ne devait en aucun cas croire qu'il aurait pu tout aussi bien dire : « On vit dans un monde sans pitié, tu sais » ; non, les deux affirmations étaient aux antipodes comme l'eau et le feu, et Peter communiquait son code d'une manière qui elle-même renfermait, qui camouflait une fierté singulière.

Peter indiqua qu'il voulait tout de suite sortir ses affaires. Il alla chercher ses valises dans l'entrée, les posa l'une après l'autre sur le canapé-lit et commença son rangement. Bien que son fils soit venu avec deux valises en définitive très lourdes, Bjørn Hansen remarqua avec une surprise croissante,

au fur et à mesure que Peter sortait ses affaires et les rangeait méticuleusement, qu'il n'avait pour ainsi dire rien apporté. Ou plutôt : il n'avait pour ainsi dire aucun effet personnel. La première valise ne contenait pour ainsi dire que du linge de nuit, dont une couette en plumes d'oie qui, d'apparence confortable, se distinguait surtout par sa taille immense et par la place qu'elle prenait dans le bagage. La seconde valise ne contenait quant à elle pour ainsi dire que des vêtements. Son fils les triait selon leur domaine d'utilisation et les posait à la place qu'il leur avait dévolue, tantôt dans l'armoire, tantôt dans les tiroirs de la commode. Slips, chaussettes fines et chaussettes épaisses, mouchoirs, cravates, gants et moufles prirent la direction de leurs tiroirs respectifs. Chemises blanches et colorées allèrent dans deux tiroirs de la partie gauche de l'armoire, les tee-shirts dans un troisième, les pulls dans un quatrième ; les pantalons et les tenues de sport furent accrochés dans la partie droite de cette même armoire. Quant aux manteaux et aux blousons, il demanda de pouvoir les accrocher dans l'armoire de l'entrée, ce qu'il s'empressa de faire, en même temps qu'il profita de sa présence à cet endroit pour y mettre ses chaussures, à l'exception de deux paires de tennis, en plus de celles qu'il portait, qu'il entreposa pour leur part sur le plancher de la partie droite de l'armoire. Il avait aussi une énorme trousse de toilette qu'il demanda de ranger dans la salle de bains, où il y avait à peine assez d'espace puisque l'étagère se révélait trop petite pour accueillir cette époque moderne.

Au rayon des objets strictement personnels, Bjørn Hansen n'en voyait que trois, pour autant qu'il pût le découvrir, et que son fils traitait avec une grande affection, mais qui laissèrent le père sans voix. Il souleva d'abord un souvenir de Narvik, sa ville bien-aimée. Il s'agissait d'un bibelot bon marché dont le socle en simili-argent soutenait une fine perche, elle aussi en simili-argent et à laquelle était fixée la bannière de la ville. Cet objet, Peter mit un long moment avant de lui trouver la bonne place et, après moult atermoiements, sa décision fut prise : il trônerait dans la bibliothèque. Cela fait, il sortit de sa valise un verre à bière, protégé par des couches de vêtements (le fils avait extrait ces deux objets en premier, avant de ranger ses vêtements, mais après s'être occupé de sa couette et de son linge de nuit). La chope épousait une forme spéciale en ce qu'elle était une copie parfaite, en verre, d'une botte. Elle contenait deux litres, informait le fils – et son père de comprendre que, dans la mesure où Peter avait transporté en

bus et en train à travers la quasi-totalité de la Norvège cette chope, dont l'inscription, ainsi que le voyait Bjørn Hansen, indiquait qu'elle appartenait à un restaurant de la bourgade où le fils avait effectué son service militaire, ce devait être parce qu'une histoire personnelle le liait à elle. Et s'il n'en dévoilait pas la nature à son père, Bjørn Hansen penchait pour l'une de ces raisons : ou bien Peter avait volé la chope, à la grande jubilation de ses camarades appelés du contingent, après une soirée débridée à l'auberge locale ; ou bien Peter les avait tous impressionnés en vidant ce verre de deux litres rempli de bière, d'une traite, sans s'arrêter ; ou bien encore, pour peu qu'il en ait effectivement bu le contenu d'une seule gorgée, il l'avait fait plus rapidement que les autres et ainsi avait remporté la botte comme un trophée ; ou bien encore il l'avait eue d'une façon ou d'une autre et sa compagnie militaire la lui avait confisquée, justement parce qu'elle était un trophée. Ne voulant pas l'interroger franchement, Bjørn Hansen essaya tout de même de lui tirer les vers du nez en montrant envers l'objet un très grand intérêt très hypocrite, ce qui flatta Peter, comme il pouvait le constater, mais n'eut d'autre résultat que de le conforter dans sa décision de conserver le secret sur la raison pour laquelle cette botte en verre pouvant contenir deux litres de bière se trouvait en possession de Peter Korpi Hansen. Forcément, il prit un air considérablement important au moment de chercher l'endroit le plus adapté pour sa chope qui, après encore plus d'atermoiements que tout à l'heure, atterrit à côté de la bannière de Narvik, sur l'étagère du haut de la bibliothèque.

À la fin, quand les deux valises furent vidées, Peter sortit le troisième et dernier objet personnel censé embellir sa chambre individuelle dans sa nouvelle vie d'étudiant à l'École d'ingénieurs de Kongsberg. Il prit un tube en carton duquel il déroula une affiche qu'il accrocha immédiatement, juste au-dessus du canapé-lit. Celle-ci fixée au mur à l'aide de punaises que Bjørn Hansen s'était empressé d'aller chercher dans le tiroir de la cuisine, il recula de quelques pas pour admirer le poster. Oui, il l'admirait véritablement. Bjørn Hansen se sentit lui aussi obligé d'admirer l'œuvre.

Le poster gigantesque représentait une voiture de sport. Rouge. De design italien. Une Ferrari. À côté, appuyé contre la portière, un homme avec des lunettes de soleil. Le symbole du propriétaire. En tenue de sport. À voir sa capote baissée, on en concluait que le cabriolet était photographié en toute décomplexion. L'arrière-plan, plus flou, presque désertique, sableux,

renforçait la teinte très délicate de la carrosserie. Le cliché était un pur poster publicitaire qui exhibait la sensualité et les dimensions de la voiture de sport. L'homme à côté arborait une expression dépourvue de la moindre ironie, une rareté dans le monde publicitaire moderne, de la même manière que le cliché en tant que tel était tout autant dépourvu d'ironie. Il soulignait exclusivement la richesse du cabriolet, et par conséquent le pouvoir de l'homme qui pouvait s'appuyer sur lui. Et rien d'autre. L'absence totale d'ironie insistait sur le fait que l'on se trouvait dans une atmosphère où l'on n'avait nul besoin de se donner des airs ou de demander pardon avec un sourire charmant. La beauté évidente de la richesse. C'était d'une sensualité à tout crin – et d'une banalité à l'avenant. Une question demeurait néanmoins en suspens : pourquoi son fils avait-il emporté cette affiche qu'il venait d'accrocher sur le mur de sa chambre ?

Le père ne posa cependant pas de questions à ce sujet. Et Peter n'apporta aucune explication, sans doute parce que selon lui le poster parlait pour lui. Au lieu de quoi il regarda sa montre. Il voulait passer à la fac, pour vérifier comment c'était fait, comme il disait. Il avait l'intention de s'orienter un peu et en tout cas de passer au bureau des admissions de la section de génie optique pour signaler qu'il était bien arrivé et retirer la place d'étudiant pour laquelle il avait postulé, et été admis, et avoir sa carte d'étudiant en sa possession. Son père lui demanda s'ils dîneraient ensemble, ici, dans l'appartement, puisque c'était son premier jour. Mais Peter ne pouvait pas. Il avait trop à faire, dit-il, il ne savait pas quand il rentrerait. Le fils partit, et Bjørn Hansen partit à son tour quelque temps après. Au bureau. Il revint chez lui après le travail à l'heure habituelle, prépara son repas, le mangea, mit les assiettes sales dans le lave-vaisselle, prit même le temps de lire. Évidemment, il se trouvait en ce moment dans un état paradoxal : il était inquiet, distrait, et sans points d'appui lui permettant de savoir comment appréhender cette nouveauté qui venait visiblement de survenir dans sa vie.

Le fils rentra nettement plus tôt que Bjørn Hansen l'avait supposé. Il n'était même pas dix-neuf heures trente quand il tourna la clé dans la serrure. Le père, installé dans le salon, lisait un livre : *Du concept d'angoisse*, de Søren Kierkegaard. Et, de nouveau, il ne put s'abstenir de s'étonner de l'esprit danois dans cette première moitié du XIX^e siècle ; à travers sa manière de traiter les mythes bibliques avec le plus grand sérieux, comme si Adam et Ève avaient réellement vécu, ce dont Søren Kierkegaard

était persuadé, Bjørn Hansen n'avait pas la moindre raison d'en douter, ce philosophe danois parvenait à ressusciter des notions fondamentales séculaires qui, pour Bjørn Hansen, étaient depuis des lustres mortes de leur belle mort. Il sentait une présence et une intensité s'évaporer des pages et s'emparer de l'esprit d'un trésorier-payeur général totalement athée, dans une ville de province norvégienne de la fin du xx^e siècle. Donc cent cinquante années de ténèbres et d'impénétrabilité transpercées par une lumière qui atteignait ce trésorier-payeur général – et ça, ce n'était pas ordinaire. Quoique. Peut-être n'était-ce pas si curieux que ça, dans le fond : d'un point de vue historique, il occupait une position de déclassé puisqu'il exerçait une profession ayant connu une transformation, une dépréciation qui avait fait passer sa fonction de haut fonctionnaire à agent public, mais qui ne l'empêchait pas pour autant, bien au contraire, d'apprécier aujourd'hui l'outsider et détestateur de haut fonctionnaire Søren Kierkegaard comme un compagnon de jeu secret, bien qu'il n'éprouve nullement au quotidien la sensation de cette dépréciation que son gagne-pain avait subie au fil de ce phénomène historique ; quoi qu'il en soit, cela favorisait chez lui une écoute plus attentive de la musicalité qui tintait dans le transpercement par Søren Kierkegaard des concepts dogmatiques pour lui mortellement justes. Son exemplaire datait de 1962. Il avait donc déjà lu l'ouvrage, la première fois lorsqu'il était encore étudiant, si bien que le livre était gribouillé de soulignements face auxquels il ne pouvait, aujourd'hui, que sourire et s'étonner de temps à autre d'avoir trouvé ces phrases importantes au point de se sentir obligé de les souligner à l'époque, alors qu'il avait vingt et un ans, donc le même âge que Peter aujourd'hui, et qu'il arborait le même visage si nu que son fils aujourd'hui, et ce, en dépit du fait qu'il avait lu à l'époque ce livre dans son temps libre, par amour, pas du tout comme un chaînon manquant au sein de sa formation universitaire, à savoir l'économie sociale, où l'on s'attelait à de tout autres concepts et méthodes. La porte de l'appartement s'ouvrait, Peter rentrait à la maison, juste avant le journal du soir. Bjørn Hansen se leva et alluma la télévision. Le fils entra dans le salon, ils regardèrent ensemble les informations. Et ils donnaient l'impression de devoir former une espèce de famille, ainsi carrés dans leurs fauteuils respectifs, rassemblés devant le téléviseur et les nouvelles du jour, à l'instar de milliers et de milliers de familles dans toute la Norvège. Bjørn Hansen et son fils adulte, qu'il connaissait à peine mais

qui n'en demeurait pas moins assis à côté de lui, dans sa tenue moderne, prêt à s'élancer dans la vie, ayant fait le premier pas sur la voie qui le lierait à une profession dont et avec laquelle il vivrait toute sa vie ; ce fils qui avait donc fait les premiers pas sur la voie qui feraient de lui un homme et sans doute un père de famille quand viendrait ce moment, ce jeune homme qui huit heures par jour allait être penché sur des instruments destinés à corriger un œil affaibli pour qu'il fonctionne comme un œil normal, un homme et sans doute un père de famille en blouse blanche penché sur des instruments optiques et lissant des verres adaptés à l'idée de l'œil idéal. Étrange d'être assis en formant une espèce de bonheur familial avec un jeune homme qu'il connaissait à peine mais qui, il ne le savait que trop bien, était son propre fils.

Peter était pour sa part peu marqué par la solennité de ce moment qui le voyait observer pour la première fois ce rituel familial en compagnie de son père. Rentré à l'appartement avec un sac plastique rempli de manuels, de fournitures scolaires et de classeurs, il avait filé dans sa chambre, était venu s'asseoir dans le canapé pour regarder quelques minutes du journal télévisé, était reparti dans sa chambre, était revenu s'asseoir dans le canapé pour regarder la fin du journal télévisé. Il ne tenait pas en place, il semblait agité.

Le journal télévisé terminé, le père demanda à son fils s'il pouvait éteindre la télévision. Peter acquiesça, répondit que ça lui était égal. Après un instant de silence, il dit à brûle-pourpoint : – Algot n'est pas arrivé. Demandant qui était l'Algot en question, Bjørn Hansen obtint pour réponse qu'il s'agissait du meilleur ami et de la bonne âme de son fils. Peter prononça ce qualificatif d'un ton franc et direct qui eut le don de déconcerter le père, lequel n'avait jamais entendu quelqu'un caractériser un ami de « bonne âme ». Bien qu'il ne voulût pas paraître enquisant en assommant son fils de questions et en jouant les curieux, Bjørn Hansen ne put toutefois résister à la tentative de justement jouer les curieux et de l'assommer de questions pour en savoir le plus possible sur ce fameux Algot et sur sa relation avec Peter.

Peter avait fait la connaissance d'Algot à l'armée. Ils étaient dans le même bataillon et occupèrent la même chambre pendant toute la durée de leur service militaire. Ils étaient devenus des amis intimes. Et c'est Algot qui avait poussé Peter à postuler pour une place au sein du cursus de génie optique à l'École d'ingénieurs de Kongsberg, où il avait donc été accepté.

Avant qu'il ne lui en parle, ce cursus n'avait jusque-là jamais occupé les pensées de Peter qui savait à peine ce qu'était le génie optique. Il ne savait d'ailleurs même pas ce qu'il allait devenir, bien qu'il ait pensé à des matières spécifiques. L'informatique, par exemple, ou les médias, pour n'en citer que quelques-unes. Oui, il avait pris des cours d'informatique par correspondance puisque l'armée proposait des offres intéressantes en matière de cours par correspondance, et donc il s'était inscrit en informatique comme beaucoup d'autres appelés du contingent. Or Algot lui avait dit : – L'informatique... À ce train-là, on va avoir une surproduction de gens qui misent tout sur l'informatique. Je parie que dans quelques années on aura des immenses queues de consultants en informatique, d'ingénieurs en informatique, de programmeurs en informatique, tous dans la trentaine, qui poireauteront devant les comptoirs de l'Agence pour l'emploi pour demander une formation de reconversion. Non, laisse tomber, avait dit Algot. Lequel ferait, lui, des études pour devenir opticien. Ce qui n'avait rien de surprenant en soi car Algot s'appelait Algot Blom et Algot Blom était le nom d'une entreprise de lunetterie à Oslo qui possédait plusieurs magasins dans la capitale et projetait de s'installer dans d'autres villes norvégiennes. Algot Blom ferait des études de génie optique pour devenir opticien, forcément, puisqu'il était l'héritier d'un empire de la lunetterie. Et non seulement ça, mais il avait poussé Peter à suivre lui aussi des études de génie optique. Et à entendre sa façon d'en parler, Peter s'y était intéressé. Car il ne fallait pas croire : ce n'était pas une matière réservée à ceux dont le père dirigeait un magasin de lunettes dans sa ville natale, loin de là, opticien était un métier d'avenir et, justement, dans les années à venir, on aurait un besoin énorme d'ingénieurs en génie optique, de types qui connaissent leur métier – c'était l'expression employée par Algot. Le génie optique comme une spécialité au sein même de l'art de l'ingénierie. Oui, Algot avait poussé Peter à prendre quelques cours par correspondance que l'on pouvait considérer comme une introduction aux études de génie optique en général, et à l'optique en particulier. Ça s'était produit au début de leur service militaire et, comme Algot avait suivi le même cours par correspondance, ils avaient pu bachoter ensemble, rien qu'eux d'eux, et, comme Algot connaissait déjà plein de trucs en matière d'optique, ça rentrait comme dans du beurre – c'était l'expression employée par Peter. Aussi, quand au printemps dernier Algot s'était inscrit en génie

optique à l'École d'ingénieurs de Kongsberg pour commencer à la rentrée universitaire, Peter avait fait pareil. Ce cursus qui, quelques mois plus tôt, n'avait pas un seul instant occupé ses pensées, voilà qu'il s'y inscrivait comme si c'était la chose la plus naturelle du monde, pour en faire sa profession, pour le restant de ses jours. On pouvait dire que c'était un jeu de circonstances, mais dans tous les cas c'était un choix drôlement futé, disait Peter. Car quiconque suit une formation dans un domaine soi-disant petit avec un gros potentiel d'avenir, mais donc pas aussi « branché » que les autres matières, se rendrait bientôt compte qu'il est nettement plus malin que celui qui saute sur les matières dont tout le monde parle, puisque de toute façon c'est toujours comme ça : les premiers non seulement à distinguer le potentiel de certaines études mais aussi à oser les suivre sont ceux qui en récolteront les fruits dès l'instant où ces études seront « branchées », et Peter ne doutait pas une seconde que le génie optique serait bientôt « branché ». Sans que Peter le dise franchement, Bjørn Hansen comprenait que son fils avait également pris en considération son amitié avec Algot Blom en choisissant ses études. Non content de choisir des études bien en amont de leur inéluctable popularité future, il voulait devenir opticien diplômé et, en compagnie d'un cortège de nouveaux opticiens, profiter à fond de son amitié avec Algot Blom. Il y avait en effet nettement plus de magasins Algot Blom qu'Algot Blom ne pouvait lui-même diriger. Aussi la pensée ne lui était-elle pas du tout étrangère de diriger dans quelques années un magasin de lunettes à Oslo, ou d'être envoyé en tant que gérant d'un magasin de lunettes par exemple à Kristiansand ou à Stavanger pour le compte d'Algot Blom. Qu'il puisse ainsi avoir Algot Blom comme responsable ne le gênait pas le moins du monde compte tenu qu'il était son ami. En bons amis, ils s'étaient serré les coudes dans les bons et les mauvais moments pendant toute la durée de leur service militaire, aussi bien en caserne qu'en ville, lors de leurs permissions. Ce qu'ils avaient vécu ensemble en ville, on aurait pu en écrire un roman, ricanait le fils ; surtout les histoires racontant comment ils s'étaient faufilés à l'intérieur de la caserne sans se faire voir, après avoir dépassé l'horaire réglementaire de retour au camp, feraient se tordre de rire les gens si elles étaient écrites par un vrai écrivain, disait-il. Ça avait même été un peu triste pour eux à ce niveau au moment de la quille. Mais bon, ils commenceraient leurs études de génie optique à la rentrée, et ensemble en

plus. Il avait eu des nouvelles d'Algot pendant l'été. Ils s'étaient mis d'accord pour se retrouver à Kongsberg aujourd'hui. Mais ils ne s'étaient pas mis d'accord sur une heure particulière : la ville n'était pas très grande, ils ne pourraient pas se rater. Voilà ce que lui avait dit Algot. Or il ne l'avait pas trouvé. Ni à l'École d'ingénieurs de Kongsberg. Ni dans les rues. Ni dans l'un des nombreux pubs et restaurants où il était passé. Il trouvait que la ville regorgeait d'étudiants, un bon millier à coup sûr. Il trouvait que ces étudiants inondaient les rues et les pubs de la ville. Or pas d'Algot. Il avait passé sa journée à le chercher. Oui, même à la gare centrale d'Oslo ce matin il l'avait cherché, au cas où Algot prendrait le train, ce que Peter estimait peu probable puisque Algot avait sa voiture. C'était étrange. La rentrée avait lieu le lendemain. – Il va arriver au tout dernier moment, suggéra son père. Beaucoup font ça. – Peut-être, mais on s'était mis d'accord, répliqua Peter, un peu lésé. – Si ça se trouve, il aura changé d'avis, dit Bjørn Hansen. Il se sera dit qu'il allait d'abord faire une année d'apprentissage dans un des magasins de la famille. Tu y as pensé ? – Mais son nom est sur la liste des étudiants, insista le fils avec obstination. J'ai demandé s'il était inscrit et on m'a dit que oui : ils ont cherché son nom et ils l'ont trouvé. Donc il va venir.

Bjørn Hansen avait désormais un fils à demeure chez lui. Le fils s'était installé dans son appartement. Il y avait déballé et rangé ses effets personnels. Il était sorti voir cette École d'ingénieurs qui deviendrait son billet d'entrée pour les obligations nécessaires de la vie adulte, elle-même le socle autour duquel se construit ensuite ce que nous appelons tout simplement la vie. Il était donc au seuil de la vie, il y effectuait sa première journée. Et nulle trace de sa bonne âme, Algot. Bien qu'ils se soient mis d'accord. Quand un jeune homme de vingt ans dit à son père que nous vivons dans un monde sans pitié, qu'est-ce que cela signifie ? Et plus encore quand, dans le même mouvement, ce fils accroche un poster publicitaire d'une voiture de course rouge comme s'il s'agissait d'une œuvre d'art ?

Soirée dans le salon du percepteur. À Kongsberg. Un soir d'août. Doux et sombre. La porte du balcon était entrouverte, pour que la brise fraîche puisse pénétrer dans la pièce, tout juste. Et donc, Peter a choisi d'étudier le génie optique sous prétexte qu'un ami a lui-même fait ce choix, pensa son père. Sans quoi jamais il n'aurait suivi de telles études. Or la vie se

compose d'une foule de hasards, et nos choix, notamment quand ils ont trait aux études, peuvent se fonder sur les choses les plus fantasques. Et en l'espèce c'est l'ami qui a choisi pour le fils. C'est le cas. Ça ne signifie pas obligatoirement la fin du monde, mais je suis tout de même inquiet pour lui, pensa Bjørn Hansen. Surtout parce que – mais il arrêta là sa réflexion car il repensa à la voix beaucoup trop forte du fils qui n'avait cessé de l'irriter comme de le tourmenter, ce qu'il trouvait profondément injuste et en même temps effrayant.

Le fils était sorti sur le balcon. Il prenait l'air. Bjørn Hansen lui emboîta le pas et se posta à côté de lui. Une douce soirée d'août, à la nuit tombée. Un ciel sombre, un air sombre. Encore plus sombre avec les collines abruptes qui entouraient Kongsberg. Et au creux de la vallée, la ville, où des lumières brillaient d'un éclat mat, disséminées de-ci de-là. En contrebas, à l'extérieur. Des lumières mates, venant des vitrines allumées dans les magasins, et des lampadaires éclairés dans les rues. De la station-service juste au-dessous d'eux, légèrement à gauche, avec son immense bande de bitume sans vie, là aussi une lumière mate. Là, une autre lumière mate venant d'une fenêtre isolée dans le Gyldenløve Hotell, au troisième étage ; encore une autre lumière mate venant de la station de chemins de fer, dépourvue de trains, et encore une autre lumière mate venant cette fois du réverbère éclairant un unique taxi garé sur la place devant la gare. Presque aucun bruit en provenance de la ville, ni devant ni sous eux. Mais un souffle régulier était perceptible, dans le lointain, hors du champ de vision qu'ils avaient depuis le balcon, des deux côtés. C'étaient les voitures qui roulaient sur les nationales, en direction d'Oslo sur la gauche, en direction de Geilo puis de Bergen sur la droite. Ces deux nationales dessinaient un cercle autour de Kongsberg, auxquelles s'ajoutait une troisième route, conduisant à Notodden au sud et à Haukefjell à l'ouest, mais elle se trouvait hors de la portée tant visuelle qu'auditive du père et du fils sur leur balcon. Les deux nationales, bien qu'un peu plus loin, étaient pour leur part fortement éclairées, nettement plus que la ville dont la matité et le disséminement des lumières étaient renforcés par les lampadaires qui illuminaient la chaussée sur laquelle roulaient les voitures avec leurs petits phares jaunes et mouvants ainsi que leur souffle régulier. Mais de la ville, tant au-dessus qu'au-dessous d'eux, au milieu de laquelle ils se trouvaient, peu de bruit montait. De temps à autre, une portière qui se fermait, suivie d'un moteur

qui s'allumait puis montait en régime. Un rire soudain, interrompu l'instant d'après. Une voiture qui roulait au pas dans la rue, à deux pâtés de maisons de chez eux, et un filet de lumière quand elle arrivait à l'angle, qu'ils distinguaient dans leur champ de vision depuis le balcon. Et puis le Lågen, ou plutôt une petite portion du fleuve, sur leur droite, juste avant la nationale fortement éclairée qui filait en direction de Geilo puis de Bergen, mais lui plongé dans un silence total, réduit à un trou noir dans le panorama que leur offrait le balcon. – Regarde, dit Peter, le bras tendu. Il désignait un panneau en néon de l'autre côté de la gare, indiquant que cet endroit hébergeait le supermarché CITY. Néanmoins, ce n'était pas la présence là-bas d'un supermarché qui l'occupait, mais bien le signe. Le signe en néon brillant rouge. CITY. – On est dans la City, dit-il, transporté, mais toujours avec un reliquat de ce ton pontifiant qui était le sien. En plein milieu de CITY. – Regarde, dit-il alors, le bras de nouveau tendu. Et il désignait cette fois un autre signe lumineux, également en néon rouge, accroché au sommet d'un long mât presque à hauteur de leur balcon. TOYOTA indiquait-il. – Super, dit Peter. C'est fort. Je sens que je vais me plaire ici, ça brûle dans mon sang, expliqua-t-il. Et en plus Algot arrive demain.

Il s'arracha à la vision de Kongsberg by night et retourna dans le salon. Le père pensa que le fils venait d'être séduit par le spectacle nocturne, qu'il voulait se jeter dans le monde de la discothèque qui, ici aussi à Kongsberg, vivait sa vie en sous-sol où des musiques violentes et des lumières clignotantes hyperactives suscitaient une euphorie juvénile mais qui, justement parce que ce monde s'épanouissait en sous-sol, derrière des portes sévèrement gardées, notamment dans les profondeurs souterraines du Grand Hotell, ne pouvait parvenir aux oreilles du père et du fils sur leur balcon, au troisième étage d'un immeuble moderne sis au centre de la ville de Kongsberg, même s'il existait bel et bien – et Bjørn Hansen de croire qu'il avait à présent, ce monde, appelé Peter à le rejoindre. Or non, le fils voulait se coucher. Il devait se lever tôt le lendemain matin, il voulait profiter d'une bonne nuit de sommeil. La ville et ses rythmes endiablés attendraient – ils attendraient qu'Algot et lui-même s'y engouffrent ensemble. Le fils alla à la salle de bains, afin de faire sa toilette pour la nuit. Le père se fit cette réflexion très précise, « faire sa toilette pour la nuit », à cause de cette trousse de toilette colossale apportée par Peter, qu'il n'avait pas manqué de repérer. Mais qu'est-ce qu'il pouvait foutre dedans pour

qu'elle soit si grosse ? se demanda-t-il. Il décida cependant, quelque piquée que soit sa curiosité, de ne jamais, jamais au grand jamais, jeter un coup d'œil dedans car il s'imaginait qu'elle contenait des secrets auxquels il ne voulait surtout pas être initié. Le fils, toutefois, n'entretenait pas de secrets autour d'elle. Il aurait certes pu la garder dans sa chambre ; or non, il l'avait laissée posée sur la tablette en verre de la salle de bains. Elle y était toujours quand il en sortit enfin. Et il sortit vêtu d'une robe de chambre. Vêtu d'une robe de chambre il rejoignit calmement sa chambre et ferma la porte, non sans avoir lâché un bref « bonne nuit ». Un grand seigneur, pensa Bjørn Hansen, mon fils est un jeune grand seigneur moderne. Tiens donc. Quoi qu'il en soit mon fils est chez moi. Il est mon invité dans l'existence, pensa-t-il aussi.

Or Algot ne vint pas. Bjørn Hansen vit son jeune fils partir le matin à sa première journée d'enseignement, fébrile, un peu nerveux, avec dans un sac ses manuels scolaires tout juste achetés, des stylos, des feuilles mobiles et des copies doubles, des classeurs. Au seuil de la vie, prêt à ingurgiter le savoir. Vêtu cette fois d'un tee-shirt sur lequel figurait l'inscription BIK BOK. Mais il était morose quand il rentra le soir, bien qu'il tente de le cacher. Même Bjørn Hansen s'en aperçut. Le fils entra dans l'appartement et prit à toute vitesse la direction de sa chambre, avant de se raisonner, comme rattrapé par le devoir, pour échanger quelques mots avec son père, puisque celui-ci savait qu'il venait de vivre sa première journée en tant qu'étudiant. – On est quarante, dit-il. Dans notre promo. Et encore, ils ont soigneusement écrémé. On vient de tous les pays nordiques, il y en a même une d'Islande. Et on a un enseignant qui est prof en Angleterre. Il ne vit pas ici, il prend l'avion toutes les semaines exprès pour nous faire cours. Si on a besoin, ils feront venir un expert du labo de photométrie de la fac de Trondheim. C'est hyper bien organisé, c'est hyper pro. Il s'exprimait à la cantonade, au-dessus de la tête de son père, le visage en partie tourné. Sur ce, il indiqua qu'il devait travailler. Il alla dans sa chambre d'une démarche traînante. Il y demeura plusieurs heures. Tard le soir, il réapparut vêtu de sa robe de chambre pour passer à la salle de bains. Il y resta longtemps. Il en sortit pour rejoindre sa chambre. – Algot n'est pas venu, dit-il en ouvrant la porte. Mais il arrivera sûrement demain, ajouta-t-il.

Or Algot n'arriva pas le lendemain. Peter revint en milieu d'après-midi, alors que Bjørn Hansen était en train de manger, lequel lui demanda s'il voulait partager son repas. Mais le fils fit non de la tête. Il n'avait pas faim. En revanche, il était outré. – Algot ne viendra pas. Et à la fac ils s'en branlent. Ils laissent sa place vide. Vu qu'ils n'ont pas de nouvelles de lui. – Il va bien finir par venir, dit le père. Il aura été retardé de quelques jours. – Non, je te dis. Car Algot est à Londres. J'en ai eu la confirmation.

Il prononça cette dernière phrase avec une voix trompettante qui, de l'avis de Bjørn Hansen, le déparait fortement. Peter avait, expliqua-t-il mis de l'ordre : là où l'École d'ingénieurs avait montré son incapacité, le jeune Korpi Hansen s'était donné pour mission d'y apporter toute la clarté. Lorsqu'il était entré dans la salle de classe pour la première heure de cours, il s'était levé et avait parcouru l'assemblée du regard. Il attendait d'apercevoir Algot qui lui aurait répondu par un clignement d'yeux ou, d'une manière ou d'une autre, se serait en tout cas manifesté à lui : Ben tu vois, je suis là, pour la deuxième journée de fac, c'était pas la mer à boire ? Or Algot n'était pas là. Toujours debout, toujours parcourant l'assemblée du regard, Peter avait procédé à un calcul mental et avait abouti, en se comptant lui-même, au nombre de trente-neuf. Ils auraient dû être quarante. Après quoi il se rassit et suivit le premier cours de la journée, une heure de physiologie, même s'il avait bien du mal à se concentrer. Sitôt que ce fut la pause, il courut au bureau des admissions. On le reconnut pour l'avoir vu la veille. De nouveau, il demanda comment il pouvait se faire qu'ils n'aient pas eu de nouvelles d'Algot Blom. Un peu découragée, la secrétaire lui répondit qu'aujourd'hui non plus elle n'en avait pas. – Mais il n'est toujours pas arrivé ! s'écria Peter. – Eh non, que voulez-vous, indiqua-t-elle. Nous n'avons pas reçu de message d'absence. – Vous êtes sûre ? Vous ne pouvez pas vérifier ? La secrétaire lui opposa un refus catégorique. Sa réponse scandalisa Peter qui heureusement garda son sang-froid. Il se contenta de tourner les talons et de quitter le bureau en trombe. Et non pour rejoindre la deuxième heure de cours, qui du reste avait déjà commencé, mais pour se rendre au bureau des Postes et Télécommunications où il ouvrit l'annuaire d'Oslo à la lettre B, parcourut les pages de haut en bas (avec des doigts survoltés et hargneux, pensa son père), jusqu'à ce qu'il ait trouvé l'adresse personnelle d'Algot Blom qu'il supposait être chez ses parents. Il entra dans une cabine téléphonique et composa le numéro. Personne ne décrocha. À

défaut, il chercha le numéro du magasin central de l'entreprise Algot Blom senior, retourna dans la cabine téléphonique et composa le numéro. Il voulut parler au responsable mais, celui-ci étant occupé, la personne au bout du fil, un homme, lui demanda de quoi il retournait. – Il s'agit d'Algot Blom junior, je suis un ami intime. Vous savez où je peux le joindre, je veux dire : vous savez où il se trouve actuellement ? – Junior ? demanda l'homme. Mais Junior est parti à Londres avant-hier, voyons. – Et il revient quand ? – À Noël, autant que je sache. Au moment des vacances. – Ah oui, il a donc bel et bien choisi d'étudier le génie optique à Londres, en définitive. – Exactement. Comme vous n'êtes pas sans le savoir, il n'y a que le meilleur qui en vaille la peine. À ces mots, Peter lui raccrocha au nez.

Il regretta après coup d'avoir reposé le combiné aussi vite. Il aurait pu demander l'adresse et le numéro de téléphone d'Algot. Mais il avait été tellement estomaqué par ce qu'il venait d'apprendre. D'un autre côté, comme il s'était fait passer pour un ami intime d'Algot, ce qu'il était plus ou moins, il ne pouvait décemment pas feindre d'ignorer qu'il était parti à Londres étudier le génie optique. Sauf qu'il n'en avait jamais soufflé mot à Peter. « À bientôt à Kongsberg. » Voilà ce que lui avait dit Algot. Or il était parti faire ses études en Angleterre pour suivre le cursus de génie optique autrement plus réputé que proposait The University of London. Peter retourna aussitôt au bureau des admissions. Il tut la présence à Londres d'Algot, se concentra sur son absence à Kongsberg et réitéra uniquement sa demande : avaient-ils oui ou non enfin l'intention de vérifier s'ils avaient reçu ou pas de message d'Algot Blom junior, susceptible d'expliquer le fait qu'il ne s'était pas présenté à la rentrée universitaire, maintenant que les cours de génie optique avaient définitivement commencé ? Mais la secrétaire n'en avait aucunement l'intention. Ni elle ni son supérieur, un homme, qui surgit au moment où Peter réitéra sa demande. Oui, il insista pour qu'ils vérifient. Peut-être l'information leur avait-elle échappé. Peut-être leur avait-il écrit pour renoncer à sa place à l'École d'ingénieurs. Auquel cas il y avait une place libre. Ne le comprenaient-ils pas ? Si Algot Blom avait écrit qu'il renonçait à sa place, un autre étudiant pourrait alors en profiter. Qu'est-ce que ça signifiait, d'après eux, pour celui qui n'avait pas obtenu de place à l'École d'ingénieurs si quelqu'un lui téléphonait brusquement pour lui annoncer qu'il y avait une place libre au cursus de génie optique de Kongsberg ? Peter avait insisté sur ce mode. En vain. Il dut

se déclarer vaincu. Il était malgré tout un étudiant fraîchement arrivé dans ces murs, il ne voulait surtout pas se distinguer comme étant un élément difficile. Mais il y avait quand même des limites au laisser-aller.

Peter dressa de cette histoire un récit hautement détaillé, avec une précision extrêmement tatillonne, où pas le moindre des mouvements qu'il avait effectués pendant cette mise au point n'avait été omis. Il était outré. Par la direction de l'École d'ingénieurs. Mais pas par Algot, qui lui avait fait faux bond. Algot qui avait disparu, en laissant derrière lui une place vide « que l'école se tape d'occuper », avait dit Peter. Bjørn Hansen n'aimait pas ça. Il n'aimait pas l'histoire de son fils, il n'aimait pas la façon qu'il avait de la raconter et il n'aimait pas ce qu'elle racontait de son fils – ni de ses perspectives d'avenir. Surtout elles l'inquiétaient. Qu'allait devenir son fils désormais ? Le motif pour lequel il se trouvait *de facto* à Kongsberg, étudier le génie optique, brillait par son absence. Il se trouvait désormais à Kongsberg dans des conditions marquées par la désolation.

Il n'empêche, le fils commença ses études comme si rien de déterminant ne lui était arrivé. De ce moment il ne parla plus d'Algot. Algot devint synonyme de place vide dans sa conscience, le fils voyait de l'avant. Et il ne fallut guère beaucoup de jours pour que Bjørn Hansen considère Peter Korpi Hansen comme un homme qui se cramponnait à la vie. – Il se cramponne à la vie, disait-il. Il n'avait pas aimé son fils dans le récit que faisait son fils de lui-même. Il avait beau s'efforcer de voir son fils avec la meilleure empathie du monde, il n'y parvenait pas. Des formulations étranges surgissaient constamment dans sa tête, qui s'y fixaient. Telles que : – Peter mange ma nourriture, grand bien lui fasse !

Pourquoi pensait-il en ces termes ? Au sujet de son propre fils ? « Peter mange ma nourriture, grand bien lui fasse ! » ? Cette pensée avait l'amorce suivante : Bjørn Hansen et son fils partageaient désormais un quatre-pièces dans le centre de Kongsberg. Et ce, parce que Peter, qui suivait des études à l'École d'ingénieurs de Kongsberg, habitait à demeure chez son père au lieu d'avoir emménagé dans un studio. Bjørn Hansen continuait de vivre sa vie régulière, exactement comme avant, et Peter menait la sienne. Ils ne se voyaient que le matin, ou à peine, et sinon le soir, lorsque Peter rentrait à la maison. Lorsqu'il était à la maison, il passait le plus clair de son temps dans sa chambre. S'il entrait dans le salon, c'était pour regarder la télévision, non sans chaque fois demander à son père s'il ne s'y opposait pas. Avec le

temps, ils en vinrent à prendre leur petit déjeuner ensemble, ou du moins au même moment. Si Peter se levait le premier, il allait, après un passage à la salle de bains, directement à la cuisine pour enclencher la cafetière et préparer son petit déjeuner sur la planche à pain, le café étant ainsi prêt quand le père entrait à son tour dans la cuisine pour préparer le sien. Parfois ils mangeaient ensemble à la table, mais il n'était pas rare que le fils emporte ses tartines ainsi qu'une grande tasse de café dans sa chambre afin de « se mettre tranquillement en condition pour la journée de cours », comme il disait. Si le père se levait le premier, il enclenchait la cafetière et s'asseyait à la table et mangeait son petit déjeuner quand son fils entrait à son tour dans la cuisine pour préparer le sien avant de s'asseoir avec lui ou bien de repartir dans sa chambre. Dans tous les cas, la nourriture était commune, Bjørn Hansen lui ayant signifié qu'acheter chacun son pain, chacun son lait, etc., était tout sauf pratique, oui, pourquoi pas à ce train-là acheter chacun sa cafetière, non, mieux valait opter pour cette solution puisqu'ils vivaient sous le même toit, utilisaient le même réfrigérateur et la même gazinière, ce que Peter n'avait pas contredit. Les dîners, en revanche, ils les prenaient chacun de son côté car il n'était pas pratique pour le fils de se plier à des horaires fixes. Il voulait en outre passer le plus de temps possible avec ses camarades de faculté, ne serait-ce que pour manger avec eux, car c'est ainsi que l'on fait la connaissance des gens. Raison pour laquelle il mangeait souvent à l'extérieur, à savoir à la cantine de l'École d'ingénieurs. Mais il lui arrivait également de rentrer à la maison sans avoir « eu le temps de bouffer », comme il disait, auquel cas il se confectionnait des tartines. Raison pour laquelle Bjørn Hansen se mit à préparer une double portion de son dîner, afin que le fils puisse profiter des restes du père, au moment pour lui de rentrer à la maison. Avec le temps, ce fut d'ailleurs ce que fit Peter : il se contentait d'acheter une brioche ou une pâtisserie ou tout bonnement un café lorsqu'il allait à la cantine avec ses camarades de faculté qui y prenaient quant à eux leur repas. Mais, le dimanche, Peter devait se débrouiller seul. Car Bjørn Hansen prenait son repas dominical soit chez Berit et Herman Busk, soit au Grand Hotell, et là, en règle générale, Peter se faisait cuire une côtelette dont le père sentait encore l'odeur flotter dans l'appartement à son retour.

Voilà ce qu'il en était donc de la nourriture. Rien de très particulier ni d'alarmant à cet égard, encore moins quand un père a un fils qui est étudiant et vit chez lui à demeure. On aurait sinon pu commencer à se poser des questions au sujet de ce fils. Voire au sujet du père, si par exemple il avait proposé de partager les coûts du ménage, y compris le dîner réchauffé. Il paraissait naturel de s'organiser ainsi, naturel pour Bjørn Hansen d'acheter le lait, la charcuterie, le fromage, etc., naturel pour lui de préparer des doubles portions de son dîner dans le cas où le fils n'aurait pas mangé au moment de rentrer à la maison après une longue journée de cours et d'études. Et tout aussi naturel de constater que le père prenait son petit déjeuner à la cuisine tandis que le fils prenait le sien dans sa chambre afin de se mettre tranquillement en condition pour la journée de cours, que le père dînait quand il avait terminé sa journée de travail et le fils quand il avait terminé sa journée d'études. C'est le contraire qui n'aurait pas été naturel. À savoir, que le fils s'assoie à la table du père alors qu'il devait réviser ses notes prises en cours la veille, ou que le fils rentre dîner avec le père tous les soirs à dix-sept heures ; ou encore que le père propose de partager les coûts du ménage, y compris le dîner réchauffé. Et pourtant, il ne fallut guère longtemps à Bjørn Hansen pour qu'il pense : « Peter mange ma nourriture, grand bien lui fasse. » Pareille pensée s'expliquait-elle par le fait que, en son for intérieur, il était choqué de constater que Peter ne proposait pas de partager les coûts du ménage ? Non. Pour le coup Bjørn Hansen aurait été choqué. Pareille pensée s'expliquait-elle alors par le fait que Peter prenait tout pour argent comptant, comme on dit : le logement à l'œil, la nourriture à l'œil, la libre utilisation des pièces communes de l'appartement ? Non plus. Peter ne le prenait ni pour argent comptant ni d'ailleurs comme une évidence. Bien au contraire, dans de telles situations il adoptait envers Bjørn Hansen un comportement qui avait quelque chose de double, de roublard.

Bjørn Hansen prenait donc son repas dominical au Grand Hotell, quand il n'était pas chez les Busk. Quand il rentrait à la maison, sentant que le fils s'était fait cuire une côtelette, ou des saucisses, il pensait alors : J'aurais quand même pu l'inviter au restaurant. Initialement, il avait l'intention de l'inviter à participer à sa randonnée dominicale qu'il effectuait avec Herman Busk, après quoi ils auraient pu aller au restaurant du Grand Hotell ou dîner chez Herman Busk. Mais, pour avoir fait sa connaissance, ce

dernier l'avait déjà invité ; la rencontre avait eu lieu chez Bjørn Hansen, et il lui avait dit qu'il était le bienvenu à partager avec son père le rôti dominical. Or Peter avait indiqué que cela ne lui était pas possible : il ne pouvait hélas passer ses dimanches à ce genre d'activité. Une réponse légitime de prime abord, un jeune homme débordant de soif de vivre peut tout à fait envisager ses dimanches autrement qu'en dînant avec son père entre deux âges, l'ami également entre deux âges de celui-ci et la femme de ce dernier. Mais il y avait quelque chose dans le ton qu'il employait pour le signifier que Bjørn Hansen n'aimait pas. Il adoptait un ton hennissant de vantardise, voilà. Et totalement dépourvu de la moindre complaisance : il ne s'embarrassait pas à comprendre que l'ami de son père l'invitait pour montrer que l'hospitalité qu'il témoignait si volontiers à Bjørn Hansen serait dorénavant accordée au fils de celui-ci avec la même largesse. Raison pour laquelle l'explication trompettante apportée par Peter, selon laquelle il comptait bel et bien employer ses dimanches autrement, apparaissait aux yeux et aux oreilles de Bjørn Hansen comme une fin de non-recevoir, non pas tant envers Herman Busk mais bien envers lui-même, et ce, par surcroît, en présence de Herman Busk, son ami, contraint à son corps défendant de voir et entendre que le fils de Bjørn Hansen refusait catégoriquement d'assumer son rôle filial sous prétexte qu'il avait décroché une chambre d'étudiant dans l'appartement de son père.

Était-ce bien nécessaire ? Pourquoi ne pas gratifier son père de cette joie ? La joie d'emmener son fils au repas dominical de Herman et Berit Busk, ne fût-ce qu'une seule et unique fois. Il aurait pu au bas mot se montrer intéressé sur le principe, remercier poliment pour cette invitation, dire qu'il viendrait bien volontiers. Et, après, il n'aurait pas eu besoin de venir. Il aurait pu, le moment venu, se trouver une excuse. Cet incident suscita chez Bjørn Hansen de la rancune envers Peter. Il se cramponne à la vie, ne put-il de nouveau s'empêcher de penser, sans être conscient de la manière exacte avec laquelle cet épisode en était l'illustration. Aussi, sentant l'odeur de côtelette dans l'appartement au moment de rentrer à la maison après son dîner dominical au Grand Hotell, il pensa cette fois : Bien fait pour lui. Un dimanche, devant repasser par l'appartement avant d'aller manger au restaurant du Grand Hotell, il trouva Peter occupé à se faire cuire des saucisses. Un dimanche après-midi. Il avait enfilé une tenue sportive moderne, ces vêtements légers, souples et décontractés que la jeunesse

portait quand elle aimait profiter de son temps libre pour s'amuser d'une manière saine dans les bois et les forêts. Et c'était dans cette tenue qu'il se faisait cuire des saucisses. Là, Bjørn Hansen pensa : Je ne vais pas l'inviter, ah ça pas question, il n'a qu'à se faire cuire ses saucisses. Il échangea quelques mots avec le fils, indiqua qu'il sortait. Le fils savait pertinemment que le père allait au restaurant, vêtu de son anorak démodé, où il s'offrirait un bien meilleur dîner que lui ; tant et si bien que, quand il indiqua qu'il sortait, Peter comprit sur-le-champ qu'il tentait de lui cacher qu'il partait dîner à l'extérieur, et ce, évidemment, parce qu'il voulait éviter de l'inviter, lui qui se tenait au-dessus de ces pauvres saucisses fumées à moitié calcinées et au nombre de quatre. Alors, bien sûr, Bjørn Hansen regretta son geste, par la suite, tandis qu'il lisait le menu dans le restaurant du Grand Hotell.

Car il revoyait dans sa tête Peter comme tout à l'heure. Dans la cuisine. Vêtu de sa tenue sportive moderne. Où il cuisait ses quatre saucisses. Seul. Un dimanche. Pourquoi ne mangeait-il jamais à l'extérieur avec ses camarades de faculté ? se demanda-t-il. Puisque ça se passait comme ça tous les dimanches. L'odeur de côtelette qui flottait dans l'appartement en était révélatrice. Ainsi que l'assiette sale dans l'évier. Il est tellement seul, pensa-t-il. Il ne savait pas grand-chose de Peter. Tout juste ce qu'il daignait raconter de lui et de sa vie quand, de temps à autre, il s'asseyait dans le salon pour regarder la télévision, avec son père. Au-delà de ça, le peu que Bjørn Hansen voyait et entendait de lui, dans l'appartement. Il rentrait tôt à la maison tous les soirs. Souvent sur les coups de six heures-six heures et demie. Sinon, un peu après neuf heures ou un peu après onze heures ; mais aussi : un peu après neuf heures et un peu après onze heures – dans tous les cas, chaque fois juste après la fin d'une séance de cinéma, et chaque fois en rentrant directement à la maison, en parcourant les quelques centaines de mètres entre le magnifique cinéma de Kongsberg et l'appartement de Bjørn Hansen. Il lui arrivait également de se lever du canapé, après avoir regardé la télévision, pour aller faire un tour dehors, disait-il. Mais il ne restait jamais parti très longtemps, il s'accordait juste une promenade digestive, vraisemblablement.

Pourquoi n'est-il jamais avec les autres ? se demanda-t-il cette fois. Si, il l'est, protesta-t-il contre lui-même. Le samedi. Là, il sort jusque tard dans la nuit. Il revoyait dans sa tête son fils le samedi. Qui passait un temps infini à

la salle de bains. Et qui, quand il en ressortait enfin, avait enfilé ses vêtements juvéniles, négligés mais minutieusement arrangés. Qui d'une démarche traînante passait devant son père, assis dans le canapé. Et qui rejetait la tête sur le côté avec désinvolture au moment de sortir. Pour rejoindre la discothèque de la faculté, prêt à conquérir la vie par un samedi soir du mois d'octobre. En compagnie d'autres étudiants de son âge, tous de plain-pied dans une jeunesse éperdue. Avant de rentrer tard dans la nuit à l'appartement. Certes. Mais quid du dimanche ? se demanda Bjørn Hansen. Pourquoi est-il seul, ce jour-là ? Pourquoi ne dîne-t-il pas avec les autres ? Cette fois encore il revoyait son fils dans sa tête. Comme il avait l'air seul. Comme il avait l'air atrocement esseulé dans sa juvénilité si stéréotypée. Peut-être qu'il n'a pas les moyens de manger dehors, se dit-il. Mon fils est du genre économe, c'est pour ça qu'il mange seul à la maison. Il est peut-être déjà sorti avec ses camarades de faculté à un autre moment de la journée. Il aura été faire un tour, avec un tel ou une telle, et, après, quand ils partiront faire les beaux et les belles, lui, il rentrera à la maison parce qu'il est le seul à avoir la possibilité de se préparer à manger chez lui.

Car il avait bel et bien des contacts avec eux. Bjørn Hansen pouvait se ranger à cette évidence pour avoir entendu Peter souvent parler de ses camarades de faculté. Oui, à la réflexion, Bjørn Hansen pouvait même citer les nom et prénom de quelques-uns, Peter ayant tant parlé d'eux. Karsten Larsen, originaire de Nybergsund. Jan Feltskog, de Skien, qui était sorti avec l'Islandaise de leur promotion, si bien qu'ils formaient un couple et se tenaient même par la main à la cantine (riaient Peter). Le Suédois Åke Svensson, d'Arvika – surtout lui d'ailleurs. Bjørn Hansen avait le sentiment que Peter et cet Åke passaient leurs journées de cours ensemble, toujours est-il qu'ils étaient assis l'un à côté de l'autre en classe, qu'ils se tenaient l'un à côté de l'autre pendant les démonstrations de matériels techniques dans les locaux d'Essilor Aspit, le plus grand producteur national de verres ophtalmiques (racontait Peter), où se déroulait le gros de l'enseignement pratique, sans oublier qu'il occupait la même table qu'Åke à la cantine quand celui-ci dînait (et que Peter commandait son café, éventuellement accompagné d'une pâtisserie), une table où Bjørn Hansen avait la forte impression que Jan Feltskog et son Islandaise de petite copine s'installaient également, en se tenant par la main.

Seulement, quand je rentrerai à la maison, pensa Bjørn Hansen, il y sera. Puisqu'il y est tout le temps. Tous les dimanches. Mais d'abord pourquoi ne me raconte-t-il jamais avec qui il est allé faire un tour ? Il dit simplement qu'il est allé faire un tour quand je lui demande comment il a occupé sa journée. Åke Svensson ne part pas faire de tours, lui ? Et ensuite pourquoi diable ne vont-ils pas faire de « tours » dans les forêts de Kongsberg ? On discute tellement bien quand on marche. Et ils avaient tellement de choses à discuter, Bjørn Hansen l'avait compris. Mais des « tours », Peter ne prononçait pas un mot, ni de ce que Peter ou les autres avaient dit ou fait. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il partait seul faire un tour, sous prétexte qu'il n'en racontait rien, non, ce n'était pas ce que ça voulait dire. N'empêche, il soupçonnait son fils d'être seul, plus que de raison.

Aussi fut-il content quand un jour Peter lui demanda s'il pouvait lui emprunter sa voiture. Une petite bande de copains de l'École d'ingénieurs voulait assister à un concert de rock à Oslo le vendredi, or, aucun n'ayant de voiture, Peter avait indiqué qu'il pouvait s'en procurer une. Bjørn Hansen lui donna immédiatement les clés, ravi. Non seulement parce qu'il s'agissait là d'un nouvel indice parlant en défaveur de son soupçon, selon lequel son fils passait son temps seul, comme un original, montrant que ce soupçon était totalement infondé ; mais aussi parce que Peter, en demandant à son père de lui prêter sa voiture, se comportait envers lui comme un « fils » et ne le considérait pas comme un simple logeur, une impression que Bjørn Hansen avait souvent, mais avec laquelle il était forcé de composer, sans pouvoir rien y changer, ni dans un sens ni dans l'autre, parce qu'il était si difficile pour lui de montrer l'homme qu'il était vraiment après une aussi longue séparation d'avec son fils. Celui-ci partit en tout état de cause, remplit la vieille guimbarde du père de trois camarades de faculté et prit la route pour le concert de rock à la capitale, un trajet d'une heure et demie pour chaque tronçon.

Peter lui remit les clés le lendemain matin, au petit déjeuner. Bjørn Hansen lui ayant demandé comment ça s'était passé, il répondit : – Bien. Mais ça a coûté bonbon. Parce que j'ai été obligé de faire le plein et, quand on est rentrés à Kongsberg et qu'on a fait les comptes, ils n'ont pas voulu cracher au bassinet. Aucun. J'ai joué le chauffeur toute la soirée pendant qu'ils picolaient bière sur bière, même après le concert, alors que moi j'ai bu des jus de fruits. Et quand est venu le moment de payer, ils ne voulaient

pas verser leur quote-part. – Ah bon, et pourquoi ? voulut savoir Bjørn Hansen. – Aucune idée. Ils m’ont rigolé à la gueule quand j’en ai parlé.

Et donc, Peter ignorait pourquoi ses camarades de faculté avaient refusé de partager les frais d’essence. Ils lui avaient rigolé à la figure. Bjørn Hansen aurait quant à lui payé cher pour connaître la raison de cette rigolade, mais il ne pouvait décemment pas poser la question, encore moins quand le fils ne voulait pas s’appesantir sur le sujet. Mais cela le mit hors de lui. C’était méchant, trouvait-il, et pas ordinaire. Qu’est-ce qui clochait chez ce fils et expliquait ainsi que trois camarades en traitent un quatrième de cette manière ? Se pouvait-il que la rigolade, comme cela se passe entre bons copains, ne soit que ce qu’elle était, rien de plus, qu’il ait été sous-entendu que la prochaine fois Karsten serait le conducteur et Peter le passager, et qu’alors Karsten paierait l’essence et se contenterait de boire des jus de fruits toute la soirée en guise de consolation ?

– Donc je les ai foutus dehors, dit Peter avec sa voix aussi forte que d’habitude. Ils sont rentrés chez eux à pincés. Et Halvor Mørk, il avait quatre kilomètres à faire à pied pour rentrer chez lui. Mais comme il n’a pas voulu payer, il n’a pas eu le choix. Je m’étais juste arrêté sur la place pour faire les comptes, puisque initialement je devais les ramener chacun chez eux. Nan mais merde, quoi, on était en pleine nuit, à quatre heures du mat’, et eux ils se figuraient que, comme j’avais été leur chauffeur toute la soirée, j’allais les ramener en plus chez eux sans qu’ils me paient l’essence ? Je rêve ! Enfin, tant pis pour eux, ils ont quitté la bagnole et ils ont rejoint la station de taxi pour rentrer, en tout cas Halvor, ce que les autres ont fait j’en sais rien, mais je peux te dire que le tacot lui a coûté plus cher que l’essence.

Bjørn Hansen n’aimait pas du tout ça. Il n’aimait pas cette situation. Ce n’était pas une rigolade ordinaire, c’était tout autre chose. Ils étaient trois contre un, trois camarades de faculté contre son fils. Pourquoi ne voulaient-ils pas payer l’essence mais acceptaient de prendre un taxi ? Ce n’était pas l’argent, le nœud du problème, mais bien autre chose. Oui, mais quoi ? Pourquoi traitaient-ils son fils de cette manière, alors que Peter avait d’abord proposé de leur trouver une voiture, leur ôtant une sacrée épine du pied, les avait ensuite conduits jusqu’à Oslo où il les avait attendus pendant que les trois amis, quasiment, profitaient de l’occasion pour passer une soirée complète à la capitale, vu qu’ils y étaient ?

Ne dramatise pas, s'exhorta-t-il. Reste calme. C'est juste un incident fâcheux dont Peter doit assumer le gros de la responsabilité. Ce sont quatre amis, partis ensemble à Oslo pour assister à un concert de rock, et Peter s'est proposé de conduire, pour une fois. La prochaine fois, ce sera sûrement Karsten, ou le troisième, le fameux Halvor Mørk. C'est sous-entendu, comme une condition, et c'est pour cette raison que les autres ont trouvé ça un peu vulgaire de la part de Peter de les barber au sujet de l'argent, à quatre heures du matin. Réfléchis une seconde : il faut sortir les portefeuilles, trouver les pièces et les billets, s'enquiquiner avec la monnaie à rendre. Non. « Allez, Peter, merde quoi, ramène-nous à la maison, on règlera ça plus tard. » Oui, voilà comment ça s'était certainement passé. Une soirée bien sympathique, qui a connu une fin un peu stupide, parce que Peter a fait son difficile, qu'il a été un peu gauche, du pur point de vue de la sociabilité s'entend, oui, je l'ai moi-même remarqué à plusieurs reprises, pensait Bjørn Hansen. Qui plus est, Peter n'avait pas l'air brisé, juste un peu agacé. Le soir, il sortit, au café des étudiants, et ne rentra que tard dans la nuit, puisqu'on était samedi.

Quoique, « tard dans la nuit », à voir. Justement, pour une fois, Bjørn Hansen vérifia l'heure quand il fut réveillé par Peter qui rentrait. Zéro heure trente-cinq. Le samedi suivant, il fut réveillé de la même manière : il entendit son fils ouvrir la porte et se faufiler dans l'appartement sur la pointe des pieds. Il vérifia l'heure : presque minuit et demi. Le samedi suivant, il fut encore réveillé. Il ne voulut pas vérifier l'heure. Mais il vérifia quand même. Il n'aurait pas dû. Il était minuit et demi passé de quelques minutes. Donc : son fils rentrait à zéro heure trente-cinq après être sorti s'amuser le samedi soir. Ce qui n'était pas particulièrement « tard dans la nuit ». Bien au contraire, c'était l'horaire « normal » le plus tôt auquel un jeune homme puisse décemment rentrer à la maison après être sorti s'amuser le samedi soir.

Bjørn Hansen comprenait. Il ne pouvait plus le nier. Il venait d'en avoir la preuve. Il avait un fils que nul ne voulait fréquenter, en tout cas pas plus longtemps que le strict nécessaire. Les pas du fils dans l'appartement, à zéro heure trente-cinq le samedi soir, avec une telle régularité métronomique qu'on pouvait plaquer la sonnerie de son réveil sur cet horaire, en témoignaient. *Et lui-même le sait !* pensa-t-il. C'était ça le plus terrible. Sans quoi ça n'aurait pas eu d'importance, pourrait-on dire. Et

Bjørn Hansen de penser cette fois : il essaie de le cacher, et surtout à moi. Mon Dieu ! s'exclama-t-il. Toujours est-il qu'il le savait désormais : son fils était sans amis, personne ne l'aimait beaucoup a priori.

Pas même Algot, que Peter avait décrit comme sa bonne âme, avec qui Peter avait été ami dans les bons et les mauvais moments, pendant leur service militaire. Oh si, Algot l'avait autorisé à être son ami dans les bons et les mauvais moments, voilà pourquoi le fils avait voulu faire les mêmes études qu'Algot, et dans la même école qu'Algot, pour avoir toujours la permission d'être ami avec Algot dans les bons et les mauvais moments. Oui, Peter avait même rêvé d'être ami toute sa vie avec Algot dans les bons et les mauvais moments, d'être en cheville avec Algot pour devenir le gérant de confiance d'Algot et diriger un magasin de lunettes appartenant à Algot. Sauf qu'Algot n'a pas jugé bon d'avertir Peter qu'il a changé d'avis, pensa Bjørn Hansen. Et maintenant Peter se raccroche à ses camarades de promotion qui vont à un concert de rock à Oslo. Il les amadoue en leur promettant de se procurer une voiture, de les conduire, d'être leur chauffeur personnel, à l'aller comme au retour ; ils font preuve de la meilleure volonté du monde en lui donnant cette permission, ça leur permet en même temps de ne plus avoir à penser à ce problème de bagnole, mais quand le gugusse exige encore en plus qu'ils le payent pour ça, là, la limite est franchie. Zéro heure trente-cinq. Rentrer systématiquement à zéro heure trente-cinq le samedi soir.

Et, plus terrible encore, Bjørn Hansen les comprenait. Les autres. C'était ça le pire. Son fils avait quelque chose qui rebutait les autres. Rien que sa voix, déjà. Il parlait beaucoup trop fort. Et à la cantonade, au-dessus de la tête des gens. Bjørn Hansen, comme s'il y était, visualisait son fils à la cantine de l'École d'ingénieurs. Avec sa sempiternelle pâtisserie et son sempiternel café, tout en trompétant qu'il dînait à la maison, *lui*, et qu'ainsi ça lui faisait une dépense en moins ; voilà ce que les autres étaient forcés d'entendre pendant qu'ils prenaient leur repas du soir. Si ça se trouve, ils l'avaient déjà repéré avec sa tasse de café et sa pâtisserie sur une assiette, venant dans leur direction, et ils avaient intimement espéré qu'il aille s'installer à une autre table. Mais c'est dégueulasse ! pensa Bjørn Hansen. Mon fils ne fait rien d'autre que vouloir participer à une vie sociale tout ce qu'il y a de plus ordinaire, comme le jeune étudiant qu'il est. Ce qu'il peut faire s'il le veut, mais surtout pas à leur table.

De ce moment, c'était un crève-cœur pour Bjørn Hansen d'entendre son fils parler avec enthousiasme de son époque. C'était une douleur d'entendre ses commentaires sur le rythme infernal de notre époque, et encore plus quand il employait ce ton condescendant pour s'adresser à lui. Mais Bjørn Hansen savait des choses que Peter ne savait pas et, comme Peter ne savait pas que Bjørn Hansen savait, il continuait comme si de rien n'était. Il parlait avec enthousiasme de son époque. De la force du vrombissement électrique dans la buanderie au sous-sol, un bruit presque sacré. Des étudiants déterminés de notre époque, la nouvelle garde du génie optique, qui ne se laissaient pas marcher sur les pieds mais voulaient transformer l'optique dans son utilisation pratique en tout autre chose que ce qu'elle était actuellement, lorsqu'ils officieraient bientôt aux quatre coins de la Norvège et, oui, même dans les pays nordiques. De ses camarades de faculté dont Bjørn Hansen, non sans une certaine blessure à l'âme, l'entendait parler avec une grande amabilité, oui, souvent avec admiration. De la vie à Kongsberg, sous le signe en néon brillant de City, une civilisation, de haute technologie qui plus est, perdue en plein milieu de cet amas de rochers qu'était la Norvège. De notre époque impitoyable, refoulant tous ceux qui sortaient du cadre, à raison d'ailleurs – à cet égard, Peter Korpi Hansen faisait de nouveau allusion à ces jeunes gens et jeunes filles qui se lancent sans réfléchir dans des études démodées et se prendraient la porte en pleine figure lorsqu'ils chercheraient ensuite un emploi. En revanche, muni d'un diplôme délivré par la seule école en Norvège formant les opticiens, on était en première ligne. Il ne faisait pas de mystère qu'il se trouvait malin d'avoir réussi à intégrer le cursus de génie optique au sein de l'École d'ingénieurs de Kongsberg. Et d'ajouter : – Il s'en est fallu d'un cheveu que je finisse à Volda, pour étudier les médias. Ouais, ç'aurait pu se passer comme ça, c'est souvent les coïncidences qui décident pour toi. Et pas seulement elles ! insistait-il, furieux. Parce que, dès que j'ai été aiguillé sur le génie optique, j'ai dit adieu à l'idée même d'étudier les médias. Je n'ai pas douté une seule seconde de ce qui était le plus juste. Là, Bjørn Hansen devait encore se colleter avec le ton trompétant du fils qui remplissait le salon de son appartement et assourdissait le son de la télé, par ailleurs allumée.

Dans ces cas-là, il se demandait toujours ce qui se serait passé si Peter avait su que son père savait très exactement ce qu'il en était de son fils. Et force lui fut de constater, en étant le premier surpris, que cela n'aurait

strictement rien changé. Peter aurait raconté exactement les mêmes choses, avec le même ton, le même timbre, la même exultation trompettante sur les mêmes points de discussion. Ce jeune homme superflu et répudié par les siens nourrissait en fait pour eux comme d'ailleurs pour son époque un authentique enthousiasme, il cultivait avec les siens une communauté de vues en ce qui concernait la mode, la musique, la manière d'adresser la parole aux gens et les visions de l'avenir. Mais tu es si seul, mon fils, aurait pu dire Bjørn Hansen. Là, le fils aurait eu pour lui un sourire d'indulgence. Seul ? En effet, oui, aurait-il répondu. C'est la nature de la jeunesse. Tu n'as pas entendu notre musique ? La communauté de vues qu'elle crée entre nous se fonde justement sur le fait qu'elle exprime cette putain de solitude qui elle-même repose tout au fond de n'importe quelle âme moderne. Elle est forte, comme du tapage, on peut la balancer dans la pièce et la vomir sur les murs, pensait Bjørn Hansen que Peter lui répondrait alors. Il n'y a en réalité rien de plus naturel pour un jeune homme qu'être seul, papa, pensait Bjørn Hansen que Peter ajouterait – mais au même moment, il eut un pincement au cœur car il s'était déjà rendu compte qu'il n'avait jamais entendu son fils, depuis les deux mois qu'il vivait ici, s'adresser à lui en achevant sa phrase par le mot : papa.

Mais Bjørn Hansen aurait pu lui opposer l'état de fait que les autres voulaient, s'ils pouvaient y couper, ne surtout pas avoir affaire à lui. Il aurait pu rappeler à son bon souvenir l'incident d'Oslo qui l'avait vu conduire à l'aller et au retour, puis subir le mépris des passagers pour avoir eu l'impudence d'exiger qu'ils partagent les frais d'essence, comme s'ils formaient réellement une bande de copains ayant décidé de partir ensemble à Oslo. Mais à ça aussi Peter aurait eu une réponse toute prête : C'est vrai, au départ, ils ne comptaient pas m'emmener. Et ils se sont intéressés à moi uniquement quand je leur ai dit que je pouvais emprunter ta voiture. Et alors ? C'est souvent comme ça dans la vie. On doit utiliser les moyens qu'on a à sa disposition. J'ai pris ta voiture et je me suis proposé comme conducteur. Si c'est ça, « coller aux basques » ? Peut-être. Mais moi j'avais envie de leur coller aux basques. Et ça ne veut pas dire pour autant que, sous prétexte que je leur colle aux basques, les gens peuvent me faire faire n'importe quoi sans me le demander d'une autre façon. Un jour ils me le demanderont d'une autre façon. En attendant ce jour-là, ils n'ont pas à me faire chier et ils payent leur essence comme tout le monde, pensait Bjørn

Hansen que Peter lui répondrait, de sa voix forte et pontifiante. Et sa phrase aurait tout du caractère professoral, il lui ferait la leçon sur les comportements naturels à adopter dans une situation donnée, ce serait aussi simple que ça. Oui, Peter aurait réponse à tout, il montrerait qu'il s'agissait d'un incident vécu par un jeune homme de plain-pied dans son époque, qui s'en débarrasse avec indifférence, et puis s'en va. La seule question à laquelle Bjørn Hansen n'imaginait pas Peter pouvoir lui donner une réponse était : zéro heure trente-cinq.

D'une certaine manière, c'était pour lui un quasi-soulagement, car les réponses qu'il plaçait dans la bouche de Peter correspondaient étonnamment bien au jeune homme qu'il était, si bien que le silence, la réserve, oui, l'embarras de son fils à l'idée de devoir éventuellement se justifier sur son retour à la maison tous les samedis en traversant le salon sur la pointe des pieds, afin de ne pas réveiller son père, et en étant sûr de son fait puisque, si d'aventure celui-ci venait effectivement à se réveiller et regardait l'heure, il verrait qu'il n'était tout de même que minuit passé de quelques minutes – oui, d'une certaine manière cette attitude réconciliait Bjørn Hansen avec son fils. Son désespoir de constater que son fils était répudié et détesté par les siens ferait alors face à l'embarras du fils, à sa honte d'avoir été découvert dans sa glaçante solitude, ce qui débouchait sur une unanimité qu'il avait sinon toutes les peines du monde à atteindre avec son fils, oui, même là il ne l'atteignait que dans son imagination, oui, sur le bord extrême de l'imagination, pensait-il.

Car il n'était pas persuadé d'aimer son seul fils, ce fils unique et unique être de sa chair qui resterait après lui, à la fin. Malgré son désespoir face à ce fils seul, face à l'incurable solitude de ce fils, laquelle se manifestait uniquement par cette progression sur la pointe des pieds dans le salon à zéro heure trente-cinq le samedi soir, il n'en comprenait que trop bien la raison. Il ne supportait pas la nature vantarde et pontifiante de son fils. Elle le révoltait, même si ce que Peter manifestait de cette manière correspondait à l'enthousiasme pour son époque, qu'il aurait dû lui envier, sans compter que cela montrait son état d'esprit, pouvait ajouter Bjørn Hansen : son fils était disposé à se battre pour cette vie qui lui appartenait en propre et était proprement glaçante. C'était l'étincelle de vie crépitant en lui qui se manifestait de cette manière, donc celle qui resterait après lui, dans sa chair et dans son sang, dans ses gènes, et qui poursuivrait aveuglément sa quête,

dans des vies encore à venir. Mais quelque chose dans cette étincelle de vie effrayait Bjørn Hansen. Le côté roublard de son fils. Dans son rapport à son père. Comme s'il disait en permanence : N'essaie même pas. Tu ne pourras jamais me récupérer en tant que fils, même en me rachetant dans cet appartement dont je suis le logé et toi le logeur. Il y avait, dans tout ce que Peter faisait, une distance qui le manifestait. Et pourtant il ne parvenait pas à résister à la tentation de s'emparer des avantages qu'il pouvait exclusivement obtenir en sa qualité de fils de Bjørn Hansen, et ce, Bjørn Hansen en avait l'intime conviction, d'une manière trompettante auprès de ses camarades de faculté. Le père redoutait de blesser le fils en adoptant un comportement que Peter concevrait comme une volonté de rapprochement de sa part, en sa qualité de père. Il redoutait de l'agacer, de le gêner. Il aurait voulu lui donner tant de choses, auxquelles il renonçait cependant car il redoutait que Peter les conçoive comme une volonté de coercition, à croire qu'il le contraignait à apparaître en tant que « fils ». Son côté roublard, qui se manifestait chaque fois qu'il prenait quelque chose, la nourriture par exemple, que le père avait confectionnée de telle façon que le fils puisse la consommer sans pour cela avoir besoin d'apparaître en tant que « fils », témoignait de l'existence chez lui d'une puissante et singulière étincelle de vie à laquelle Bjørn Hansen ne parvenait pas à se résigner parce qu'elle était dépourvue de générosité (mais combien d'hommes sont généreux ! ils sont suffisamment occupés comme ça à se cramponner à leur avenir !) et dépourvue de sentiment de honte (mais le sentiment de honte, il s'attendait à le trouver chez un jeune homme !), mais qui se manifestait également d'une manière très précise, devait-il avouer, en ce que ses camarades de faculté le trouvaient collant, intrusif, une intrusion qu'ils essayaient tant bien que mal, mais sans faire d'efforts non plus, de supporter.

Peter deviendrait opticien. Il ne cessait d'évoquer la compétence pointue dans ce domaine qu'offrait l'École d'ingénieurs de Kongsberg, comme s'il s'agissait d'un gros lot qu'il avait décroché à la seule faveur de son intelligence. Mais la matière en tant que telle ne le passionnait guère. Il ne se passionnait ni pour le génie optique ni pour la science optique dans le domaine desquels il était néanmoins venu et censé se forger un savoir. Il les considérait davantage comme le prix à payer pour obtenir une formation et un diplôme qui avaient un avenir devant eux. Bjørn Hansen se demandait pourquoi Peter, grâce aux bonnes notes qu'il avait obtenues au baccalauréat,

n'avait pas postulé pour une place dans une autre discipline, la médecine par exemple, des études d'ingénieur à l'université de Trondheim, mais celles-ci lui étaient visiblement trop étrangères, son ambition n'allait pas du tout dans cette direction. Algot ne pouvait être la clé de toutes les explications, car si Peter était parti effectuer son service militaire avec le souhait explicite et ambitieux de devenir médecin, avocat ou ingénieur, même Algot n'aurait pas réussi à lui faire changer d'avis et le convaincre de devenir opticien. Ç'avaient été les médias *versus* l'optique, et là, avec son autosatisfaction trompettante, il avait choisi le bon cursus selon lui, à savoir l'optique. Cette décision, pour une personne extérieure non informée, aurait pu paraître quelque peu discutable, et la certitude sans faille de Peter plutôt incompréhensible. Car les médias équivalaient au pouvoir. Les nouveaux érudits de l'écrit et de l'écran qui, en vertu de leur savoir, sont en mesure d'exploiter le langage secret qui s'exprimera dans le poste de télévision, oui, ces instruits avaient dû sembler séduisants pour Peter, forcément. Or il avait donc choisi de devenir opticien, de corriger les faiblesses de l'œil à l'aide de la science optique. Qu'il ait fait ce choix sans l'influence d'Algot était impensable, qu'il ait somme toute fait ce choix était insolite. Cela signifiait dès lors que l'influence d'Algot était plus grande encore que le rêve d'appartenir aux érudits modernes de l'écrit et de l'écran, avec leur pouvoir, avec leur vie envoûtante, a contrario de la vie pour le moins sédentaire dans l'atelier de fabrication d'un magasin d'optique, certes vêtu d'une blouse blanche. Nonobstant, dans cet atelier de fabrication d'un magasin d'optique, Peter Korpi Hansen allait poser son empreinte dans l'existence, dans le rôle de l'homme qui l'avait entièrement comprise, cette existence. C'était son objectif. Et Algot n'était pas venu. Le génie optique et la science optique en tant que matières ne l'intéressaient pas. En conséquence, il aurait pu interrompre ses études et s'en aller. Ses camarades de faculté ne l'aimaient pas et supportaient à peine de le voir s'installer à leur table à la cantine. Qu'importe : le soir, il pouvait discuter avec son père de l'École d'ingénieurs de Kongsberg, de la vie étudiante absolument merveilleuse, du rythme de son époque, des professeurs qui feraient le déplacement de Trondheim à Kongsberg sur un simple claquement de doigts, de ses camarades de faculté hyper sympas, parmi lesquels le Suédois Åke Svensson d'Arvika, qui brillait comme une étoile dans le firmament de

Peter. Car il avait trouvé sa voie. Il avait trouvé sa façon toute personnelle d'imprimer sa marque dans l'existence.

À l'en croire, c'était cet Åke Svensson d'Arvika qui lui avait mis la puce à l'oreille et lui en avait en fin de compte donné l'idée. – On est quarante bonshommes, avait-il dit. Mais après, lequel préféreront les clients ? Le meilleur, pardi. Sauf qu'on est tous le meilleur, du point de vue des clients. Au bout de trois ans passés ici, on pourra tous assurer la partie technique du boulot et satisfaire pleinement les clients. Tout ça on l'aura appris, tous autant qu'on est. N'importe lequel d'entre nous sera capable de trouver le bon verre adapté à n'importe quel œil et sera capable de détecter les clients qui ont des yeux atteints d'une maladie et de les envoyer chez l'oculiste. Même ceux qui ont pioncé pendant les heures de cours données par le prof d'ophtalmo auront pigé suffisamment de trucs pour détecter un œil atteint d'une maladie de l'œil qui a besoin d'être corrigé. L'œil qui a besoin d'être corrigé, c'est notre secteur, et n'importe lequel d'entre nous lui trouvera les lunettes ou les lentilles adaptées. Pour les clients qu'on servira, on sera doués tous autant qu'on est. Et que l'un de nous, un seul, est plus doué que les autres, il n'y a qu'un opticien qui peut le voir. Pourtant, les clients préféreront tel opticien par rapport à tel autre. Certains auront du succès, les autres en baveront. Mais qui aura du succès alors qu'en fait on est tous aussi doués les uns que les autres ? Eh ben voilà : c'est celui qui est capable de proposer autre chose aux clients. C'est celui qui est capable de proposer la beauté aux clients. Dixit Åke. Les lunettes à la mode.

Cette explication avait fait une forte impression sur le fils de Bjørn Hansen, qui ne rêvait donc même pas de posséder en propre son magasin d'optique, mais d'être l'assistant d'Algot Blom ou de devenir quelqu'un comme lui. C'était en interprétant très concrètement les caprices de la mode qu'un opticien se distinguait du lot. Adapter très concrètement les caprices de la mode à une paire de lunettes spécifique. Reconnaître que l'avenir se situait à ce niveau pour un opticien. Et ça, Peter l'avait compris. Mais c'était cet Åke Svensson d'Arvika qui lui en avait donné l'idée. Rien que pour ça, Peter lui en serait éternellement reconnaissant. Pour avoir semé ces mots en lui. Des mots que Peter gardait dans son cœur, qu'il couvait. Car Bjørn Hansen comprenait que Peter pouvait se répandre en arguments enthousiastes à ce sujet quand il était avec son père, mais jamais quand il était avec ses camarades de faculté. Avec eux, il écoutait, et il se taisait. Car

il avait désormais une longueur d'avance sur eux. Il avait vu de quoi il était question en définitive. Alors, certes, il devait apprendre son métier. Mais ça ne suffisait pas. Il lui fallait aussi comprendre son époque. Et les caprices de cette époque, qui en sont la nature profonde.

Bjørn Hansen regardait son fils. Il n'avait aucune peine à l'imaginer opticien, ou assistant dans le magasin d'un opticien. Il avait en revanche beaucoup de peine à l'imaginer avocat, médecin, ingénieur. Ou même homme de média, que ce soit dans la publicité, le cinéma ou la télévision en tant que présentateur d'une émission. En décidant de devenir opticien, Peter était dans son élément. Avec une matière qui n'avait aucune importance pour lui, choisie par hasard, en fonction de la sécurité qu'elle lui apporterait dans l'avenir, sous prétexte qu'il y avait peu d'opticiens par rapport à la demande, à l'inverse des médias où il y avait trop d'étudiants poussés par une vocation. Son fils opticien. Au moment où il trouve la bonne paire de lunettes pour son client. Sa fierté trompettante au moment où il met la main à l'ouvrage de son époque et, d'une façon quasi mystérieuse, revient avec dans cette main la paire de lunettes parfaitement adaptée à la forme du visage du client tel qu'il est lui-même vu à la lumière du visage de cette même époque, selon son expressivité changeante ou sa conformité inentamable. Et ce n'était pas seulement son fils, c'était aussi le rêve de son fils dans l'existence, l'objectif tremblant de son fils dans l'existence.

Il ne faisait pas de doute que cette idée, qu'il avait subtilisée à cet Åke Svensson d'Arvika, libérerait quelque chose en Peter. Et il ne fallait pas exclure qu'il travaillait à la six-quatre-deux compte tenu que le socle de ses études s'était dérobé sous lui avant même qu'il ne les entame. Il travaillait certes avec application, puisque tel était le cas, mais il poursuivait ses études sans but particulier. Hormis peut-être avec le vague espoir, dissimulé dans un coin très profond de sa tête, que ne lui arrive une lettre d'Algot, dans laquelle tout serait expliqué et remettrait les pendules à l'heure. Il travaillait pour faire passer le temps, il poursuivait ses études. En tout état de cause il pouvait regarder vers l'avenir, vers le jour où il aurait enfin terminé de poursuivre ses études, dans deux ans et demi, vers un avenir qui ne serait plus dépendant d'un ami lui ayant fait faux bond, l'ayant trahi de façon si incompréhensible. Il était toujours aussi seul qu'avant, mais s'en souciait encore moins qu'avant, à l'exception bien sûr de ce laps de temps où la solitude le frappait, entre minuit et demi et zéro heure trente-cinq,

quand il comprenait qu'il était une fois de plus devenu superflu pour les siens, peut-on supposer.

La fin du premier trimestre approchait. Peter rentrerait bientôt chez lui, à Narvik, pour les vacances de Noël. Ils partageaient l'appartement, le père avait remarqué ce que cela impliquait d'avoir un jeune homme moderne habitant chez lui. À la salle de bains, par exemple, toujours occupée quand il voulait y aller. Aux effluves émanant des gels douche, shampoings, lotions après-rasage, eaux de toilette, etc., qui flottaient dans l'air quand il avait enfin la possibilité d'y entrer et dissimulaient les relents plus primitifs émanant de l'intérieur du fils, à la présence imperceptible ou dès lors sous la forme d'inidentifiables témoignages éventés de la proximité poilue de ce même fils. Il le voyait partir le matin, désinvolte, sûr de lui, prêt au combat dans son costume propre à la jeunesse. À son retour le soir ou en fin d'après-midi, quand il se réchauffait le dîner dans le four à micro-ondes que Bjørn Hansen avait acheté uniquement parce que son fils viendrait habiter chez lui. Puis il s'éclipsait dans sa chambre, pour travailler ou peut-être pour se reposer. Mais peu après il revenait dans le salon, s'asseyait sur le canapé et discutait, ou plutôt trompetait. De ça. Des étudiants. De ceux qui ne comprenaient pas comment le génie optique participerait à l'éclaircissement général de la nature humaine. De ceux qui croyaient qu'il était uniquement question de glaner des connaissances élémentaires sur le rapport entre la forme du visage et sa monture des lunettes garnie de verres correcteurs. Oui, même cet Åke Svensson d'Arvika, il ne pouvait s'empêcher de trompeter à son sujet. Cet Åke Svensson d'Arvika qui lui avait mis la puce à l'oreille mais ne comprenait pas le contenu de son idée. Il avait cru que c'était une idée farfelue, une idée cocasse, dont on pouvait plaisanter, en la prenant à moitié au sérieux, mais à moitié seulement. À l'inverse de Peter qui la prenait totalement au sérieux. – Des verres hauts pour une femme qui a un visage allongé ! disait-il en riant. Aussi vrai que je suis là ! Sauf que : ça adoucira le visage de la femme en question. Ils croient qu'il faut juste apprendre les règles élémentaires. Mais imagine une seconde que le visage de la femme n'a pas besoin d'être adouci. Elle n'a pas déjà quelque chose d'hyper banal, cette douceur, dans le visage de la femme, pour qu'il faille coûte que coûte l'accentuer ? Peut-être qu'en accentuant plutôt la dureté du visage allongé de la femme, il rayonnera avec un éclat plus secret, plus stimulant. La pureté et la dureté. Donc pour elle,

une monture carrée et des verres bas. En somme, l'exact contraire de l'enseignement qu'il recevait, de ces règles que ses camarades de faculté prenaient pour des vérités éternelles. Les vérités éternelles n'existaient pas, il n'y avait qu'un rythme de vie chaotique, des situations dans lesquelles il est donné à l'être humain de scintiller, de sorte que telle situation est un firmament et les êtres humains accomplis sont ses étoiles, disait Peter, solennellement, avec un grand et authentique pathos. Oh, si seulement son fils avait pu au lieu de ça parler avec émotion de la science optique ! S'il avait pu expliquer les connaissances qui lui permettraient de façonner la courbure des verres pour aboutir à -2,5 et -1,7. Mais ces connaissances indispensables ne parvenaient pas à hisser l'esprit du fils vers des hauteurs prodigieuses, ni à préparer sa rencontre avec la vraie vie. Voilà, à défaut, de quoi parlait Peter. De sa voix forte et éternellement pontifiante. Voilà, à défaut, ce sur quoi il lui faisait la leçon : la vie, son avenir sur lequel il ouvrait les yeux. Avant, il n'y avait eu que la vie, la vie admirable, l'époque dans laquelle il vivait. À présent, il savait aussi comment *il* allait agir au cœur même de cette vie. Maintenant qu'il avait ouvert les yeux. Il parlait et n'en finissait pas de parler. De cette identique voix monotone et beaucoup trop forte et pontifiante. À la cantonade, juste au-dessus des yeux de son père, mais droit dans ses oreilles. Le fils mitraillait les oreilles du père. Tout avait pris une évolution aux antipodes de ce que Bjørn Hansen s'était imaginé. Il avait, l'automne durant, attendu que Peter l'« attaque ». Pourquoi avait-il quitté son seul fils quand celui-ci n'avait que deux ans ? Savait-il ce que cela signifiait pour un fils de constater que l'un des murs de son existence s'envole sous ses yeux ? Bjørn Hansen s'attendait également à ce que Peter lui dise qu'il n'était pas venu le voir depuis l'âge de quatorze ans parce qu'il patientait jusqu'au jour où son père se manifesterait et lui demanderait, instamment, s'il ne pouvait pas descendre le voir malgré tout, car il ne supportait pas l'idée de le perdre. Mais pas un instant Peter ne partait à l'« attaque ». Pas un mot, pas une allusion ne franchissaient sa bouche sur ce qui s'était passé entre eux. Pas une parole, pas une mimique ne déformaient sa bouche sur ce qui avait transformé Bjørn Hansen en « père » de Peter et, par conséquent, transformé Peter en « fils » de Bjørn Hansen. L'« attaque » ne frappait pas à la porte. Bjørn Hansen attendait malgré tout. Il avait préparé sa réponse. Il aurait dit qu'il ne regrettait rien et, par conséquent, ne pouvait prendre aucune initiative susceptible de le

transformer en « père » de Peter et, par conséquent, de transformer Peter en « fils » de Bjørn Hansen. Car, sachant qu'il aurait agi exactement pareil s'il en avait eu la chance, il ne pouvait pas placer dans sa bouche le mot « remords ». Ce faisant, il était passé à côté de son fils. Seul Peter pouvait rattraper la situation, pour peu qu'il le veuille. Or Peter ne le voulait pas. Il ignorait complètement de quoi son père parlait. Ça lui était complètement égal. Il préférait parler de son enthousiasme pour son époque merveilleuse et les individus éclairés qui la composaient – c'était son droit le plus entier. Une malédiction reposait sur la relation entre le père et le fils. Soir après soir son seul fils, ce fils seul, faisait la leçon à son père sur la vie, sur l'avenir. Avec son visage jeune et si nu qui portait les traits de Bjørn Hansen, disait-on, un Peter sûr de lui expliquer comment il allait « bidouiller l'avenir », disait-il ; comment il allait s'en rapprocher, en être si près qu'il pourrait alors tout bonnement s'en emparer, depuis la petite place qu'il s'était arrangée en pensée, en tant que gérant d'une filiale d'Algot Blom, dans la galerie marchande de la gare centrale d'Oslo ou quel que soit le lieu où il finisse, pouvait-il confier à son père, d'une voix trompettante, car il n'était pas du tout sûr non plus qu'il finisse chez Algot Blom. Bjørn Hansen écoutait. Et il restait sur sa réserve pendant que Peter lui mitraillait les oreilles. Il se contentait de lâcher des : – C'est vrai ? – Ah oui ? – Tu es sérieux ? – Ben dis donc. – C'est à étudier, en effet. Mais Peter s'en fichait éperdument. Il parlait et n'en finissait pas de parler. Enthousiaste et monotone avec sa voix forte et éternellement pontifiante. Bjørn Hansen ne désirait qu'une chose : qu'il s'arrête. Il n'en pouvait plus d'entendre d'énîèmes témoignages sur ce monde moderne auquel son fils était si fier d'appartenir corps et âme et auquel il se cramponnait bec et ongles, avec son chic et son élégance, à travers sa vision qui l'intimait d'interpréter la modernité à l'aune de sa propre vie afin de créer la monture de lunettes si spectaculaire que les gens en seraient pantois d'admiration. Or son fils ne s'arrêtait pas. Même le matin, alors que Bjørn Hansen sentait toujours son corps engourdi par le sommeil, avant même qu'il ne se soit habitué à cette nouvelle journée qui commençait, son fils trouvait le moyen, devant la planche à pain escamotable du plan de travail sur laquelle il coupait ses tartines, de parler avec sa voix trompettante du rythme de son époque et de l'importance de bien le comprendre. « Avec son visage si nu que c'en est obscène », « coulé dans le même moule » que lui, harnaché de

son costume significatif extrait de sa foisonnante garde-robe, sûr de lui, bouffi d'aplomb et de fatuité, il faisait la leçon à Bjørn Hansen sur la supériorité de son époque, à croire qu'il y était de plain-pied alors qu'il en était exclu, avant de prendre sa tasse de café et son assiette de tartines pour regagner sa chambre, de sorte que son père pouvait prendre son petit déjeuner en toute tranquillité dans la cuisine. En même temps, Bjørn Hansen éprouvait une pointe de mauvaise conscience.

Car, si ça se trouve, je confonds tout, pensait-il. Si ça se trouve, tout cela n'est que l'annonce venant d'un « fils ». Si ça se trouve, tout cela n'est que « la voix du fils ». Un jeune homme qui adresse à son père une annonce sur le périple qu'il a effectué, sur la vie envoûtante qui l'attend dans le vaste monde. Donc un message, qu'il rapporte de ce vaste monde, à son père. Si tel était le cas, la voix exprimait-elle que celui qui s'annonçait était l'héritier de son père, celui qui allait transmettre la vie ? Était-ce le fils de Bjørn Hansen qui annonçait à son père comment il comptait s'emparer du feu ? Probable, tout à fait probable. Avec sa manière certes pontifiante, un « fils » parlait peut-être, dans le lointain, mais n'en demeurerait pas moins un « fils », peut-être ; qui, en tant que « fils », essayait de l'atteindre, lui, son père. Bjørn Hansen était ému, et inquiet. Car y avait-il en creux de cette annonce, si tant est que celui qui s'annonçait fût bel et bien son « fils », une demande silencieuse, oui, un espoir secret, pour que son père, tout au fond là-bas, lui accorde sa reconnaissance ? Une petite étincelle ? Qui pourrait être allumée entre eux deux ? Était-il probable que Peter ait en réalité fait ce geste ? Ce geste que Peter pouvait faire, mais à côté duquel lui-même était passé, qu'il avait gâché les chances de faire ? Essayait-il en ce moment de se manifester ? Non pas sous la forme d'une « attaque » qu'il avait tant et tant attendu pendant des mois de lancer, mais de la façon la plus surprenante qui soit. Brutalement, Bjørn Hansen prit conscience que son fils, qui parlait et n'en finissait pas de parler, de sa voix pontifiante, bouffie d'assurance, trompettante, condescendante dans son affirmation, avait peut-être tout du long tenté de dire, de répéter, de rabâcher : Dis-moi quelque chose, papa. Reconnais-moi tel que je suis, reconnais la vie que je mène et à laquelle je me prépare. Fais-le, papa. Était-il probable qu'il eût un fils qui, pendant plusieurs mois, dès l'instant où il était arrivé à Kongsberg et avait pris ses quartiers dans l'appartement de son père, avait demandé, réclamé, quémandé, un mot de reconnaissance ? Oui, c'était probable. Était-ce

vraiment un « fils » qui tentait d'exposer sa vie, et l'objectif de sa vie, pour obtenir la reconnaissance de son « père » ? Abasourdi, Bjørn Hansen dut conclure qu'on ne pouvait pas exclure cette probabilité. Et s'il en était ainsi, dès lors il pourrait, en lui accordant cette reconnaissance, devenir le « père » de Peter dans les yeux de Peter et, par conséquent, être réuni, réunifié, réconcilié avec son propre fils. Il pouvait bel et bien prononcer le mot libérateur, et dès lors la malédiction qui s'était interposée entre eux cesserait. Mais si tel était le cas, cela ne servirait malgré tout à rien. Il était tout à fait probable qu'il en fût tout autrement. Car il ne pouvait accorder cette reconnaissance à Peter. C'était aussi simple et effrayant que ça. Peter aurait beau parler et ne pas en finir de parler, continuer de lui faire la leçon, avec sa voix beaucoup trop forte et pontifiante, ça ne changerait strictement rien. Mon pauvre fils orphelin de père, pensa-t-il.

À Kongsberg aussi Noël approchait. Peter avait une espèce de partiel juste avant les vacances et, celui-ci terminé, il rangea ses affaires pour rentrer à Narvik et passer les fêtes là-bas. Il n'emporta qu'une valise en partant, son père l'accompagna à la gare. Le train arriva, le père tendit la main au fils en guise d'au revoir. – Je reviendrai, dit Peter. Après Noël. Vu que c'est génial d'habiter chez toi. Le père lui sourit et lui souhaita un bon voyage. Et il pensa : Tu reviendras après Noël. Mais tu ne resteras pas longtemps. Je le sais.

Et donc ce fut Noël. Bjørn Hansen le fêta dans la plus grande quiétude, tout à fait seul, hormis lors du repas du 26 décembre, jour férié, qu'il prit comme d'habitude chez Berit et Herman Busk. Peter revint début janvier et, au milieu de ce même mois, Bjørn Hansen partit pour Vilnius.

Où se trouve Vilnius ? Vilnius se trouve quelque part en Europe. Il est impossible d'être plus exact. Dans le cas de Bjørn Hansen, à cette époque, on grimpe dans un train de Kongsberg jusqu'à Oslo, on se rend à l'aéroport de Fornebu, on s'embarque dans un avion de Fornebu jusqu'à l'aéroport de Kastrup, au Danemark et, de là, après une heure à patienter dans la salle d'attente, on monte à bord d'un autre avion ayant pour destination Vilnius. À l'issue d'un vol d'une heure et vingt minutes, on atterrit sur la piste de l'aéroport de la capitale de la Lituanie. On se trouve une fois sur place, si l'on part en direction de l'est, à 200 kilomètres de Minsk. Riga vers le nord et Varsovie au sud-ouest se situent respectivement à 300 et 400 kilomètres. Il y a 700 kilomètres jusqu'à Saint-Pétersbourg, 900 jusqu'à Moscou et

1 000 jusqu'à Berlin. Vilnius se trouve donc à équidistance entre Berlin et Moscou, quelque part en Europe. Pour rejoindre la côte baltique, les stations balnéaires et la plus importante ville portuaire nationale de Klaipeda, il faut parcourir 300 kilomètres.

Bjørn Hansen était donc arrivé à Vilnius. Par la fenêtre de sa chambre, au dix-huitième étage de l'hôtel Lituanie, typiquement soviétique, il regardait le centre historique, de l'autre côté de la rivière Nėris. Une vieille ville vénérable de l'Europe. Un château-fort se dressait au sommet d'une colline, avec la tour de Gediminas, au pied desquels s'étendait la vieille ville, avec ses églises, ses bâtiments, ses tours, ses murailles. Saisi par le panorama depuis sa fenêtre, Bjørn Hansen décida de sortir séance tenante. Quelques instants plus tard, il franchissait un pont en pierre qui enjambait la rivière et débouchait sur le centre historique. Une ville ayant conservé son squelette du xiv^e siècle. Un lieu de résidence millénaire pour les Litvaniens, les Polonais, les Biélorusses et les Juifs. Aujourd'hui habité par une population lituanienne, en plus d'une grosse minorité russe. Une ville aux ruelles étroites, pavées, avec son odeur de charbon. Une fumée qui montait des maisons et bâtiments, et se maintenait au-dessus de la ville. Une odeur âpre de charbon et d'huile de cuisine mêlés. Bjørn Hansen qui parcourait les rues à la hâte, habillé de ses vêtements occidentaux et, selon les standards norvégiens, très ternes. Tout le monde le regardait. Les gens retranchés dans des portes cochères le regardaient. Dans leurs vieux vêtements démodés. Avec leurs ballots sous le bras. Penchés, voûtés. Mais ils le regardaient avec des yeux qui brillaient de curiosité. Il était un envoyé des Amériques. Des choux et des pommes de terre. Des rouleaux de tissu dans les magasins. Un homme tirant une charrette remplie de bouteilles de lait vides qui bringuebalaient, cliquetaient. Bjørn Hansen marcha encore un peu plus vite, dans le fond mal à l'aise. La porte de l'Aurore, du xvi^e siècle, l'église Saint-Casimir. Un théâtre, du xviii^e siècle. Le palais des grands ducs. L'ancien hôtel de ville, du xviii^e siècle. L'université, du xvi^e siècle, près de l'église Saint-Jean. La place Gediminas avec l'imposante cathédrale et son beffroi attendant. Ding dong.

Il faisait froid, Bjørn Hansen grelottait. On était en plein hiver. Les gens traversaient les ruelles étroites d'un pas pressé. Soudain, il se mit à neiger. C'était une journée obscure à Vilnius et, d'un coup, il se mettait à neiger. Oui, dans cette ville, Bjørn Hansen eut l'occasion de voir comment la neige

tombait de manière centreuropéenne. Et cette neige tombait, lourde et humide, sur une Vilnius jadis appelée la Jérusalem du Nord, réduite pendant l'entre-deux-guerres à être une ville de province dans la république polonaise. De gros flocons blancs, qui tourbillonnaient dans l'air, touchaient le sol, étaient aspirés par la terre puis dissous. Entre les bâtisses baroques et les ruelles sinueuses, la neige virevoltait en de lourds flocons blancs qui se déposaient sur les grosses épaules des gens et dans les cheveux, dès lors humides, de ces mêmes gens. Et tout à coup les rues se remplirent d'écoliers qui essayèrent d'attraper les flocons. Ils surgirent brusquement, sortant de venelles entre les bâtiments, de passages étroits entre les maisons, en uniforme scolaire, leurs livres en bandoulière, dont ils se débarrassèrent à la hâte en les posant sur des appuis de fenêtre, des niches dans les façades, des perrons et des escaliers, après quoi ils coururent dans la rue pour attraper la neige avec leurs petites mains fébriles. Ils frappaient dans leurs mains dès qu'ils y parvenaient, à toute vitesse, animés par le vain espoir de saisir suffisamment de flocons pour faire une boule de neige. Avançant dans la ville d'une démarche rapide, Bjørn Hansen fut témoin de cette pièce de théâtre aussi soudaine que surprenante, qui se déroulait sous ses yeux. Il retraversa le pont en pierre au-dessus de la rivière Nérís et rejoignit l'hôtel Lituanie en retrait, qui trônait sur l'autre rive.

Il ébouriffa ses cheveux pour en ôter la neige devenue eau tandis qu'il entra dans la réception de l'hôtel Lituanie. Celle-ci était profonde et sombre, dans un style pompier des années 1960. Des moquettes épaisses, un éclairage glauque, et tout au fond de petits clignotements de lumière signalant le long comptoir de la réception devant lequel des gens se saluaient jovialement en ce moment, avec force étreintes et mouvements de bras exagérés. Bjørn Hansen se hâta de les rejoindre car il connaissait les personnes qui formaient ce groupe, auquel il appartenait lui aussi, et qui saluaient leurs hôtes lituaniens. La présence de Bjørn Hansen à Vilnius s'expliquait en effet par sa participation à une délégation. Il avait été choisi pour intégrer une délégation norvégienne de fonctionnaires communaux envoyés en Lituanie apprendre la démocratie aux Lituaniens. Ceux-ci maintenant arrivés, ils saluaient ces gens à qui ils allaient délivrer leur apprentissage démocratique. Ils auraient des discussions approfondies et des échanges de points de vue avec les Lituaniens censés assumer des fonctions importantes au niveau de l'administration locale dans cette ancienne

république soviétique qui avait récemment déclaré son indépendance. Le but étant pour les Norvégiens de donner aux Lituanais de bons conseils sur le fonctionnement raisonnable de la démocratie locale, de sorte que la population locale soit gouvernée et qu'elle prenne part à ce gouvernement local. Il n'était pas aberrant qu'un percepteur norvégien intègre une telle délégation, et encore moins que ce percepteur soit Bjørn Hansen puisqu'il exerçait cette profession depuis bientôt vingt ans et qu'il avait occupé plusieurs fonctions représentatives au sein de l'Association des percepteurs et receveurs des impôts de Norvège.

La conférence commençait tout de suite après ces présentations dans le hall et se déroulait dans l'hôtel où les Norvégiens étaient logés. Viendraient ensuite trois jours de réunions, interrompues par un sight-seeing dans Vilnius et une excursion d'une journée de part et d'autre de la province lituanienne. Un dîner solennel ponctuerait la dernière soirée, avant que la délégation norvégienne ne rentre à Oslo. De la conférence, Bjørn Hansen n'avait pas grand-chose à dire. Il était un peu incommodé, tant par les festivités organisées tous les soirs qu'à cause des pensées qui le préoccupaient. Il ne lui avait cependant pas échappé, et ce, dès le premier instant, que cette rencontre entre les administrateurs communaux norvégiens et lituanais était lestée par une certaine singularité : les Norvégiens étaient portés au pinacle. Nettement plus qu'au goût de Bjørn Hansen car le pinacle auquel ils les portaient ne se mesurait pas à l'aune de leur personnalité mais bien à celle de leur appartenance, attrayante pour les Lituanais.

Les Lituanais rêvaient de se trouver dans les pas de Bjørn Hansen. Dans ses pas, sinon dans ses chaussures. Ils les regardaient comme si elles étaient des souliers extrêmement élégants, bien qu'ils s'abstiennent de les montrer du doigt. Et, ce faisant, Bjørn Hansen trouvait étrange de marcher dans ses chaussures personnelles. Même sa montre leur paraissait comme un objet de la Terre promise. Ils en regardaient le bracelet tel le signe extérieur d'une supériorité évidente. Et non contents de cela, ils lui demandèrent même l'heure, alors qu'eux-mêmes portaient une montre à leur poignet. Bjørn Hansen tendit le bras, posa ses yeux sur sa montre personnelle et, en allemand, leur donna l'heure indiquée par le cadran. Sauf que les Lituanais ne l'écoutaient pas. Ils se bornaient à scruter, sidérés, l'épiphanie horlogère sur le poignet de Bjørn Hansen au moment où il repoussait légèrement la

manche de sa chemise dans le seul but que sa montre lui soit visible, un geste naturel qu'il avait effectué des milliers de fois sans que celui-ci ait jusqu'à présent éveillé le moindre émoi. Pourtant, il n'avait pas affaire à des ignorants issus de la populace lituanienne, des descendants directs des paysans réduits au servage et privés de l'usage de la parole. Il avait devant lui des personnes ayant bénéficié d'une haute formation universitaire, choisies pour devenir les dirigeants locaux de la nouvelle Lituanie. Ces personnes représentaient la nouvelle colonne vertébrale, la moelle de la Lituanie. Mais Bjørn Hansen n'était pas le seul à être exposé à leur admiration sans fond sous prétexte qu'il portait ces vêtements-là, qui étaient d'ailleurs les siens. La délégation norvégienne dans son entier était exposée aux mêmes regards. Comme cette dernière se composait de caciques et autres pontes communaux norvégiens, relativement neutres, allègrement ternes diraient certains, dont peu, sinon aucun, pouvaient être qualifiés de maîtres des élégances en matière de tenue vestimentaire, il n'était guère étonnant que l'ambiance au sein de ladite délégation norvégienne soit pour le moins joyeuse, oui, il était inévitable que certains d'entre eux se sentent même flattés. Pour Bjørn Hansen, en revanche, une telle attitude lui permit de comprendre que son plan dont la mise en œuvre l'avait poussé à faire le déplacement jusqu'en Lituanie ne pouvait échouer.

Voilà pourquoi il quitta l'hôtel bien avant le petit déjeuner le deuxième jour et héla un taxi. Il était tendu, mais calme. Il demanda au chauffeur de le conduire au plus grand hôpital de Vilnius. Le problème demeurerait néanmoins de trouver l'homme de la situation. S'il le trouvait, ça marcherait tout seul. Le Dr Schiøtz lui avait donné quelques bons conseils sur la façon de procéder, sur le type de spécialiste qu'il devait consulter, sur la place de préférence élevée au sein de la hiérarchie dans laquelle ce dernier devait se situer, et, après que le taxi l'eut déposé au pied d'un gigantesque complexe hospitalier, il réussit, à l'aide d'un dictionnaire allemand-lituanien, à se présenter devant le Dr Lustinvas.

Il dit au Dr Lustinvas que sa requête allait sans doute lui paraître quelque peu étrange, mais il le pria tout de même de l'autoriser à la lui exposer jusqu'au bout. Après un hochement de tête, le Dr Lustinvas l'invita à lui expliquer ce qui l'amenait. C'était un homme dans la trentaine, vêtu comme tous les médecins de par le monde d'une blouse blanche. Bjørn Hansen exposa sa requête. Pas un instant, pendant que Bjørn Hansen lui expliqua quels

services il désirait que le docteur effectue sur lui, le Dr Lustinvas ne montra de signes d'émotion. Il ne resta pas bouche bée, il ne haussa pas les sourcils. Même si la requête en question dut lui paraître insensée, il ne se départait pas d'un air imperturbable, oui, presque indifférent. Cela lui était égal. Il écouta et, quand Bjørn Hansen eut terminé son exposé, il haussa les épaules et répondit que, si M. Hansen voulait vraiment qu'il en soit ainsi, il ne voyait pas quel obstacle sérieux pouvait empêcher que cela se fasse. Mais, ajouta-t-il, une telle opération n'était pas gratuite, naturellement, M. Hansen en avait pleinement conscience, le présumait-il. Et seul un point le laissait dubitatif : M. Hansen avait-il également conscience qu'il devrait payer les honoraires du Dr Lustinvas en argent liquide ? Auquel cas il espérait du fond du cœur que M. Hansen l'avait en tête avant de quitter son pays natal pour venir jusqu'ici et qu'il avait pris les dispositions nécessaires. Quand Bjørn Hansen le lui confirma, il acquiesça, montrant ainsi qu'il était satisfait de son nouveau patient. Or, quand Bjørn Hansen nomma la somme qu'il comptait lui verser, le Dr Lustinvas se figea. Avait-il bien entendu ? Était-ce vraiment possible ? Cet homme venu de l'Ouest lui proposait réellement 10 000 dollars ? En liquide ? De nouveau Bjørn Hansen le lui confirma. Le Dr Lustinvas se leva et donna une poignée de main à Bjørn Hansen. Il était ému, ça se voyait, et même s'il essayait de le cacher, il n'y parvenait pas entièrement. Sa main tremblait.

Après cette conversation, à l'issue de laquelle Bjørn Hansen donna de la main à la main une avance de 1 000 dollars au Dr Lustinvas, et à la suite de quoi ils préparèrent sereinement le déroulement de la prochaine étape, Bjørn Hansen put regagner l'hôtel et la conférence. Il revint à l'heure exacte du déjeuner. Nul ne sembla intrigué par son absence prolongée durant toute la matinée dans la mesure où la veille au soir avait été drôlement arrosée, les participants lituaniens allant même, et surtout eux d'ailleurs, jusqu'à le saluer avec allégresse quand il refit enfin son apparition. Il participa ensuite à la conférence de manière pleine et entière, tant aux réunions et sight-seeings qu'aux dîners et festivités, même s'il s'acharna de tout son être à cacher qu'il avait la tête ailleurs. Il but avec modération, mais exploita le peu d'alcool ingurgité pour feindre l'ivresse avec ostentation. Après le dîner solennel dans la salle de réception de l'hôtel Lituanie le dernier soir, les festivités se poursuivirent dans le bar et les salles attenantes de ce même hôtel. Le moment de la fraternisation était venu, et Bjørn Hansen ne

rechigna pas à fraterniser. Il fut invité avec d'autres à poursuivre la fraternisation dans la chambre de l'un des Lituaniens, ce à quoi il aurait dans des circonstances normales opposé un refus catégorique. Mais, là, il répondit qu'il les rejoindrait plus tard, il devait d'abord prendre un peu l'air. Cette dernière phrase, il la prononça avec un sourire contrit et une voix pâteuse qui firent comprendre aux autres qu'il avait effectivement besoin d'une bonne bolée d'air frais. Sur ce, il enfila son manteau, délivra sa clé à la réception comme l'usage le voulait dès que le client quittait l'établissement, et sortit dans cette fin de soirée de janvier. Quand il eut acquis la conviction de ne plus être visible depuis l'hôtel, il redressa le dos et marcha dans les rues, d'un pas élastique et décidé. Il neigeait. De lourds flocons blancs tombaient sur la ville européenne chichement éclairée de Vilnius. Il atteignit l'hôpital où le Dr Lustinvas l'attendait déjà sur le perron et l'accueillit.

Il fut conduit dans les méandres de l'hôpital et par des escaliers de secours jusque dans une pièce équipée d'un lit. C'était sa chambre, une chambre individuelle. Le Dr Lustinvas le laissa seul pendant que lui-même se préparait. Bjørn Hansen se déshabilla, accrocha ses vêtements dans la penderie de la chambre meublée de façon spartiate. Le Dr Lustinvas vint le retrouver un moment après, accompagné de deux infirmières. Sous sa supervision, elles apposèrent bandages et plâtre selon les règles médicales en vigueur dans un cas comme celui-ci.

Constater que Bjørn Hansen ne se manifestait pas le lendemain matin suscita l'inquiétude. Il ne se présenta pas au petit déjeuner, et nul ne l'aperçut au moment où la délégation norvégienne se rassembla à la réception pour rejoindre l'aéroport. Sa valise ne se trouvait pas non plus dans le lot de bagages dûment surveillés par le gardien préposé au vestiaire et eux aussi rassemblés à la réception. La demande qu'on y fit eut pour seul résultat d'apprendre que la clé remise la veille au soir par Bjørn Hansen en personne n'avait pas été réclamée depuis. On pénétra dans sa chambre où l'on trouva ses effets personnels, mais pas lui. On téléphona à l'aéroport pour y transmettre son signalement dans le cas hasardeux où, pour une obscure raison, il s'y serait rendu sans avoir pris soin d'emporter sa valise. On commençait à être vivement inquiet. D'autant que le bus les attendait. Or pas de traces de Bjørn Hansen. Soudain, un membre très bouleversé de la délégation lituanienne prit en aparté le responsable de la délégation

norvégienne. Il était en mesure de l'informer qu'un message de l'hôpital lui était arrivé, indiquant que Bjørn Hansen y avait été admis pour un accident de la circulation et qu'il avait subi une opération chirurgicale consécutive à ses blessures. Son état était grave, mais ses jours n'étaient pas en danger.

Que faire à présent ? L'avion allait bientôt décoller, il était grand temps de rejoindre cet aéroport. Ils ne pouvaient quand même pas laisser Bjørn Hansen à son triste sort dans un hôpital lituanien, gravement blessé. Et si une ou deux personnes restaient sur place pour le soutenir ? Le responsable de la délégation lituanienne leur assura que ce n'était pas nécessaire : primo, il n'en retirerait aucune joie avant longtemps ; secundo, il était entre les meilleures mains. En cas de difficulté, l'ambassade de Norvège à Varsovie, déjà alertée, enverrait un secrétaire pour lui accorder une visite au moment le plus propice. Ces propos soulagèrent le responsable de la délégation norvégienne tant et tant qu'il put rentrer dans son pays natal à l'heure dite, avec le reste de sa troupe.

Bjørn Hansen resta hospitalisé plusieurs semaines à Vilnius. Il était le patient du Dr Lustinvas, que nul n'avait la permission d'approcher sans l'autorisation expresse dudit médecin. Le Dr Lustinvas lui rendait parfois visite en compagnie d'autres médecins, auquel cas il l'entendait parler aux autres à mi-voix. Sinon, il procédait à ses visites avec une ribambelle d'infirmières dans sa traîne, on aurait cru voir une procession, et dans ce cas de figure leur présence auprès de cet envoyé de l'Ouest n'était qu'une étape parmi d'autres dans un circuit général d'inspection des chambres. Une fois par jour, une infirmière venait changer ses bandages et enduire méticuleusement sa peau de baumes et de crèmes. Une collègue et elle se relayaient, en fait toutes deux celles qui avaient bandé et plâtré ses jambes le premier soir. Elles étaient jeunes, adorables, et lui prodiguaient tous les soins possibles et imaginables. Il leur arrivait de lui parler en lituanien et, s'apercevant qu'il ne comprenait pas un traître mot de ce qu'elles disaient, elles lui souriaient. Elles venaient parfois ensemble, accompagnées du Dr Lustinvas et, dès lors, il les entendait parler de lui, entre eux. Les deux jeunes infirmières semblaient inquiètes. Là, le Dr Lustinvas s'approchait de son lit et le regardait à son tour d'un air inquiet. Sinon il s'asseyait à côté de lui pour lui prendre le pouls ou pour écouter son cœur à l'aide du stéthoscope. Il mettait quotidiennement à jour les courbes du diagramme accroché au mur, juste au-dessus du lit.

Un jour, le Dr Lustinvas lui fit une piqûre qui le plongea dans une douce et agréable somnolence. Il revint l'instant d'après, flanqué d'un homme qui parlait norvégien, ainsi que l'entendait Bjørn Hansen, cependant trop somnolent pour comprendre ce que disait ou voulait ce dernier. Mais après, le Dr Lustinvas lui expliqua qu'il s'était agi d'un secrétaire de l'ambassade de Norvège à Varsovie. Il désigna la table de nuit très primitive au chevet de Bjørn Hansen, où se trouvaient des fleurs et des chocolats. La prochaine visite du Norvégien coïnciderait sûrement, espérait-il, avec un moment où Bjørn Hansen se porterait mieux, et dès lors il apporterait une pile de journaux norvégiens ainsi que de la lecture.

Le Dr Lustinvas le traitait avec le plus grand respect et avec une compétence médicale d'expert. Bjørn Hansen soupçonnait également qu'il ne recevait pas la nourriture hospitalière ordinaire car il n'y avait jamais rien à reprocher aux plats qui lui étaient servis. Le Dr Lustinvas alternait paroles réconfortantes et gestes pleins de compassion. Le jour où il vint annoncer à Bjørn Hansen que l'opération subie avait eu sur lui des conséquences à ce point irréversibles qu'il passerait le restant de ses jours dans un fauteuil roulant, qu'il devait voir la réalité en face et l'admettre, il garda tout du long les mains nouées en lui livrant ce diagnostic. Il s'était même assis à côté de lui ; oui, il avait poussé la chaise située non loin du lit de telle sorte que, en s'asseyant sur elle, il était par la même occasion assis en parfait face à face avec son patient, en le regardant les yeux dans les yeux. Ce jour-là, il avait également amené sa procession d'infirmières. Elles étaient postées en rang d'oignons le long du mur, d'une gravité à toute épreuve au moment où le Dr Lustinvas lui révéla la nouvelle irrévocable, fortement affligées, surtout les deux qui l'avaient accueilli le premier soir et étaient depuis, en alternance, chargées de ses soins. Elles se tenaient devant lui tel un chœur antique grec de tragédie, qui plus est tout de blanc vêtues.

Il eut de la visite. D'abord du responsable de la délégation lituanienne, puis du secrétaire de l'ambassade de Norvège à Varsovie. Le Dr Lustinvas, qui assista à ces deux visites, prit souvent la parole en présence du Lituanien et parla de mille et une choses à son compatriote dans leur langue commune, sans doute lui raconta-t-il l'accident et ses conséquences pour son patient norvégien ; en revanche, il ne prit pas du tout la parole en présence du secrétaire de l'ambassade, mais ne quitta pas la chambre pour autant, où il resta tout du long, dans le fond. Cette deuxième visite se

déroula au demeurant fort bien, ils parlèrent de choses et d'autres, de tout et de rien, et il ne faisait pas de doute que le secrétaire de l'ambassade renâclait à aborder les raisons de l'admission de Bjørn Hansen dans cet hôpital de Vilnius.

Il était le patient personnel du Dr Lustinvas, que le médecin veillait avec zèle. Il se présentait parfois à l'improviste dans sa chambre, souvent seul. Il s'asseyait alors à son chevet et le regardait. Il lui demandait comment il allait, s'il avait des reproches à formuler par rapport à son traitement. Il pouvait, tout à trac, se mettre à parler de lui. Disant qu'il était lituanien et catholique. Évoquant les steppes lituaniennes, qui avaient été les contrées de son enfance. Avouant qu'il détestait les Russes et le communisme, mais qu'il leur était très redevable. Car, sans eux, il ne serait pas devenu médecin mais un homme à la peine sur cette terre. Sans eux, Vilnius ne serait pas devenue la capitale de la Lituanie mais serait restée une ville perdue en Pologne. – Peut-être que Vilnius redeviendra quand même une ville en Pologne, dit-il. Tout dépendra des Allemands. Nous avons beaucoup migré, notre territoire s'est beaucoup modifié, et sans doute continuera-t-il de le faire. Il atteindra peut-être les rives du Dniepr, comme autrefois, pour ce que j'en sais. En revanche, une chose ne fait pas de doute : si les Allemands veulent récupérer Stettin et Breslau, Danzig, Königsberg et Memel, alors les Polonais voudront récupérer Vilnius. Et nous devons migrer à nouveau vers l'est. Mais je m'en sortirai, ajouta le Dr Lustinvas. Car Dieu est avec moi. Voilà ce qu'il dit à son patient. À cet homme étrange venu de l'Ouest riche, étendu sur un lit d'hôpital en Lituanie, bandé et plâtré dans les règles de l'art. Un homme sur le sort duquel on pourrait pleurer si l'on s'asseyait à son chevet et si l'on réfléchissait à ce qui lui était arrivé, en épousant son point de vue. Mais le Dr Lustinvas n'était pas habité par ce genre de pensées. Dans ce domaine, il demeurait très équivoque. Quoi qu'il en soit, il prenait volontiers le temps de s'asseoir au chevet de Bjørn Hansen. Lequel pensa que les deux infirmières devaient être de mèche, forcément ; oui, elles étaient complices. Au-delà, hormis le Dr Lustinvas et deux beautés aux cheveux foncés, infirmières de profession, nul n'avait besoin de savoir de quoi il retournait vraiment.

Le Dr Lustinvas était assis au chevet de cet homme étrange qui avait changé sa vie. Voilà pourquoi, sans nul doute, il venait si souvent : pour être à côté de cet homme qui lui avait offert la possibilité d'une nouvelle vie,

d'un avenir auquel avant Bjørn Hansen il n'aurait jamais osé rêver. 10 000 dollars étaient tombés du ciel, droit dans les poches du Dr Lustinvas. Un homme riche ayant eu une idée folle avait déboulé dans sa vie. Cet homme bandé et plâtré venu de l'Ouest était le cadeau de Dieu au Dr Lustinvas, aussi traitait-il Bjørn Hansen à cette aune. Et celui-ci de penser : le Dr Lustinvas devra à un moment ou un autre se confesser, ce qu'il ne fera certainement pas avant mon départ, mais après, et là, il mentionnera son geste comme un péché dont il s'est rendu coupable – ou en parlera-t-il comme d'un miracle qu'il ne méritait pas, qui a surgi sur le chemin de la vie, la sienne, et a fait office pour lui de bénédiction ?

Et les deux petites infirmières adorables traitaient Bjørn Hansen de la même façon. Avec beaucoup de respect, en lui prodiguant la plus grande attention. Un jour, le Dr Lustinvas apporta un fauteuil roulant dans la chambre. Les deux infirmières, qui lui emboîtaient le pas, aidèrent Bjørn Hansen à s'asseoir dedans et, après que le Dr Lustinvas lui eut montré comment s'en servir, non sans lui donner de bons conseils dans un langage un peu flou sur la façon dont un homme paralysé se comportait tant quand il était porté dans un fauteuil roulant que quand il était ensuite assis dedans, les deux infirmières le poussèrent jusque dans le couloir pour finalement le placer sur une véranda en hauteur. Bjørn Hansen put alors constater que le printemps était arrivé en Lituanie. Les oiseaux chantaient, les feuilles s'épanouissaient dans les arbres. Il quitterait bientôt l'hôpital et Vilnius. Il y passa encore une semaine, occupant surtout son temps à s'habituer à la position assise en fauteuil roulant ; il circulait beaucoup dans le couloir ou partait s'installer sur la véranda, une couverture sur les genoux. Le Dr Lustinvas le rejoignait alors et s'asseyait à côté de lui pour lui parler de ce que cela signifiait d'être né en Lituanie. À cet égard, un jour, il apporta un album pour lui montrer des photos. De son père, un paysan qui travaillait dans un kolkhoze. De sa mère, une campagnarde bien en chair. De ses trois frères et de sa sœur. Bjørn Hansen ne put voir la sœur qu'en médaillon, car elle était morte : elle avait trouvé la mort à l'âge de seize ans, voilà pourquoi sa photo se trouvait dans un médaillon que le Dr Lustinvas portait autour du cou. Il vit des photos du Dr Lustinvas enfant, adolescent, étudiant, médecin fraîchement diplômé. Il en vit d'autres de l'épouse du Dr Lustinvas et de leurs enfants, tous photographiés dans un petit appartement surchargé de meubles. M^{me} Lustinvas travaillait elle aussi à l'hôpital, dans un autre

service. – Quel dommage que vous n’ayez pas fait sa connaissance, dit-il. Les deux enfants avaient respectivement six et huit ans. Tous avaient posé pour éterniser le moment, ce qui leur donnait une apparence d’animaux empaillés : on prenait la pose chez le photographe, et tant pis si celui-ci n’était autre que le père (des enfants), le mari (de M^{me} Lustinvas) ou le fils (du père et de la mère). Même l’intérieur semblait empaillé, à commencer par cette table comme vermoulue, croulant sous les objets, autour de laquelle était sagement installée la famille Lustinvas, hormis le médecin qui prenait donc la photo. Le Dr Lustinvas rêvait pour les Lituanais d’une Pax Romana au sein du nouvel empire romain germanique, susceptible de contenir l’expansion allemande le long de la côte baltique et de la ligne Oder-Neisse, où Polonais, Lituanais et Biélorusses vivraient dans une paix éternelle et où les Russes, ces barbares, seraient cantonnés de l’autre côté des remparts de ce nouvel empire. Bjørn Hansen regardait les photos. Les enfants du Dr Lustinvas le fixaient. M^{me} Lustinvas le fixait. Le Dr Lustinvas le fixait. Le jeune Lustinvas avait une main posée sur l’épaule d’un camarade d’université, et tous deux le fixaient. La vieille maman Lustinvas fixait son fils qui avait juste décroché son diplôme de médecin et revenait au village pour l’occasion avec un appareil pour la prendre en photo et, ce faisant, elle le fixait. Lui, l’homme venu de l’Ouest. Le Dr Lustinvas ne lui avait posé aucune question sur ses conditions familiales. Il venait de l’autre côté du nouvel empire romain germanique, il n’avait pas d’histoire. Il venait, riche et inconnu, de l’extérieur pour demander un service au Dr Lustinvas et, ainsi, avait changé la vie de ce dernier et en même temps la sienne puisque, pour une insondable raison, il se retrouvait dans un fauteuil roulant, en infirme. Le Dr Lustinvas n’avait aucune question à lui poser. Et aucune non plus sur le monde riche d’où il venait.

Arriva le jour où Bjørn Hansen eut la permission de quitter l’hôpital. Il fut emmené en fauteuil roulant au bureau du Dr Lustinvas où lui furent remis des documents dûment signés et tamponnés, qui revenaient en détail sur son séjour dans cet hôpital de Vilnius. Après quoi il fut transféré à l’aéroport. Il fut convoyé jusqu’au hall de départ par les deux infirmières aux cheveux foncés, qui marchaient côte à côte derrière le fauteuil roulant dont elles tenaient chacune une poignée tout en le poussant vers le comptoir d’enregistrement. L’une se chargea de cette procédure tandis que l’autre patientait derrière le fauteuil. Cela fait, elles le conduisirent au contrôle des

passesports et aux départs internationaux, toujours côte à côte, comme deux sœurs, derrière lui. Une fois là-bas, une hôtesse de la SAS l'attendait. Les deux infirmières lituaniennes confièrent le fauteuil roulant à cette femme qui assumait désormais la responsabilité du transport suivant. Mais, avant de lui confier définitivement Bjørn Hansen, elles se penchèrent toutes deux, d'abord l'une, ensuite l'autre, pour le serrer dans leurs bras puis fondre en larmes, l'une comme l'autre.

Leurs pleurs les prirent au dépourvu, tant l'hôtesse glaciale de la SAS, qui eut un léger mouvement de recul, que Bjørn Hansen, qui s'affaissa quelque peu plus dans son fauteuil, redoutant à présent de franchir le contrôle des passesports puis de traverser les longs couloirs jusqu'à l'avion – mais aussi ce qui adviendrait par la suite. L'hôtesse finit par s'emparer des poignées du fauteuil et le poussa. Elle franchit le contrôle des passesports, puis elle franchit une porte qui se referma sur eux si bien que, comme il regardait droit devant lui et ne pouvait se retourner, il n'eut pas la possibilité d'apercevoir une toute dernière fois les deux infirmières lituaniennes qui, côte à côte, le virent disparaître à travers cette porte automatique pour rejoindre son monde, qu'elles n'eurent quant à elles pas la possibilité d'entrapercevoir, avant que celle-ci ne se referme.

Il fut placé à l'arrière de l'avion, à côté d'un siège unique, réservé au personnel, sur lequel prit place la même hôtesse, tandis qu'elle tenait d'une main ferme une poignée du fauteuil roulant pendant la montée en altitude. Il secoua la tête en guise de réponse quand l'équipage passa dans le couloir central avec les chariots remplis de boissons et de nourriture, « son » hôtesse était d'ailleurs chargée de servir à boire dans cette partie arrière de l'avion. Il regardait toujours droit devant lui, toujours aussi affaissé dans son fauteuil, perdu dans ses pensées. Il rentrait à la maison. Il avait peur comme jamais cela ne lui était arrivé. Il avait peur que cette peur se propage dans son corps au point qu'il en tremble de tous ses membres. Et il avait peur de ne pas réussir à accomplir son plan. Il était coincé dans les airs quelque part au-dessus de l'Europe, à l'intérieur de la carcasse étroite et oblongue d'un avion. Il était affaissé dans un fauteuil roulant, le regard sinistre dirigé droit devant lui. Quand l'avion amorça sa descente en vue de l'atterrissage, l'hôtesse vint se rasseoir à côté de lui sur le siège unique et tint avec la même main ferme une poignée du fauteuil roulant. Arrivé à l'aéroport de Kastrup, il fut confié à une autre hôtesse pour la deuxième

partie du voyage, entre Copenhague et Oslo. Arrivé à l'aéroport de Fornebu, il fut pris en charge par des ambulanciers qui le conduisirent à l'Hôpital municipal de Kongsberg. Ils l'attendaient au moment où l'hôtesse, en le poussant, franchit la porte qui donnait sur l'immense hall public où les voix norvégiennes haut perchées frappent aussitôt en pleine figure le voyageur sortant des arrivées internationales, juste après la douane. Deux hommes en blanc le prirent immédiatement en main.

Le printemps était arrivé en Norvège, mais il faisait frais, remarqua-t-il pendant le court trajet entre la porte de sortie et le lieu où l'ambulance était garée. On était à la mi-avril, un mardi de la semaine de Pâques, deux jours avant le jour férié du jeudi saint, puisque Pâques tombait tard cette année. Bjørn Hansen avait été absent pendant huit semaines. L'ambulance prit la destination de Kongsberg en passant par Drammen puis Hokksund. N'avait-il pas toujours aimé les paysages norvégiens, même celui le long de la rivière Drammenselva, d'abord entre Drammen et Hokksund, puis entre Hokksund et Kongsberg, avec ses terres plates encaissées dans des vallées escarpées ? Assis à l'avant, les deux hommes en blanc se racontaient ce qu'ils feraient pendant le long congé pascal tandis que Bjørn Hansen, calé à l'arrière, était toujours aussi affaissé dans son fauteuil roulant. Lorsqu'ils arrivèrent à l'Hôpital municipal de Kongsberg, il fut emmené directement au bureau du Dr Schiøtz, qui l'attendait.

Le Dr Schiøtz l'accueillit comme tout médecin qui se respecte et connaît son métier : avec cordialité, mais avec distance. Une infirmière était également présente dans son bureau, censée l'assister. Elle l'aida notamment à transférer Bjørn Hansen de son fauteuil roulant jusqu'à la table d'examen. Et celui-ci de penser : Mes jambes étiolées, ne les oubliez pas. Ce fut en revanche le Dr Schiøtz qui procéda seul à l'auscultation, l'infirmière ne fut dès lors jamais en contact direct avec les membres de Bjørn Hansen. Celle-ci terminée, Bjørn Hansen fut emmené dans le service de radiologie. Le Dr Schiøtz l'accompagna et prit lui-même les clichés. Il roula Bjørn Hansen sur le ventre par ses propres moyens, sans assistance, et il demeura sur place pour attendre le développement des radios pendant que Bjørn Hansen fut ramené au bureau, où il se retrouva seul avec l'infirmière. Ils n'échangèrent pas une parole. Il demeura allongé sur la table, les yeux fermés, un drap sur son corps, jusqu'à ce que le Dr Schiøtz revienne, les radios à la main. Il avait l'air inquiet. Il fit un petit signe à l'infirmière pour

qu'elle l'aide à déplacer Bjørn Hansen, à le passer de sa position couchée sur la table d'examen à la position assise dans son fauteuil roulant. Et lui de penser encore : Mes jambes étiolées. Enfin, le Dr Schiøtz renvoya l'infirmière sous le prétexte de lui rapporter des documents, et afin que les deux hommes puissent être seuls, ce qu'elle comprit d'emblée.

La mine toujours aussi inquiète, mais d'une voix feutrée et amicale, le Dr Schiøtz l'informa que les examens auxquels il venait à l'instant de procéder confirmaient le diagnostic établi à Vilnius et dont l'Hôpital municipal de Kongsberg détenait une copie. Bjørn Hansen devait par conséquent prendre la nouvelle comme un homme, car il n'était pas possible de faire autrement. Le Dr Schiøtz savait la difficulté et la douleur qu'il éprouverait en apprenant que tous les espoirs étaient perdus, mais il devait l'accepter, car il n'avait pas d'autre choix. Le Dr Schiøtz n'avait aucune peine à comprendre qu'il allait désormais sombrer dans un état d'auto-apitoiement qui durerait sans doute plusieurs mois, une telle réaction était humaine. Le Dr Schiøtz souhaitait toutefois qu'il finisse par admettre que la vie devait et pouvait continuer, qu'il en était pleinement partie prenante, que malgré tout la société mettait en œuvre quantité de moyens et de ressources pour assurer aux handicapés une vie décente, satisfaisante.

Désespéré, Bjørn Hansen tentait d'établir un contact visuel avec le médecin. Il essayait fébrilement de capter un regard dans ce visage. Lui-même avait les pupilles dilatées, les yeux écarquillés qu'il vrillait dans ceux du Dr Schiøtz, dans ces yeux sempiternellement lointains et qui le demeuraient, qui refusaient tout accès aux coups d'œil lancés par Bjørn Hansen en déplaçant leurs regards chaque fois que l'autre voulait les croiser. Il entendait le médecin toxicomane lui expliquer que la société ferait tout ce qui était en son pouvoir pour lui assurer une vie agréable. Bjørn Hansen était profondément chagriné, dit-il, et il en avait conscience, mais ce dernier devait savoir que nous tous, en cet instant, faisions tout ce qui était en notre pouvoir pour l'aider, pour l'assister ; et, au moment où il prononça cette phrase, il tourna la tête vers l'homme en fauteuil roulant pour l'observer avec un regard lointain, mais amical, qui ne révélait absolument rien de tout ce qu'ils partageaient et dont il aurait pu le délivrer, cela ne lui aurait rien coûté. Bjørn Hansen fixait les yeux amicaux du médecin qui répondit à ce regard par la même et imperturbable cordialité.

On toqua doucement à la porte, l'infirmière entra et déposa sur le bureau du médecin une pile de documents qui devaient être remplis, ce qui fut fait.

Bjørn Hansen fut ramené chez lui, dans son appartement, où il fut placé. Et il y était absolument seul. Il était assis dans un fauteuil roulant, dans son appartement. Au bout d'un moment, entendant un coup de sonnette, il se porta dans le vestibule pour ouvrir. Ce n'était pas simple. Il devait d'abord entrebâiller la porte, mais pas davantage, car il lui fallait ensuite reculer afin que la personne sur le palier ait suffisamment de place pour ouvrir la porte en grand et entrer de plain-pied chez lui. C'était l'aide médicale à domicile. Une femme charmante, dans la soixantaine, qui venait lui porter assistance.

Elle lui demanda ce qu'il avait envie de manger pour le dîner et, comme rien de particulier ne lui vint à l'esprit, elle lui adressa un sourire entendu et répondit qu'elle achèterait ce qui lui semblerait appétissant. Elle revint avec un sac rempli d'aliments dont il lui remboursa le montant. Elle lui servit du saumon accompagné d'une salade de concombres. Pendant qu'il mangeait, elle tournicotait dans l'appartement pour l'égayer. Elle avait acheté des fleurs et des décorations, toutes jaunes, aux couleurs de Pâques. Des poussins de Pâques, qu'elle posa sur les tables et les étagères. Dix tulipes jaunes, qu'elle transféra dans deux vases, l'un trouvant sa place sur la table du salon, l'autre sur un appui de fenêtre. À côté de l'assiette qui contenait le repas de Bjørn Hansen, elle cala une serviette d'un jaune électrique. –

Comme ça, Pâques peut vraiment arriver, dit-elle. Quand il eut terminé, elle débarrassa et alla laver le verre, l'assiette et les couverts. Puis elle partit.

Il était assis dans un fauteuil roulant, dans un appartement fraîchement nettoyé (par Mari Ann), rangé, décoré. Le fils n'était pas là, mais il avait laissé une lettre. Dans celle-ci, il écrivait qu'il s'était trouvé une autre chambre. C'était plus pratique comme ça, et de toute façon il n'avait jamais eu l'intention de vivre chez Bjørn Hansen plus que nécessaire, donc jusqu'à ce qu'il se soit dégoté autre chose, écrivait-il. Il s'était trouvé une pièce en sous-sol, à laquelle il accédait par une entrée individuelle, dans une grande maison située à l'extérieur du centre, dans un lotissement. Il passerait sûrement un de ces jours, pendant Pâques, vu qu'il ne partirait pas en voyage mais resterait réviser chez lui. Bien le bonjour de Peter.

Chaque jour de cette longue semaine de Pâques, une aide médicale à domicile venait lui préparer ses repas, faire le ménage et l'assister dans tout ce dont il avait besoin. En fait elles étaient deux à se relayer pendant les fêtes, après il ferait la connaissance d'autres collègues de la structure. Elles avaient une clé de l'appartement et pouvaient ainsi entrer à leur guise. Avant même la fin de Pâques, elles insistèrent pour que Bjørn Hansen participe à la confection des repas : c'était mieux comme ça, disaient-elles. – Il faut essayer de faire le plus de choses possible tout seul, c'est pour votre bien, être autonome vous donnera foi en la vie, disaient-elles.

Un jour, on sonna à la porte. À deux reprises. Mais Bjørn Hansen n'alla pas ouvrir. Pour une raison qu'il ignorait lui-même, il crut qu'il s'agissait de Turid Lammers, et elle, il refusait d'avoir sa visite. Il ne l'avait pas revue pendant les cinq ans écoulés depuis qu'il avait quitté la villa lammersienne, hormis de loin, à de rares occasions, et chaque fois il avait tourné les talons ou fait un détour pour l'éviter. Et même si de son côté elle ne s'était pas approchée, il eut le sentiment profond qu'elle et nulle autre qu'elle sonnait à sa porte. Elle était certainement poussée par un puissant besoin intérieur de le voir, de ses propres yeux, maintenant qu'il était en fauteuil roulant. Là ils pourraient se réconcilier, elle grâce à sa compassion, lui grâce à sa purification. Or il ferait tout ce qui était en son pouvoir pour ne pas être vu par Turid Lammers et pour éviter à tout prix de parler à Turid Lammers, plus que jamais dans l'état où il se trouvait à présent. En même temps, il ne s'agissait pas obligatoirement de Turid Lammers. Ce pouvait être Herman Busk, par exemple, qui sonnait à la porte. Mais lui non plus, il n'avait pas envie de lui ouvrir et d'avoir sa visite. Pas maintenant. Pas encore.

Ce ne fut pas Herman Busk. Celui-ci téléphona peu après Pâques, il avait pris des congés hors de Kongsberg pendant cette période. Il lui dit qu'il aurait beaucoup aimé passer chez lui pour le saluer, ce à quoi Bjørn Hansen répondit par la stricte vérité : il n'en avait pour l'instant ni la force ni le courage, il devait d'abord récupérer, se requinquer. Herman Busk le comprenait fort bien. Or huit jours plus tard il retéléphona, et par la suite une fois par semaine, systématiquement. Mais Bjørn Hansen refusait de le rencontrer, pour de tout autres raisons que celles qui le poussaient à éviter d'être vu par Turid Lammers.

Un laps de temps s'écoula et, un jour, il décida de circuler dans les rues, jusqu'à l'Hôtel de Ville qui hébergeait le Trésor public. Il n'eut aucun problème à avancer dans les rues de Kongsberg en fauteuil roulant, ni physiquement ni psychiquement. Il salua de vagues connaissances qui, avec le même naturel qu'ils l'avaient reçu, lui rendirent son bonjour. Arrivé à l'Hôtel de Ville, il put pénétrer sans encombre au rez-de-chaussée, mais pas au premier étage qu'occupait le Trésor public. Au lieu de mobiliser des gens qui les y auraient remorqués à grand-peine, son fauteuil roulant et lui-même, ses subordonnés descendirent plutôt au rez-de-chaussée où, dans une pièce attenante au comptoir d'information, il s'était parqué. Ils lui servirent un café, oui, même des pâtisseries que le plus jeune de l'équipe fut chargé à la hâte d'aller acheter. Ils lui dirent qu'il avait bonne mine.

Alors qu'il s'apprêtait à prendre congé et à regagner la rue, monsieur le Maire passa au même moment, ce qui leur permit d'avoir une conversation seul à seul tandis que les employés du Trésor public retournaient à leur tâche. Après quelques échanges oiseux de circonstance, où le maire s'enquit longuement de sa bonne humeur, si elle était intacte (et Bjørn Hansen de penser, maussade : Première nouvelle ! J'ai jusque-là franchement pas remarqué qu'on se fendait la poire à la mairie), il en vint au nœud de l'affaire, à ce qui se passerait quand le congé maladie serait terminé. Car le maire partait du principe que Bjørn Hansen demanderait une retraite anticipée pour invalidité, de sorte que l'on puisse mettre en œuvre les mesures nécessaires pour employer un nouveau percepteur. Qui serait sans doute une perceptrice puisque, de l'avis du maire, Jorunn Meck constituait une excellente candidate pour ce poste – qu'en pensait Bjørn Hansen ? Bjørn Hansen fut soufflé. Il n'avait aucune intention de cesser son activité de percepteur, oui, il était de son côté parti du principe qu'il continuerait comme avant, rien ne l'en empêcherait, pour peu que l'on procède à quelques aménagements pratiques afin qu'il puisse passer du rez-de-chaussée au premier étage. Or, pour monsieur le Maire, il était presque indiscutable que Bjørn Hansen cesserait son activité de percepteur maintenant qu'il était invalide. Il estimait toutefois qu'il n'avait pas non plus besoin de rester sans contact avec l'Hôtel de Ville : – Nous aimerions beaucoup avoir la permission de profiter de vos compétences en vous utilisant comme consultant externe. Bjørn Hansen, pantois de stupéfaction, ne répondit rien. S'il avait été vraiment invalide, il aurait vigoureusement

protesté ; mais pas maintenant, il n'en avait ni la force ni le courage. Chamboulé, il quitta l'Hôtel de Ville et traversa les rues pour regagner directement son appartement situé dans le nouveau Kongsberg, de l'autre côté du pont Nybrua.

Chez lui. Dans son appartement. Dans un fauteuil roulant. Le dorénavant ancien percepteur du Trésor public de Kongsberg. Cinquante et un ans. Les jours passent. Le temps passait. Les différentes aides médicales à domicile étaient très satisfaites de lui. Elles le trouvaient, disaient-elles, positif. Il faisait preuve d'une grande volonté pour maîtriser seul les petits problèmes du quotidien et, en l'espace d'un temps étonnamment court, il fut en mesure d'aller faire ses courses seul, de se préparer à manger seul, de faire la vaisselle et la lessive seul (hormis le linge difficile à manipuler tels les draps), si bien qu'il ne leur restait que le ménage (Mari Ann ne travaillait plus pour lui, elle passait ses examens du baccalauréat). Elles se succédaient tout de même une fois par jour, pour vérifier s'il allait bien (s'il ne lui était pas arrivé quelque chose qui l'eût plongé dans une situation inextricable, eu égard à son état), s'il nécessitait un petit coup de main (attraper un livre rangé sur une étagère supérieure de la bibliothèque, par exemple). Les jours passaient. Le temps passe. L'expédition au Supermarché, pour aller y faire ses courses, constituait le grand moment de sa journée. Cela commençait par l'opération pénible qui consistait à manœuvrer la porte de son appartement, en sortir, entrer dans l'ascenseur, s'en extraire, gagner l'extérieur. Une fois franchi ce cap laborieux, il pouvait rouler, ou plutôt voguer, dans la rue qui le menait au Supermarché. Il y faisait frisquet, mais le sol parfaitement plat offrait une circulation agréable. Peu de gens fréquentant les lieux le matin, il se trouvait pour ainsi dire seul parmi les montagnes de marchandises. Il se déplaçait dans les allées comme s'il s'était agi de rues flanquées sur leurs deux côtés d'énormes amoncellements de, entre autres produits, Dentifrices, Lessives, Oranges, Saucissons, Fromages, Laits, Pommes rouges, Pommes vertes, Hamburgers. Il prenait tout son temps, oui, parfois plus d'une heure, pour attraper et choisir ce dont il avait besoin au gré de ses intenses va-et-vient dans les rues du Supermarché. Il fut bientôt à tu et à toi avec les employés, tant avec les caissières qu'avec les manutentionnaires qui couraient remplir les rayonnages de Tomates, Viandes, Crèmes, Assouplissants. Il avait l'impression qu'ils l'aimaient bien. Il était une espèce d'invalidé digne. Ni

envahissant ni bruyant ou surjouant la gaieté. Ni avachi dans sa souffrance. Mais amical et résigné dans sa manière d'agir.

Il lui arrivait aussi de descendre jusqu'au Lågen, pour regarder le fleuve, ou de circuler dans les rues de la ville. Il faisait alors souvent la causette avec de vieilles connaissances qui, toutes, semblaient soulagées de constater qu'il prenait sa destinée avec philosophie. Avait-il honte ? Non, il considérait leurs réactions avec un indicible recul. Comme lorsque son fils lui accorda une visite, juste après Pâques. Si quelqu'un sonnait à la porte, il ouvrait désormais. Se retrouver nez à nez avec Turid Lammers lui paraissait improbable. Et Herman Busk n'aurait jamais fait le déplacement sans le prévenir ; mais il lui téléphonait, et Bjørn Hansen n'hésitait pas à interrompre la conversation si elle s'émaillait de sujets qui l'empêchaient de la poursuivre. Devant sa porte se tenaient un vendeur de billets de loterie, un enfant, ou l'une des trois aides médicales à domicile. Redoutait-il d'être démasqué ? Pas le moins du monde. Son cas était trop incroyable pour ça. Il n'était plus tendu à la moindre visite des aides médicales à domicile en se demandant constamment s'il adoptait un comportement correct. Même s'il devrait déborder d'un peu trop d'enthousiasme ou faire un mouvement imprudent qu'une aide médicale diplômée et formée aux soins des malades saurait impossible à réaliser pour un homme paralysé des hanches jusqu'au bas des jambes, elle ne l'aurait pas remarqué. Car cette éventualité n'existait pas pour elle, tant et si bien que, même si elle devait le voir, elle ne verrait pas malgré tout. Oui, même si elle devait le voir se lever à moitié de son fauteuil pour attraper un livre dans la bibliothèque, elle n'en aurait pas cru ses yeux. Il en était absolument certain.

C'était le Dr Schiøtz qui avait tout orchestré pour qu'il puisse désormais mener une vie sans avoir la moindre peur d'être démasqué. C'était le Dr Schiøtz qui lui avait expliqué qu'il n'avait rien à craindre, même lors de la première « auscultation » à l'Hôpital municipal de Kongsberg lorsque, froidement et calmement, il s'était fait assister par une infirmière. Laquelle à aucun moment n'avait été habitée par le soupçon, bien qu'elle ait aidé le médecin à soulever le perceuteur de Kongsberg afin de le transférer de son fauteuil roulant sur la table d'examen ; et bien que, de son côté, Bjørn Hansen se soit concentré pour simuler la paralysie, il n'en restait pas moins un amateur dans ce domaine et aurait tout à fait pu être démasqué par le regard acéré d'une infirmière diplômée s'il avait été dans les limites de la

réalité d'échouer dans une telle situation – or le secret résidait justement dans l'impossibilité de cette éventualité.

C'était le Dr Schiøtz qui avait tout organisé. Bjørn Hansen était l'acteur qui effectuait ses simulations, mais sous les instructions et les interprétations convaincantes du Dr Schiøtz. La mise en scène la plus importante du médecin demeurait néanmoins d'empêcher Bjørn Hansen d'entrer en contact avec des personnes susceptibles de découvrir la supercherie : d'autres médecins, par exemple, consultés en l'absence du Dr Schiøtz ; des kinésithérapeutes, des ergothérapeutes. En d'autres termes, il s'agissait d'empêcher Bjørn Hansen d'obtenir tout séjour en maison de repos, d'être exposé à des soins de rééducation, à des programmes de restauration fonctionnelle. À cet égard, le centre orthopédique de Sunnaa incarnait une réelle menace que seule l'autorité du Dr Schiøtz permit à Bjørn Hansen d'éviter afin qu'il n'ait pas à faire plus ample connaissance avec ses services. Le Dr Schiøtz argua qu'il était inutile d'y envoyer son sujet : un programme de restauration fonctionnelle pratiqué à domicile serait tout aussi efficace et surtout moins onéreux, un argument imparable. En revanche, pour empêcher qu'un kinésithérapeute de Kongsberg se voie confier Bjørn Hansen comme patient, le Dr Schiøtz dut de son propre aveu tricher quelque peu, mais il indiqua aussi que ça ne poserait pas de problèmes, que ce ne serait pas découvert, auquel cas ce serait toute la supercherie qui serait percée à jour, et cela pour de tout autres raisons.

Bjørn Hansen se trouvait en fauteuil roulant. Dans son appartement. Il circulait de part et d'autre de son appartement et laissait le temps passer. Il se réjouissait à l'idée de partir dans sa laborieuse expédition au travers des rues et des pièces fraîches du Supermarché. Il n'avait pas à se plaindre. Le contraire eût été le comble. C'était son plan, qu'il avait mis sur pied et réalisé. Mais au fond c'était l'œuvre du Dr Schiøtz.

Non sans un léger malaise, Bjørn Hansen se mit à se considérer comme une œuvre signée par le Dr Schiøtz. Force lui était d'admettre qu'il prenait conscience que le Dr Schiøtz l'avait enchaîné au fauteuil roulant, pour le restant de ses jours. Il aurait pu l'empêcher (au moment où Bjørn Hansen avait été conduit dans son bureau, après son rapatriement en fauteuil roulant de Vilnius jusqu'à Oslo, ce fameux mardi de la semaine de Pâques ; à ce moment-là, alors qu'ils étaient seuls, il aurait tout à fait pu lui dire : « Non, on arrête là », et Bjørn Hansen n'aurait pas continué), mais il n'avait pas

osé et, bien au contraire, avait accéléré la manœuvre, de façon irrévocable. Dans une atmosphère délétère (« un jeu dangereux »), il avait mis en scène l'ultime traversée qui conduisait Bjørn Hansen sur l'autre rive, de laquelle aucun retour n'était possible sans des conséquences catastrophiques pour l'un comme l'autre (et pour le Dr Lustinvas). Arrivés à ce point, ils auraient été tous deux acquittés (mais pas le Dr Lustinvas) : le Dr Schiøtz parce qu'il aurait révélé la simulation de Bjørn Hansen, sans compter qu'aucune piste ne saurait remonter à lui (quand bien même Bjørn Hansen le prétendrait, comme une vulgaire hypothèse) ; Bjørn Hansen parce qu'il aurait visiblement été victime d'un coup de folie et devrait par conséquent être mis en congé maladie pour subir un traitement psychiatrique, avant de retrouver sa place de percepteur au sein du Trésor public de Kongsberg. Au lieu de quoi le Dr Schiøtz avait mis en œuvre ce plan, sans pitié, sans même demander s'il représentait véritablement le désir réel de Bjørn Hansen, dans les secondes précédant le moment où il deviendrait effectif et le resterait à vie. Il semblait redouter que Bjørn Hansen, désormais en fauteuil roulant et conscient qu'il y demeurerait, sachant tout en même temps qu'il n'en avait pas besoin, mais y était contraint sous peine de hurler si d'aventure il franchissait le petit pas décisif, ne crie malgré tout au secours, à la dernière seconde, avant que ce jeu dangereux et insensé ne devienne à jamais effectif. Quels motifs pouvait avoir le Dr Schiøtz ? Quelles forces l'animaient ?

Pourquoi le Dr Schiøtz avait-il mis en œuvre ce plan, jusqu'au bout ? Quel malin plaisir pouvait-il éprouver à enchaîner de cette manière un homme à un fauteuil roulant ? Ce ne pouvait être la joie de l'y voir cloué car, début septembre, Bjørn Hansen fut forcé de constater qu'il n'avait pas revu le Dr Schiøtz depuis l'« auscultation » à l'Hôpital municipal de Kongsberg, cinq mois plus tôt. Dans un premier temps, il avait pensé que le Dr Schiøtz ne voulait pas courir le risque de venir le voir parce que certains, les aides médicales à domicile notamment, pouvaient les « surprendre » ensemble – mais qu'est-ce que cela aurait changé ? Qu'un médecin vienne voir son patient, quels soupçons pareille visite peut-elle susciter ? Pas le moindre. Du moins tant qu'il n'était pas « surpris » par quelqu'un, ce qui était invraisemblable, même dans l'éventualité où le Dr Schiøtz serait venu le voir souvent et régulièrement. En revanche, il avait téléphoné. À trois reprises au cours des deux derniers mois. Lors de ces coups de fil, il avait

été un médecin attentionné qui appelait pour, comme on dit, lui remonter le moral. D'une voix douce, il avait demandé comment il se portait et l'avait complimenté lorsque Bjørn Hansen avait répondu : La vie doit continuer. Il lui avait donné de précieux conseils concernant les exercices à accomplir pour se muscler les bras, étant donné qu'ils devaient désormais remplacer les rôles fonctionnels et respectifs qu'assuraient jusque-là ensemble les jambes et les bras. Pour finir, il s'était enquis des détails pratiques, à savoir si Bjørn Hansen avait suivi l'avis du maire en demandant une retraite anticipée pour invalidité et s'il avait touché l'argent de la police d'assurance auquel il pouvait prétendre. Cette somme n'était pas astronomique, il ne s'agissait guère que de 160 000 couronnes norvégiennes, ainsi que le stipulait une simple assurance voyage. Néanmoins, en posant la question, ce qu'il fit lors de ses trois coups de fil, le Dr Schiøtz rappelait au bon souvenir de Bjørn Hansen ce qui l'attachait à lui d'une manière si fatidique, et inversement d'ailleurs, puisqu'une partie de l'accord qu'ils avaient conclu prévoyait que la moitié du remboursement par l'assurance reviendrait au Dr Schiøtz. Oui, à un moment de leurs préparatifs, ils avaient envisagé que Bjørn Hansen souscrive une police d'assurance contenant une prime plus élevée, idée finalement rejetée car trop risquée, surtout si elle était souscrite juste avant le plan qu'ils s'apprêtaient à réaliser. N'empêche, avec cette simple allusion à la modeste assurance voyage, et à trois reprises, le Dr Schiøtz lui avait adressé un signe secret au vu duquel il ne l'avait pas « oublié », tout comme il n'avait pas refoulé le plan élaboré de concert et qui était désormais devenu réalité, mais bien au contraire se sentait toujours engagé par lui – ce que Bjørn Hansen vécut comme un soulagement.

Début septembre, l'assurance voyage lui annonça que l'indemnisation lui avait été versée et que la somme se trouvait désormais sur son compte bancaire. Il demanda à l'aide médicale à domicile d'aller à sa place retirer 20 000 couronnes. Quelques jours plus tard, il prit contact avec son fils et lui demanda d'aller à sa place retirer 25 000 couronnes, dont il lui offrit 5 000, ce qui fit la grande joie de ce dernier. Il lui donna rendez-vous à l'École d'ingénieurs de Kongsberg, sur le grand parvis baigné d'un intense soleil d'automne. Il s'y rendit en fauteuil roulant, une couverture sur les genoux, tendit à son fils les 5 000 couronnes, puis rentra chez lui. Il appela le Dr Schiøtz à l'Hôpital municipal et, au cours de la conversation, indiqua qu'il avait touché la prime d'assurance. Le coup de fil terminé, il glissa

40 000 couronnes dans une enveloppe et attendit. Le même soir, le Dr Schiøtz passa le voir.

Bjørn Hansen reçut le médecin assis dans son fauteuil roulant, lui ouvrit avec le mode laborieux qui était devenu le sien et le précéda vers le salon. Le Dr Schiøtz rencontrait son œuvre qui tout en même temps était le plan personnel de Bjørn Hansen, auquel Bjørn Hansen avait délibérément consenti. Cette rencontre se termina en moment d'épouvante pour lui qui, une fois le Dr Schiøtz parti, se retrouva non seulement seul mais dans un isolement total, avec une image de lui-même qui le terrorisa. D'abord, il fut miné par la déception, car toutes ses tentatives pour nouer un contact avec le médecin butèrent sur un refus catégorique, tous ses appels du pied pour une communion d'esprit entre eux furent ignorés. Le Dr Schiøtz se trouvait sous une légère emprise des stupéfiants et ne s'intéressait qu'à l'argent. Ce que Bjørn Hansen avait assimilé à une simple ratification formelle du pacte qui les liait – dans la mesure où il honorait ses engagements en donnant cette enveloppe au Dr Schiøtz et où celui-ci confirmait en la prenant qu'il avait de son côté assuré les siens, de sorte qu'il convenait de considérer la remise de l'argent comme un geste symbolique qui en outre les liait encore plus l'un à l'autre – était une conception inexistante aux yeux du Dr Schiøtz : pour lui, tout tournait autour de l'*argent*, seul l'*argent* motivait sa présence ici, chez Bjørn Hansen, en cet instant ; un point de vue qu'il soulignait par son comportement. En effet, il avait le regard éperdu et papillonnant, du moins jusqu'à ce que son visage s'illumine au moment où il aperçut l'enveloppe que Bjørn Hansen avait déposée sur la crédence sinon vide de tout autre objet. – C'est... ? demanda-t-il sans terminer sa phrase. Voyant Bjørn Hansen acquiescer, il s'empessa de chiper l'enveloppe et de la dissimuler dans sa poche intérieure, puis il vérifia l'heure à sa montre et dit : – Je suis désolé, mais je dois partir. J'ai un rendez-vous important. Bjørn Hansen le dévisagea – et c'est là qu'il sentit l'épouvante l'envahir.

Car ça ne pouvait pas être possible. Tout cela n'était qu'un jeu. Ce n'était pas à cause de l'argent. Tout du long, et dès le départ, le Dr Schiøtz avait eu envers l'argent une attitude évasive. En guise de condition pour participer au plan, il avait indiqué vouloir la moitié de l'indemnisation de l'assurance ; or, juste après, il avait rejeté l'idée de souscrire une police d'assurance plus lucrative, sous le prétexte que c'était trop risqué. Mais cela l'aurait-il été ? Bjørn Hansen ne le croyait pas, du moins il ne croyait pas qu'il courait un

grand risque. Quoi qu'il en soit, le Dr Schiøtz ne voulait courir *aucun* risque, même si au bout du compte il devait se remplir les poches de la modique somme de, mettons, un million de couronnes norvégiennes. Et Bjørn Hansen de penser alors : Mais pour la somme mesquine de 80 000 couronnes norvégiennes, là il fonce au turbin. Et il n'a qu'une hâte, encaisser le fric. Trois fois il me téléphone pour savoir si le fric est arrivé. Et maintenant que le fric est arrivé, il débarque fissa. Non, ça n'avait pas de sens, ça n'avait aucun sens. Essayait-il de faire croire à Bjørn Hansen qu'il avait fait ça pour l'argent ? Pour 80 000 petites couronnes ? Car que représentaient 80 000 couronnes pour le Dr Schiøtz ? Alors certes, il était toxicomane, mais sa drogue, il pouvait se la procurer à l'hôpital, et à l'œil par-dessus le marché. Il avait suffisamment d'argent et n'avait jamais paru, depuis le temps que Bjørn Hansen le connaissait, cupide ou radin. Pourquoi alors faire croire à Bjørn Hansen qu'il était cet homme-là, un grippe-sou, capable de n'importe quoi, ou quasi, en échange d'un versement de 80 000 couronnes ?

Le Dr Schiøtz cherchait un motif viable, voilà tout. Bjørn Hansen ne voyait pas d'autre explication. Un motif viable pour lui-même, et viable pour Bjørn Hansen. Mais aussi, et en dernière instance, le point décisif pour lui, supposait Bjørn Hansen, viable dans le cas où il devrait tomber, et se voir réduit à néant, donc dans le cas où leur supercherie serait percée à jour d'une manière ou d'une autre. Et cette manière, il n'y en avait qu'une : l'un d'eux ne pouvait « garder sa langue », et soit c'était Bjørn Hansen, soit c'était le Dr Schiøtz. Dans ce cas de figure, il avait besoin d'un motif capable d'expliquer son geste. Dans ce cas de figure, il pouvait toujours affirmer qu'il avait fait ça pour l'argent, ce que Bjørn Hansen pouvait confirmer car le comportement du Dr Schiøtz ne lui avait pas échappé, il était venu dès que l'autre avait réussi à se procurer l'argent, il n'avait que l'argent en tête. Son motif, c'était la cupidité, c'était le gain financier. Un argument que la société, de toute évidence, goberait. C'était tellement minable que personne n'aurait l'idée de l'avouer à moins d'y être forcé. Mais ce motif minable, fallacieux, était absolument nécessaire pour le Dr Schiøtz ; il devait pouvoir l'invoquer, à n'importe quel prix. Si le Dr Schiøtz était démasqué, il serait par là même fini, il serait réduit à néant, et il le savait plus que jamais maintenant, quand il y pensait. Et malgré tout il était nécessaire pour lui, quand il se projetait en pensée dans l'homme démasqué,

fini, réduit à néant qu'il serait, de pouvoir affirmer qu'il avait fait ça pour l'argent. Pour y parvenir, il avait besoin de Bjørn Hansen. Afin que celui-ci confirme son motif présumé dans le cas où il serait démasqué, ce qui revêtait une telle importance aux yeux du Dr Schiøtz qu'il était prêt à courir un risque encore plus considérable. Car il courait aussi désormais un autre risque, celui que Bjørn Hansen ne puisse « garder sa langue », et ce risque avait à son tour augmenté considérablement maintenant que Bjørn Hansen (toujours s'il épousait le point de vue du Dr Schiøtz) avait pris conscience que ce dernier n'était nullement un complice qu'il était moralement contraint de couvrir, que par conséquent il ne pouvait plus ne pas « garder sa langue » car alors son complice serait réduit à néant, mais qu'il était, le Dr Schiøtz, bel et bien un homme participant au projet pour la seule raison qu'il en serait rétribué en monnaie sonnante et trébuchante, même s'il avait forcément eu une certaine curiosité intellectuelle pour le projet – supposait Bjørn Hansen que le Dr Schiøtz pensait que Bjørn Hansen pensait. Mais pourquoi alors cela revêtait-il une telle importance aux yeux du Dr Schiøtz ? La réponse ne pouvait être que celle-ci : le Dr Schiøtz ne voulait pas que la lumière soit faite sur ses motifs véritables. Il avait fait ça uniquement pour l'argent. Pas parce qu'il... Oh, quels étaient les motifs du Dr Schiøtz !

Il ne pouvait pas le savoir. Mais il savait qu'ils étaient de l'ordre d'une incapacité de la part du Dr Schiøtz à reconnaître qu'il les avait. En cas de nécessité, il pouvait reconnaître qu'il avait, pour l'argent, cloué Bjørn Hansen dans un fauteuil roulant sous prétexte que c'était le désir réel de celui-ci. Mais il ne l'avait pas fait pour autre chose. Et c'est là que Bjørn Hansen prit conscience du caractère épouvantable de ce geste. Qui était-il, Bjørn Hansen, pour se retrouver ainsi cloué (délibérément) dans un fauteuil roulant ? Qu'y avait-il de si cruel de voir que le Dr Schiøtz, son complice, préférait être condamné pour avoir été un homme minable et cupide plutôt que de savoir que la lumière devait être faite sur ses motifs profonds ?

– Il n'y a que la moitié, dit Bjørn Hansen d'une voix atone. 40 000, et pas 80 000. Je n'ai pas pris le risque d'en sortir davantage. Pas cette fois. Le reste, tu l'auras dans six mois. Le médecin le regarda et acquiesça. Il dit : – C'est d'accord. Il trépignait, il voulait repartir. Bjørn Hansen écarta les bras et dit : – On se revoit dans six mois. Même lieu, même heure. De nouveau le Dr Schiøtz acquiesça. Il prit congé à la va-vite, sans faire la moindre tentative pour être un médecin attentionné en visite chez son patient.

Le Dr Schiøtz parti, Bjørn Hansen fut à nouveau seul. Il avait peur de son destin. Il était seul, mais il était l'œuvre d'un autre. Il était l'œuvre d'un autre, mais cet autre n'osait pas être confronté à son œuvre et n'osait ni la regarder dans les yeux d'autrui, ni dans les siens. Qu'avait-il fait ? Qu'y avait-il de si terrible là-dedans au point que même le Dr Schiøtz doive battre en retraite et s'affranchir de l'accusation qu'il avait participé au plan de Bjørn Hansen ? Qu'y avait-il de si effrayant dans le fait que Bjørn Hansen se retrouve délibérément cloué à un fauteuil roulant et que le Dr Schiøtz y ait contribué ? À cause du médecin ? Étaient-ce ses motifs, ou était-ce le geste en tant que tel ? Étaient-ce les motivations du Dr Schiøtz ou était-ce le fait épouvantable que Bjørn Hansen se retrouvait de son plein gré cloué à un fauteuil roulant ? Les motivations qui l'avaient poussé à participer devaient être du même ordre que celles de Bjørn Hansen, même s'il y avait une différence entre la participation à ce qu'un autre se place dans une telle situation et le fait d'être cet autre, pensa Bjørn Hansen. Quant à ses motivations personnelles, il n'y pensait plus beaucoup. Il ne se souvenait plus de la raison pour laquelle il avait été aussi possédé par cette idée. Il *savait* qu'il l'avait été, mais il n'était plus en mesure d'en expliquer la raison. Il essayait de se remémorer, de trouver le fil qui en définitive l'avait poussé à réaliser son plan. Ce ne pouvait en aucun cas être la vie d'une personne en fauteuil qui l'avait fasciné. Ce ne pouvait pas être non plus la perspective de se retrouver cloué à un fauteuil roulant, de simuler la paralysie sans être aucunement paralysé, et ainsi de tromper son monde. Ce n'était pas la fascination irrésistible en songeant qu'il mystifierait ainsi la société, les amis, les connaissances et son propre fils qui l'avait poussé à réaliser ce plan. Mais qu'était-ce alors ? Il l'ignorait. Toujours est-il qu'il l'avait fait. Et quand il repensait qu'il l'avait fait, quand il se souvenait de l'attirance folle qu'il avait éprouvée le jour où l'idée lui était venue à l'esprit, il constatait dans son for intérieur qu'il ressentait une profonde satisfaction de voir que ce geste avait effectivement été commis, que ce plan était devenu un fait non seulement accompli mais établi ; et cette profonde satisfaction était l'équivalent parfait de la fascination qu'il avait éprouvée en songeant que son geste serait bel et bien réalisable, elle agissait comme un écho, comme une confirmation intérieure, comme une cohérence, comme une rivière qui aurait enfin trouvé son lit et, cachée, s'écoulerait à présent en toute tranquillité dans les circonvolutions de son

monde intérieur. Il n'avait aucun problème à mâcher et remâcher toutes les idées et les représentations qu'il avait eues et continuerait d'avoir, susceptibles de fournir une justification louable ou raisonnable à son geste, car il n'y avait aucune justification. Chaque fois qu'il remâchait ces idées, il les recrachait sans pitié peu de temps après. Qualifier ce geste de « prouesse », de « révolte », de « défi » lui semblait outrancier et quelque peu ridicule. De même, il ne voyait absolument rien de génial à avoir réussi à tromper les gens en leur faisant croire qu'il était paralysé et de ce fait se retrouvait cloué à un fauteuil roulant, alors qu'en vérité il n'avait pas le moindre problème de santé (hormis son ventre qui lui causait toujours des douleurs lancinantes, et hormis ses dents qui elles aussi lui causaient des douleurs lancinantes). En fait, c'était bête ; oui, c'en était même gênant, surtout quand il pensait qu'il utilisait les ressources mises à disposition par la société, qu'il exposait le personnel de santé à une immense farce, des personnes majoritairement au grand cœur et animées par un idéal tout aussi grand – et cette farce lui laissait dans la bouche un goût fade et nauséeux. Pourtant, savoir qu'il avait accompli ce geste le remplissait d'un grand calme humide et noir. Il ne voulait ni ne pouvait le nier, en dépit du fait que l'épouvante du Dr Schiøtz face à ce geste, non contente de l'épouvanter tout autant, le poussait à reconnaître qu'il était seul à en devoir supporter la vision, un geste qui de surcroît lui avait permis de comprendre ce qui se cache derrière l'expression « être conduit à sa perte », et ce, d'une manière fondamentale, les yeux écarquillés, cloué à son fauteuil roulant, dans sa grande solitude muette.

Oui, la rencontre avec le Dr Schiøtz lui avait flanqué une frayeur formidable. Et il était réellement seul face à cette frayeur désormais. Jour et nuit. Puis le téléphone sonna. C'était Herman Busk. Bjørn Hansen fut content. Et peut-être Herman Busk l'entendit-il, car il convia d'emblée Bjørn Hansen à venir dîner le dimanche suivant, une invitation que ce dernier accepta. Il n'avait pas revu Herman Busk depuis l'« accident », il s'y était opposé, même si Herman Busk avait souvent indiqué que le moment devait tout de même être venu pour eux de sceller leurs retrouvailles au lieu de se contenter de ces conversations téléphoniques. Enfin bon, cette fois il avait accepté.

Herman Busk vint le chercher le dimanche convenu. Il monta à l'appartement et, ensemble, ils en sortirent, prirent l'ascenseur jusqu'au rez-de-chaussée, gagnèrent le trottoir. Il le poussa dans les rues qui menaient à sa villa, dans le quartier de Kongsberg abritant les vieilles maisons en bois. C'était une belle journée d'automne, ensoleillée, où le feuillage des arbres se parait d'un rougeoiement latent. L'air un peu âpre avait un effet revigorant sur Bjørn Hansen, dans son fauteuil roulant véhiculé par son ami Herman Busk. Lequel semblait lui aussi enjoué, oui, heureux. Il parlait allègrement, facilement, tout en poussant le fauteuil roulant. Ils atteignirent la villa du dentiste qui redoubla de prudence au moment d'avancer dans l'entrée gravillonnée. Il grimpa les marches du perron avec autant de précaution, par à-coups. Ils entrèrent dans le vestibule. Madame Berit vint aussi souhaiter la bienvenue à Bjørn Hansen. Elle portait un tablier et sortait de la cuisine d'où montait un délicieux fumet de gigot d'agneau.

Herman Busk le conduisit au salon où ces messieurs prirent un rafraîchissement avant le repas. Ils entendaient pendant ce temps madame Berit s'affairer tantôt à la cuisine, tantôt dans la salle à manger où elle mettait la dernière main aux préparatifs. Elle vint ensuite leur annoncer que le dîner était servi. Herman Busk se précipita pour pousser Bjørn Hansen dans la salle à manger où la table était impeccablement dressée, comme des centaines de fois par le passé, à l'exception de l'endroit où il s'installait d'ordinaire, occupé non pas par une chaise mais brillant par un grand vide que Herman Busk vint combler en y menant Bjørn Hansen. Une nappe blanche. Un beau service en porcelaine. Des verres en cristal. Des couverts en argent. Des serviettes de damas, également blanches, à côté des couteaux. Herman Busk s'assit à sa place attitrée. Madame Berit apporta les plats. Gigot d'agneau, haricots blancs, pommes de terre dorées au four. Du jus de sauce. Simple et succulent. Elle insista, aujourd'hui comme hier, pour signaler que l'agneau avait cuit un peu plus longtemps que ne le voulait la mode actuelle afin qu'il soit bien à point et non rosé à l'intérieur ; bien que Bjørn Hansen le préfère justement rosé, rien ne pouvait égaler le gigot d'agneau de madame Berit, il le savait d'expérience et se faisait un plaisir de le déguster. Herman Busk servit du vin, les plats furent passés à chacun. Dîner dominical chez le dentiste Busk, à Kongsberg.

La conversation alla bon train, sans nuage, comme elle le devait. Berit et Herman Busk rayonnaient de voir que leur vieil ami et convive partageait à nouveau leur table. Mais, pendant le repas, Bjørn Hansen sentit qu'il devait aller aux toilettes. Cela l'agaça, lui-même l'agaça : il aurait pu y penser chez lui, avant que Herman Busk ne vienne le chercher ; la joie de le revoir avait dû le fourvoyer. Il tenta de se retenir mais dut admettre au bout d'un moment que ce n'était plus possible. Il était profondément désolé, dit-il, car cela causait un tel branle-bas inutile, et même pour eux ce n'était pas drôle, ajouta-t-il quand Herman Busk se leva pour le conduire aux toilettes. Une nouvelle épreuve l'y attendait. Car elles étaient trop petites pour que le fauteuil roulant puisse y entrer entièrement. À l'inverse du domicile de Bjørn Hansen, la villa de Herman Busk n'était pas assortie à la vie en fauteuil (Bjørn Hansen occupait un appartement dans un immeuble moderne datant du milieu des années 1980 où la norme voulait que chaque logement soit adapté au handicap – si je n'avais pas vécu dans cet appartement, je n'aurais sans doute jamais eu l'idée qui m'a mené là où j'ai échoué, pensait-il souvent, sur le ton de la galéjade). Herman Busk était désespéré. Aux abois, il regardait Bjørn Hansen.

– Je vais y arriver, dit celui-ci. Mais je veux être tout seul pour le faire.

Herman Busk ouvrit la porte des toilettes, plaça le fauteuil roulant contre la cloison et s'éclipça. Il retourna dans la salle à manger. Cependant que, calmement, Bjørn Hansen se redressa et quitta son fauteuil. Il marchait. Certes sur la pointe des pieds, mais il marchait quand même. Et s'enferma aux toilettes. C'était la première fois que cela lui arrivait. Jusque-là, il avait toujours respecté à la lettre les règles du jeu, même quand il était seul dans son appartement et devait effectuer des opérations compliquées du point de vue de la personne en fauteuil. Là, il s'était levé, ni une ni deux, et pissait en ce moment même, à la verticale, comme la chose la plus naturelle du monde.

Dans la salle à manger, le couple Busk attendait. Dans les toilettes, Bjørn Hansen pissait en position debout. Si seulement ils savaient ! Tout à coup, il eut comme une pulsion : il désirait ardemment que Herman Busk sorte à l'improviste dans le couloir et le voie pisser debout. Cela ne relevait pas de l'impossible, Herman Busk se demandait certainement s'il arrivait à s'extraire des toilettes par ses propres moyens ou s'il avait besoin, malgré tout, d'un coup de main de son ami. Or non, cela relevait de l'impossible.

Herman Busk ne s'illustrerait jamais par un tel manque de tact. Car Bjørn Hansen avait expressément demandé à être seul, et Herman Busk comprenait parfaitement pourquoi : il ne voulait pas être vu dans des positions humiliantes comme, par exemple, ramper par terre vers la cuvette, s'y hisser et s'asseoir sur la lunette, ainsi que le même trajet retour tout aussi humiliant (à l'idée d'être vu). Il pouvait avoir confiance en Herman Busk. Il savait que madame Berit et lui se trouvaient dans la salle à manger, devant la table et suivaient méticuleusement son action, l'oreille tendue, prêts à intervenir s'ils entendaient un fracas (au moment où il tomberait) et comprendraient ainsi qu'ils devaient lui prêter assistance. Mais sinon, non. Il était tout à fait sûr de ne pas être démasqué alors qu'il se tenait ainsi, à la verticale, comme la chose la plus naturelle du monde.

Et pourtant il ne parvenait pas à se départir de cette pulsion d'être vu. D'être vu par son ami Herman Busk qui allait débouler dans le couloir et le découvrir dans cette position debout, comme autrefois, avant que l'Accident ne le frappe de plein fouet de façon si injuste. Bjørn Hansen était persuadé qu'il le comprendrait. Chut, murmurerait-il en plaquant son index sur ses lèvres, devant un Herman Busk bouche bée, qui en croirait à peine ses yeux. Le voyant faire ce signe du « chut », il se reprendrait, hocherait la tête, ferait à son tour un signe, avec les mains, indiquant qu'il était joyeusement surpris. Peut-être initierait-il madame Berit au secret, mais, là, Bjørn Hansen n'en était pas aussi persuadé. Dans tous les cas, Herman Busk le comprendrait. Il ne comprendrait pas pourquoi il l'avait fait, mais il comprendrait qu'il l'avait fait, et parce qu'il l'avait fait, il l'accepterait, il accepterait d'être mis dans le secret. Oui, il était sûr que Herman Busk le comprendrait et l'accepterait. S'il restait suffisamment longtemps aux toilettes, Herman Busk finirait tôt ou tard par le rejoindre. Car si Bjørn Hansen tardait à revenir, madame Berit et lui échangeraient des regards inquiets et Herman Busk surmonterait sa réticence à prendre la direction du couloir et à découvrir son ami dans une situation où celui-ci ne souhaitait pas être vu et où, par conséquent, Herman Busk ne voulait pas voir son ami, mais il avait dû se passer quelque chose pour que le silence se prolonge autant et que l'ami ne ressorte pas. Reste ici, pensa Bjørn Hansen, comme ça Herman Busk finira par venir et me verra, ce qui me permettra d'avoir un initié à ma vie. Ce qu'il ne fit pas. Il finit de pisser, se secoua la queue, sortit (sur la pointe des pieds) dans le couloir, se rassit sans bruit dans son

fauteuil roulant. C'était la meilleure des choses à faire. Même si ce qu'il faisait ne l'était pas. Mais telle était devenue sa vie. Il ne pouvait pas l'interrompre, pas pour le bon plaisir du doux (mais douteux) rêve d'avoir son ami initié à sa vie. Son destin consistait à vivre sans que quiconque soit initié au fait horrifique qu'il simulait la paralysie dans un fauteuil roulant sans être aucunement paralysé. Il traversa le couloir étroit, entra dans le salon dont Herman Busk avait laissé la porte grande ouverte, dans l'attente qu'il revienne. Leur visage s'illumina en voyant leur ami malheureux qui avait enfin désiré revenir chez eux en tant que convive dans leur foyer.

OceanofPDF.com

Titre original : *Ellevte roman, bok atten*

© Forlaget Oktober as, Oslo 1992, 2005

© Haruki Murakami, 2015. Reprinted by permission of ICM Partners, pour la préface

© Les Éditions Noir sur Blanc, 2018, pour la présente édition

© Visuel : Paprika

OceanofPDF.com

Du même auteur

Honte et dignité, Les Allusifs, 2008.

OceanofPDF.com

NOTAB/LIA

Catalogue

01 *Dernier voyage à Buenos Aires*

Louis-Bernard Robitaille

02 *Trois cercueils blancs*

Antonio Ungar

03 *Journal d'un recommencement*

Sophie Divry

04 *Lutte des classes*

Ascanio Celestini

05 *La mer de la Tranquillité*

Sylvain Trudel

06 *Franz Schubert Express*

Tecia Werbowski

07 *Et au pire, on se mariera*

Sophie Bienvenu

08 *Solstice d'hiver*

Svetislav Basara

09 *Discours à la nation*

Ascanio Celestini

10 *Siège 13*

Tamas Dobozy

11 *N'oublie pas, s'il te plaît, que je t'aime*
Gaétan Soucy

12 *La condition pavillonnaire*
Sophie Divry

13 *Le dernier gardien d'Ellis Island*
Gaëlle Josse

14 *Place ouverte à Bordeaux*
Hanne Ørstavik

15 *La Péninsule*
Louis-Bernard Robitaille

16 *La fin de l'autre monde*
Filippo D'Angelo

17 *Spring Hope*
Sam Savage

18 *Valse mémoire*
Violaine Ripoll

19 *Les enfants de Dimmuvík*
Jón Atli Jónasson

20 *Quand le Diable sortit de la salle de bains*
Sophie Divry

21 *Atlas des reflets célestes*
Goran Petrović

22 *Cinq histoires russes*

Elena Balzamo

23 *L'ombre de nos nuits*

Gaëlle Josse

24 *Nous sommes restées à fixer l'horizon*

Mona Høvring

25 *Deux jours de vertige*

Eveline Mailhot

26 *Je me suis levé et j'ai parlé*

Ascanio Celestini

27 *Le bon fils*

Denis Michelis

28 *À tout moment la vie*

Tom Malmquist

29 *Lettre à ma fille*

Maya Angelou

30 *Le cœur de la terre*

Svetislav Basara

31 *Journal d'un psychotronique*

Aleksi K. Lepage

32 *Rouvrir le roman*

Sophie Divry

33 *Moi, Harold Nivenson*

Sam Savage

34 *Surface de réparation*

Olivier El Khoury

35 *L'été infini*
Madame Nielsen

36-37 *Urbi et Orbi/Malacarne*
Giosuè Calaciura

38 *Une longue impatience*
Gaëlle Josse

39 *Dans la baie fauve*
Sara Baume

40 *Le Bruit du monde*
Stéphanie Chaillou

41 *Trois fois la fin du monde*
Sophie Divry

42 *Onzième roman, livre dix-huit*
Dag Solstad

Hors Collection

22 *lettres imaginaires d'écrivains bien réels*
Maria Negrone

Défense de Prosper Brouillon
Eric Chevillard (illustré par Jean-François Martin)

OceanofPDF.com

La numérisation de cette œuvre
a été réalisée le 8 juin 2018 par [V. Fouillet](#)
ISBN 9782882505316

L'édition papier de cette même œuvre
a été achevée d'imprimer en juin 2018
par l'Imprimerie Floch à Mayenne
(ISBN 9782882505279)

OceanofPDF.com

Retrouvez toutes nos publications sur
www.leseditionsnoirsurblanc.fr

NOTAB/LIA

OceanofPDF.com